

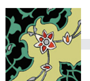
LA REVUE DE
TEHRAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 154, Septembre 2018, 13e ANNEE
5000 TOMANS
5 €

Grandes figures et enjeux de la Révolution constitutionnelle iranienne (1906-1911) (II)

www.teheran.ir

www.teheran.ir

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran,
Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

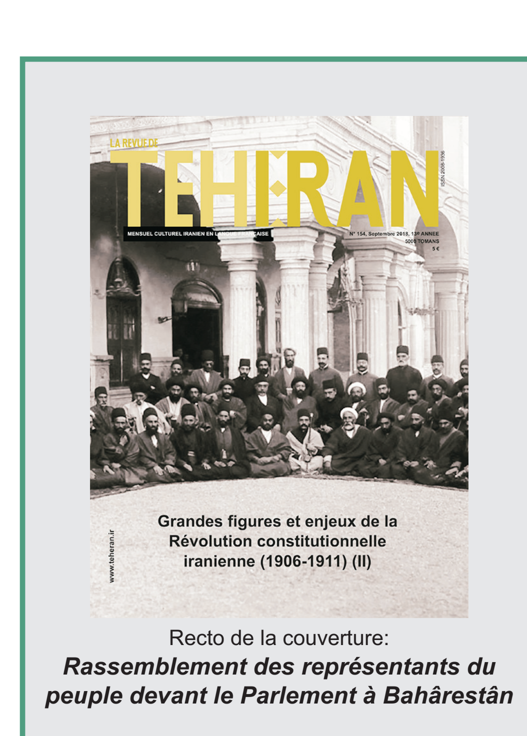
Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati

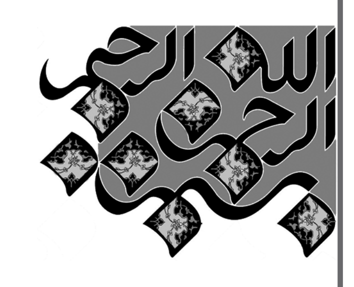
Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani



Recto de la couverture:
Rassemblement des représentants du peuple devant le Parlement à Bahârestân



LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 154 - Shahrivar 1397
Septembre 2018
treizième année
Prix 5000 Tomans
5 €

Sommaire

CAHIER DU MOIS

04 Sattâr Khân et Bâgher Khân: les commandants de la nation
Arash Khalili

14 De Hamedân à Londres. Aperçu sur la vie et les idées de Seyyed Djamâleddin Assadâbâdi
Zeinab Golestâni

20 Forsat Shirâzi, l'extraordinaire poète de la Révolution constitutionnelle
Saeid Khânâbâdi

24 Sattâr Khân, Sardâr-e Melli
Zeinab Golestâni

26 Abdolrahim Talebov, un père spirituel de la Révolution constitutionnaliste
Sepehr Yahyavi

28 L'ayatollah Behbahâni et le mouvement constitutionaliste
Marzieh Khazâï

PATRIMOINE



Itinéraire

La Grande mosquée d'Ardestân: un chef-d'œuvre de l'architecture iranienne
Babak Ershadi 34

Panorama du village de Darak: la rencontre du désert et de la mer
Marzieh Khazâï 41

CULTURE



Reportage

Le Labyrinthe du temps et la Tour Azadi
Œuvre de Stéphane de Gérando
Arash Khalili 46

La mise en scène de la résistance au cœur de Téhéran
Narjes Abdollahinejad 52

Musée du Jeu de Paume, centre d'art, Paris
Daphné Le Sergent
«Géopolitique de l'oubli»
Jean-Pierre Brigaudiot 58

Repères

La période achéménide de l'Antiquité égyptienne
Babak Ershadi 63

Littérature

Bijan et Manijeh
(Pièce inspirée d'un récit du "*Livre des Rois*" de Ferdowsi)
Saeid Khânâbâdi 70

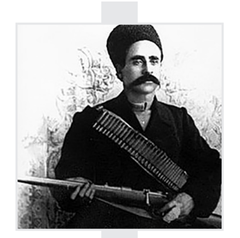
LECTURE

Récit

78 «Bonjour, Monsieur l'Ecrivain»
Zahrâ Hâdjibâbâi

Poésie

80 En pays Maure
Fabrice Lievin-Carmignac



24



41

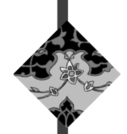


52

Sattâr Khân et Bâgher Khân: les commandants de la nation

Arash Khalili

Bâgher Khân



Bâgher Khân naquit en 1861 dans le quartier Khiyâbân de Tabriz. Son père, Hajj Rezâ, était maçon. Pendant sa jeunesse, Bâgher Khân fut maçon lui aussi pendant un certain temps, ce qui ne l'empêcha pas d'apprendre à lire et à écrire. Dans son quartier natal, il était connu pour son honnêteté et son courage, et était respecté par les habitants malgré ses origines modestes. À l'époque où Mozaffareddin Mirzâ était prince héritier et gouverneur de l'Azerbaïdjân, Bâgher entra pendant un temps au service de la cour princière à Tabriz comme collecteur d'impôts. Ce fut pendant cette période qu'il reçut le titre de «Khân». Au début de la Révolution constitutionnelle, Bâgher Khân avait près de 45 ans et cela faisait des années qu'il n'était plus au service du gouvernement.

Sattâr Khân

Contrairement à Bâgher Khân, Sattâr Khân n'était pas originaire de Tabriz. Il naquit le 20 octobre 1866 dans un petit village de la région montagneuse de Qaradağ (Haut-Karabakh) (Montagne noire en azéri), à quelque 80 kilomètres au nord de Tabriz. Son père, Hajj Hassan, était colporteur et vendait du tissu dans les villages de Qaradağ. Sattâr Khân était analphabète et travailla longtemps avec son père à l'extérieur de Tabriz. Comme la plupart des jeunes de Qaradağ, les deux frères aînés de Sattâr, Ismaïl et Qaffar, aimaient beaucoup le tir et l'équitation. Plus tard, Ismaïl fut accusé d'avoir aidé un dissident dénommé Qaçağ Ferhad (Ferhad le fugitif, en azéri). Ismaïl fut condamné à mort et pendu sur ordre du gouverneur. Après cet événement, la famille émigra à Tabriz et s'installa dans le quartier Amirkhiz.



▲ Bâgher Khân et Sattâr Khân.

Sattâr quitta Tabriz pendant quelques années et rejoignit la brigade de cavalerie du gouverneur du Khorâssân, l'occasion pour lui de visiter les villes saintes chiites de Nadjaf et de Karbala. Après avoir regagné Tabriz, il se mit au service d'un notable de la ville, puis intégra la gendarmerie. Très vite, le prince héritier Mozaffareddin Mirzâ l'engagea et lui offrit le titre de «Khân».

Sous le règne de Mozaffareddin Shâh, son fils Mohammad Ali Mirzâ, prince héritier, devint gouverneur de l'Azerbaïdjân. Sattâr Khân devint



▲ Sattâr Khân et Bâgher Khân entourés par les volontaires à Tabriz. Photo prise en 1908.

dissident et dut quitter Tabriz. Pendant une courte période, il se livra au «banditisme»: il pillait les riches et partageait le butin parmi les misérables. Ensuite, il rentra dans la ville et s'occupa de la vente de chevaux à la commission. Au début de la Révolution, Sattâr Khân avait 40 ans et était particulièrement respecté dans le quartier Amirkhiz.

Le coup d'État et l'Association provinciale de Tabriz

L'Association provinciale de Tabriz était une organisation non gouvernementale fondée le 28 septembre 1906. Au cours de la Révolution constitutionnelle, cette association représentait les constitutionnalistes en mobilisant les habitants de la seconde grande ville du pays pour exercer une pression constante sur la cour à Téhéran tout en essayant de déjouer les plans du prince héritier despote Mohammad Ali Mirzâ, gouverneur de l'Azerbaïdjân, qui refusait de reconnaître la monarchie parlementaire malgré la décision de son père Mozaffareddin Shâh qui avait signé le décret de l'établissement du régime constitutionnel parlementaire. Les membres de cette association représentaient trois classes sociales: les hommes d'affaires, les oulémas et les intellectuels. L'Association provinciale de Tabriz élut les premiers représentants de l'Azerbaïdjân à l'Assemblée nationale et les envoya à Téhéran. L'association publiait un journal et organisait des réunions et rassemblements afin de diffuser les idées révolutionnaires à Tabriz et dans les autres villes azéries. Les représentants de Tabriz à l'Assemblée nationale exerçaient des pressions sur

> Sattâr quitta Tabriz pendant quelques années et rejoignit la brigade de cavalerie du gouverneur du Khorâssân, l'occasion pour lui de visiter les villes saintes chiites de Nadjaf et de Karbala. Après avoir regagné Tabriz, il se mit au service d'un notable de la ville, puis intégra la gendarmerie. Très vite, le prince héritier Mozaffareddin Mirzâ l'engagea et lui offrit le titre de «Khân».





▲ Sattâr Khân et Bâgher Khân entourés par les volontaires à Tabriz. Photo prise en 1908.

L'Association provinciale de Tabriz était une organisation non gouvernementale fondée le 28 septembre 1906. Au cours de la Révolution constitutionnelle, cette association représentait les constitutionnalistes en mobilisant les habitants de la seconde grande ville du pays pour exercer une pression constante sur la cour à Téhéran.

Téhéran pour accélérer le processus d'élaboration de la nouvelle Constitution.

Dans le même temps, l'Association de Tabriz établit des liens avec les associations révolutionnaires des autres provinces (Téhéran, Kermân, Fârs et Khorâssân) ainsi que les associations de constitutionnalistes iraniens à l'étranger: Bakou (République d'Azerbaïdjân actuelle dominée à l'époque par l'Empire russe), Istanbul (Empire ottoman), et l'association des oulémas chiites à Nadjaf (Irak actuel soumis à l'époque à l'Empire ottoman). Très vite, plusieurs membres de l'Association de Tabriz (comme Ali Monsieur[1], Hadji Ali Devaçi et Rassoul



▲ Sattâr Khân et ses hommes à Tabriz.



▲ Tabriz en révolution, la barricade de Sattâr Khân à Amirkhiz.

Sadaghiâni, Mohammad Ali Tarbiyat…) créèrent le «Centre secret». Ce groupe fonctionnait en secret comme branche armée de l'Association de Tabriz. Ses individus étaient membres d'un parti de gauche (Parti social-démocrate révolutionnaire) fondé en 1906, ayant des liens forts avec des Iraniens de Bakou. Ces derniers soutenaient le «Centre secret» par l'envoi d'armes légères et de munitions, et en fournissant des combattants volontaires.

Le «Centre secret» n'était pas seulement un club d'intellectuels, car il bénéficiait aussi d'une base sociale importante composée essentiellement d'ouvriers, de petits paysans, de petits bourgeois et d'autres couches défavorisées de Tabriz et de ses alentours. Ali Monsieur (1879-1910) fut le leader charismatique du «Centre secret». Il créa d'abord le noyau du parti en y invitant des intellectuels. Tout se passait en secret, d'où le nom de ce groupe. Sattâr Khân et Bâgher Khân ne furent pas membres de l'Association de Tabriz. Ils ne comptaient pas au nombre des leaders politiques des constitutionnalistes de la capitale princière, et étant donné leurs conditions sociales, ils n'avaient peut-être qu'une compréhension incomplète, sur le plan théorique, de ce que représentait un régime constitutionnel.

Sattâr Khân et Bâgher Khân ne furent pas membres de l'Association de Tabriz. Ils ne comptaient pas au nombre des leaders politiques des constitutionnalistes de la capitale princière, et étant donné leurs conditions sociales, ils n'avaient peut-être qu'une compréhension incomplète, sur le plan théorique, de ce que représentait un régime constitutionnel. Néanmoins, issus tous les deux des couches populaires, ils connaissaient parfaitement la tyrannie, l'oppression, l'injustice et la discrimination que le despotisme infligeait au peuple.



▲ Un rassemblement des révolutionnaires dans le quartier Leilâbâd de Tabriz.

Néanmoins, issus tous les deux des couches populaires, ils connaissaient parfaitement la tyrannie, l'oppression, l'injustice et la discrimination que le despotisme infligeait au peuple.

Leur tempérament, leurs idéaux et leur mode de vie ne pouvaient que les rapprocher l'un comme l'autre du courant révolutionnaire. Ils ont d'abord rejoint l'Association Haghighat (Vérité, en persan) qui représentait l'Association provinciale de Tabriz au niveau des quartiers. Ils offrirent à l'Association de Tabriz leur charisme, leur loyauté et leur savoir-faire militaire.



▲ Les canons des forces gouvernementales à Tabriz en 1908.

Le 23 juin 1908, le colonel russe Vladimir Liakhov (1869-1919), commandant de la Brigade cosaque persane, reçut de Mohammad Ali Shâh l'ordre de bombarder le bâtiment du nouveau Parlement à Bahârestân au cœur de Téhéran. Après le coup d'État, le roi envoya des télégrammes aux grandes villes du pays pour annoncer la fin du régime constitutionnel et appeler tous les habitants à se soumettre au gouvernement central.

Tabriz résista au décret royal. Mohammad Ali Shâh chargea Eyn-od-Doleh[2], un ennemi juré du constitutionnalisme, de mater les constitutionnalistes à Tabriz. Le 27 juin 1908, quatre jours seulement après le coup d'État à Téhéran, les révolutionnaires de Tabriz prirent les armes pour défendre le régime



▲ Shodjâ Nizâm, chef des forces gouvernementales et les commandants de ses troupes qui encerclèrent Tabriz pendant onze mois.

constitutionnel. Sattâr Khân réunit ses hommes dans le quartier Amirkhiz, et Bâgher Khân s'installa avec ses combattants dans le quartier Khiyâbân.

Ce jour-là, tandis que certains membres de l'Association de Tabriz s'étaient réfugiés au consulat ottoman pour sauver leur vie et que beaucoup de notables et de gens ordinaires avaient installé des drapeaux blancs devant leurs portes en signe de soumission à l'ordre royal, Sattâr

Le «Centre secret» n'était pas seulement un club d'intellectuels, car il bénéficiait aussi d'une base sociale importante composée essentiellement d'ouvriers, de petits paysans, de petits bourgeois et d'autres couches défavorisées de Tabriz et de ses alentours.



▲ Ali Monsieur, un membre éminent de l'Association de Tabriz. Sa maison est aujourd'hui la «Maison du constitutionnalisme».



▲ À leur arrivée à Téhéran, Sattâr Khân et Bâgher Khân montèrent sur une porte pour saluer la foule.

Khân arracha ces drapeaux dans tous les quartiers de la ville. Les révolutionnaires organisèrent la résistance armée et déclarèrent la guerre aux partisans de la monarchie despotique que Mohammad Ali Shâh voulait restaurer en Iran.

Ce fut à ce moment que les deux Commandants de la nation réalisèrent peu à peu l'intention de ceux qui avaient planifié leur départ de Tabriz vers Téhéran. Quelques jours plus tard, l'Assemblée nationale approuva une loi portant sur le désarmement de Téhéran. Cette loi visait essentiellement Sattâr Khân et Bâgher Khân, ainsi que leurs troupes venues de Tabriz.

Les deux quartiers d'Amirkhiz et de Khiyâbân devinrent les foyers de résistance des révolutionnaires. Pendant onze mois, les constitutionnalistes résistèrent aux troupes gouvernementales qui avaient encerclé la ville. Ces dernières installèrent un blocus contre Tabriz et empêchèrent l'acheminement des provisions et des munitions vers la ville. Une terrible famine sévit sur la ville.

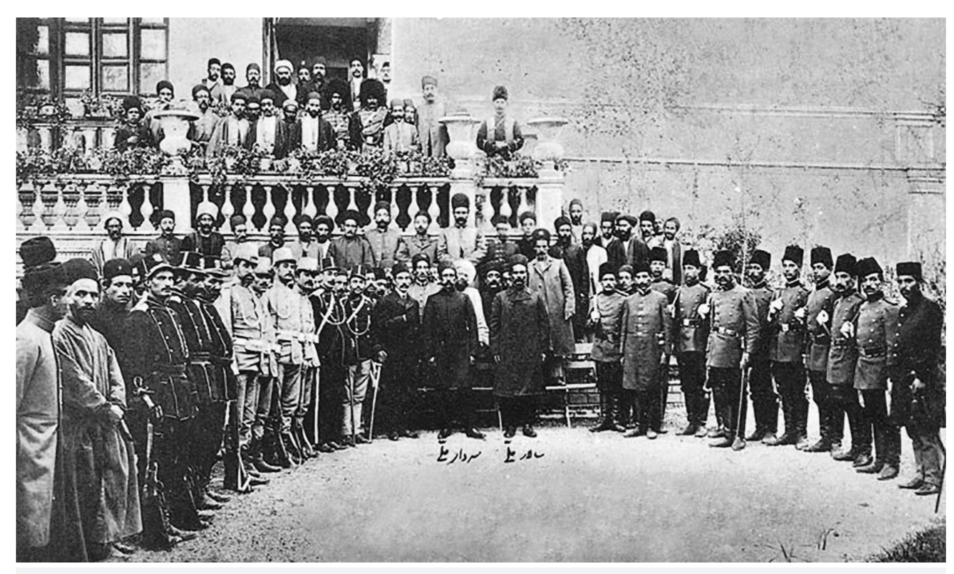
Les consulats russe et britannique firent la médiation entre les révolutionnaires et les troupes gouvernementales qui encerclaient la ville. Il fut convenu qu'un groupe de cosaques russes prenne en main le contrôle de la ville et que les forces gouvernementales mettent fin au blocus. Pour empêcher les Russes de menacer la vie des deux grands héros de Tabriz, Sattâr Khân et Bâgher Khân durent demander refuge au consulat ottoman pendant quelques semaines.

Les révolutionnaires de Tabriz qui avait sauvé la Révolution constitutionnelle après le coup d'État de Mohammad Ali Shâh furent sauvés à leur tour par la Révolution. Tandis que la ville était toujours encerclée par les contre-révolutionnaires, les armées constitutionnalistes du Guilan et des Bakhtiyâris (Ispahan) prirent Téhéran le 13 juillet 1909, la capitale, après cinq jours de combat contre la Brigade cosaque persane. Mohammad Ali Shâh se réfugia à l'ambassade de Russie, puis fut chassé du trône et exilé en Russie.[3]

L'Association de Tabriz offrit aux deux grands héros de la ville des titres d'honneur: Sattâr Khân devint «Sardar-e Melli», et Bâgher Khân «Salar-e Melli»; les deux titres signifiant «Commandant de la nation». Plus tard, l'Assemblée nationale iranienne confirma ces titres.

Sattâr Khân et Bâgher Khân à Téhéran

Malgré la victoire des révolutionnaires à Téhéran, Tabriz et plusieurs autres villes d'Azerbaïdjân (notamment Ardebil) restèrent occupées par les troupes russes. Le 21 mars 1911, Sattâr Khân, Bâgher Khân et un grand nombre de leurs



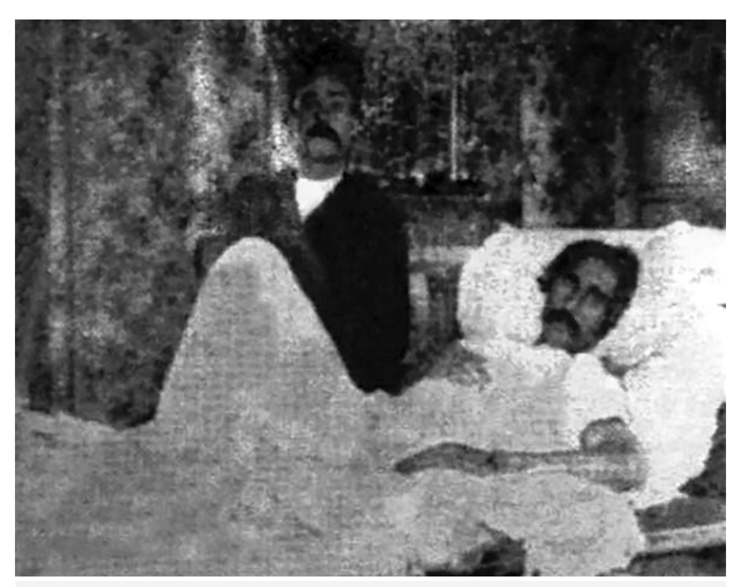
▲ Sattâr Khân et Bâgher Khân avec des officiers du gouvernement à Téhéran.

combattants quittèrent Tabriz pour Téhéran. Leur départ fut expressément exigé par les Russes, tandis que des hommes politiques de Tabriz et de Téhéran croyaient que leur présence à Téhéran pourrait calmer la situation en Azerbaïdjân. Une grande cérémonie, à

Les révolutionnaires de Tabriz qui avait sauvé la Révolution constitutionnelle après le coup d'État de Mohammad Ali Shâh furent sauvés à leur tour par la Révolution.



▲ Le palais d'Atabak.



▲ Bâgher Khân (debout) rend visite à Sattâr Khân, blessé à la jambe par balle pendant l'incident du palais d'Atabak.

laquelle participa Yeprem Khân[4], fut organisée à Tabriz pour raccompagner les deux grands héros. Sur leur chemin vers la capitale, les Commandants de la nation furent très chaleureusement accueillis par les habitants de Miyâneh, Zandjân, Ghazvin et Karaj.

Quand ils arrivèrent à Téhéran, ils furent accueillis par la moitié des habitants de la capitale, selon les historiens. Une grande fête fut organisée à cette occasion par les Azéris de Téhéran. Pendant un mois, les deux héros et leurs hommes armés furent les invités du gouvernement constitutionnaliste. Mais ils étaient accompagnés par une troupe importante et durent être logés à deux endroits différents. Sattâr Khân et ses hommes furent logés au palais d'Atabak[5], une résidence appartenant à un prince qâdjâr, tandis que Bâgher Khân et ses combattants s'installèrent à Eshratâbâd, un ancien palais de l'époque de Nâssereddin Shâh.

Ce fut à ce moment que les deux Commandants de la nation réalisèrent peu à peu l'intention de ceux qui avaient planifié leur départ de Tabriz vers Téhéran. Quelques jours plus tard, l'Assemblée nationale approuva une loi portant sur le désarmement de Téhéran. Cette loi visait essentiellement Sattâr Khân et Bâgher Khân, ainsi que leurs



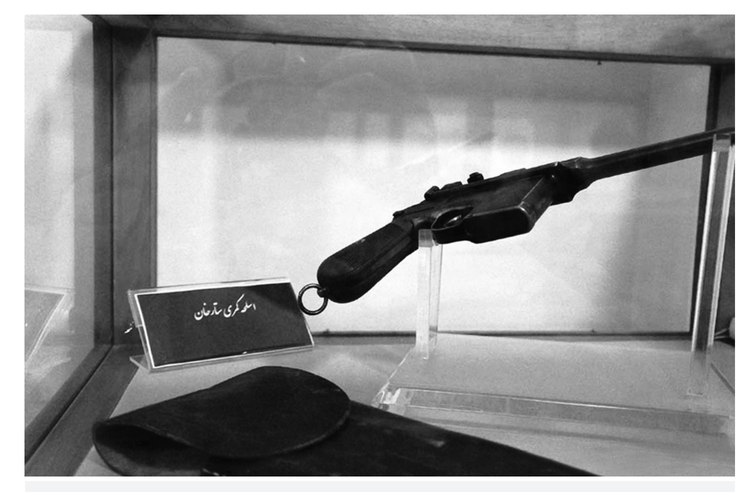
▲ Tombeau de Bâgher Khân à Tabriz.

troupes venues de Tabriz. Les Commandants de la nation furent ainsi victimes de leur succès. Le but de ce plan du gouvernement constitutionnel était de prendre en main le contrôle de l'Azerbaïdjân et de Tabriz en l'absence des deux commandants militaires. Dans le même temps, il s'agissait d'un projet dont le but était d'écarter de la scène politique de Téhéran non seulement les deux Commandants de la nation, mais aussi des intellectuels et des personnalités politiques venues de Tabriz. Dans ce jeu de politiciens, aucune place n'avait été prévue pour Sattâr Khân et Bâgher Khân.

Les Commandants de la nation furent réticents à accepter le désarmement de leurs troupes. C'étaient surtout les cavaliers de Sattâr Khân qui s'y opposaient. Très vite, des combattants d'autres groupes armés, campés à Téhéran et qui ne voulaient pas remettre leurs armes aux autorités, se réunirent autour de Sattâr Khân au palais d'Atabak.

L'Assemblée nationale chargea le chef de la police de Téhéran, Yeprem Khân, de désarmer les individus qui s'étaient réunis au palais d'Atabak. Le 8 août 1910, Yeprem Khân attaqua le camp de Sattâr Khân avec trois mille hommes armés de mitrailleuses et de canons, tandis que les défenseurs n'étaient armés que de fusils. Les accrochages durèrent quatre heures. Trois cents personnes, parmi les défenseurs du palais d'Atabak, furent tuées. Sattâr Khân fut touché par balle à la jambe.

Après l'épisode du palais d'Atabak, Sattâr Khân et Bâgher Khân vécurent longtemps dans l'isolement. Sattâr Khân mourut le 17 novembre 1914 à Téhéran à l'âge de 48 ans des suites de ses blessures du palais d'Attabak. Il fut enterré au cimetière Baq-e Touti à Rey (sud de Téhéran). Sa maison au quartier Amirkhiz de Tabriz est aujourd'hui un musée de la Révolution constitutionnelle.



▲ Le pistolet de Sattâr Khân dans la «Maison du constitutionnalisme» à Tabriz.

En 1916, Bâgher Khân (55 ans) et un groupe d'anciens combattants de la Révolution constitutionnelle décidèrent de quitter Téhéran pour s'établir dans les villes saintes chiites d'Irak (sous domination ottomane). Avant de traverser la frontière, la caravane fut surprise à Qasr-e Shirin (Kurdistan) par des bandits qui massacrèrent les voyageurs. Vingt-cinq ans plus tard, les tombes des victimes furent identifiées et la dépouille de Bâgher Khân fut transférée et inhumée dans sa Tabriz natale. ■

---

1. Khânâbâdi, Saeid, «Ali Monsieur ou Monsieur Ali: l'apport d'un Iranien francophone à la Révolution constitutionnelle», in: *La Revue de Téhéran*, n° 153, août 2018, pp. 36-39.
2. Soltan Abdol Madjid Mirzâ, alias Eyn-od-Doleh (1845-1927), prince qâdjâr, fut à plusieurs reprises Premier ministre avant et après la Révolution constitutionnelle. Il fut l'un des ennemis les plus acharnés du constitutionnalisme.
3. Ershadi, Babak, «Yeprem Khân et Stepan Stepanian: ces deux Arméniens de la Révolution constitutionnelle», in: *La Revue de Téhéran*, n° 153, août 2018, pp. 28-35.
4. *Ibid.*
5. Ali Asqar Atâbak (1857-1907) était d'origine géorgienne. Il fut chancelier de trois rois de la dynastie qâdjâre (Nassereddin Shâh, Mozaffareddin Shâh et Mohammad Ali Shâh). Il fut assassiné le 31 août 1907. Après sa mort, le palais d'Atâbak (appelé aussi «Park d'Atâbak») fut acheté par le célèbre homme d'affaires zoroastrien Jamshid Jamshidiân, alias Arbâb Jamshid. Ce dernier fut le représentant des zoroastriens à l'Assemblée nationale d'Iran.

De Hamedân à Londres, Aperçu sur la vie et les idées de Seyyed Djamâleddin Assadâbâdi

Zeinab Golestâni



Né à Assadâbâd, à Hamedân, en 1838, Seyyed Djamâleddin Assadâbâdi est un philosophe et politicien musulman ayant promu le concept d'unité de la communauté musulmane internationale contre l'autorité britannique en particulier, et contre les intérêts mondiaux des pays impérialistes et colonialistes en général. Son appel à la solidarité musulmane a influencé le mouvement nationaliste d'Egypte, les réformes de Tanzimat en Turquie, aussi bien que les Révolutions Constitutionnelle et Islamique d'Iran.

La plupart des historiens sont d'avis que Seyyed Djamâl est né dans une famille Seyyed, c'est-à-dire descendante du prophète Mohammad, de Hamedân. Pourtant, celui-ci a prétendu à plusieurs reprises qu'il était né dans le village d'Assadâbâd, près de Kaboul, en Afghanistan. Dans tous les cas, cette information ne peut être vérifiée – le récit de l'enfance de Seyyed Djamâl, comprenant des informations fournies par son biographe Mirzâ Lotfollâh Assadâbâdi, étant très succinct. Cependant, des événements postérieurs de sa vie indiquent qu'il a été instruit à domicile jusqu'à l'âge de dix ans. Ensuite, il serait allé à l'école à Qazvin, puis à Téhéran. Pendant son adolescence, il a étudié la théologie et la philosophie islamique à Karbala et à Nadjaf, deux grands centres chiites en Irak. En 1855, autour de l'âge de dix-sept ans, Seyyed Djamâl a voyagé en Inde via le port de Boushehr, sur le golfe Persique. En Inde, il a découvert l'impérialisme britannique, observant aussi comment les musulmans avaient été discriminés, aussi bien dans les nominations gouvernementales que dans leur présence plus générale aux institutions éducatives et religieuses. De fait, la lutte des musulmans contre la tyrannie britannique a laissé une empreinte indélébile sur le jeune Seyyed Djamâl. Et au fur et à mesure, il s'est accordé avec les Indiens sur l'idée que les Britanniques avaient pour dessein de saper et de discréditer l'Islam. D'Inde, Assadâbâdi a voyagé à La Mecque, avant de revenir aux centres où il avait fait ses études, c'est-à-dire Karbala et Nadjaf. Il est resté en Irak jusqu'en 1865, avant de se rendre en Iran puis, l'année suivante, en

D'Inde, Assadâbâdi a voyagé à La Mecque, avant de revenir aux centres où il avait fait ses études, c'est-à-dire Karbala et Nadjaf. Il est resté en Irak jusqu'en 1865, avant de se rendre en Iran puis, l'année suivante, en Afghanistan.



▲ Seyyed Djamâleddin Assadâbâdi

Afghanistan.

Les rapports documentés de la résidence de Seyyed Djamâl en Afghanistan datent de 1866, quand il faisait partie de l'entourage de Mohammad A'zam Khân, dirigeant militaire de Qandahar sous le règne de Doust Mohammad Khân. Après la mort de celui-ci, ses fils se battirent pour hériter du gouvernement. Amir Shir Ali Khân, troisième fils de Doust Mohammad, prit le pouvoir à Kaboul, en s'engageant à moderniser la nation. Cependant, les frères de Shir Ali se rebellèrent à Qandahar et l'évincèrent en 1866. A'zam devint roi et Seyyed Djamâl, son confident proche. Dans le cadre de ses missions, Assadâbâdi rédigea un plan de redressement national pour l'Afghanistan qui incluait des dispositions pour un réseau d'écoles, l'établissement d'un gouvernement centralisé, l'institution d'un journal national et d'un système de communication efficace et organisé. Quant à la politique, il conseilla au roi de s'allier avec la Russie pour contrer l'avancée rapide des troupes britanniques vers le nord du pays par la ville de Pujab.

Le gouvernement d'A'zam fut cependant de courte durée. Shir Ali revint en 1868, déposa Mohammad A'zam, et expulsa Seyyed Djamâl – ce dernier étant selon lui un étranger qui parlait dari avec un accent persan. Shir Ali maintint quand même les réformes de modernisation d'Assadâbâdi. Charismatique et très déterminé, ce dernier s'introduisait dans les cercles haut-placés au sein desquels il pouvait faire avancer sa cause. Il chérissait le secret. Portant un turban blanc, il se faisait appeler Seyyed, était doté d'un tempérament fort et d'un zèle particulier pour débusquer les complots britanniques.

En lui permettant de compléter sa compréhension des dynamiques de lutte contre l'impérialisme, l'Afghanistan a permis à Seyyed Djamâl de perfectionner sa formation. Plus tôt, ce dernier s'était rendu compte que le chiisme et la philosophie persane qui l'avaient inspiré en Inde pouvaient être utilisés pour débarrasser les masses musulmanes de l'ignorance et de la pauvreté, notamment si celles-ci étaient complétées par la lutte armée et la confrontation. Quand les Afghans, durant la première guerre anglo-afghane, réussirent à battre les forces de la Grande-Bretagne avec de très faibles moyens, Seyyed Djamâl se posa une question primordiale: «Quelle serait la force de résistance de la communauté musulmane face à l'Occident si elle s'unifiait sous la guidance d'un sage dirigeant?» Dès cette époque, Seyyed Djamâl n'a cessé d'opposer et de théoriser la confrontation entre l'Orient musulman et l'Occident impérialiste.

Le meilleur dirigeant musulman charismatique susceptible de réaliser l'aspiration secrète de Seyyed Djamâl était Abdulaziz, le sultan ottoman. En

En lui permettant de compléter sa compréhension des dynamiques de lutte contre l'impérialisme, l'Afghanistan a permis à Seyyed Djamâl de perfectionner sa formation. Plus tôt, ce dernier s'était rendu compte que le chiisme et la philosophie persane qui l'avaient inspiré en Inde pouvaient être utilisés pour débarrasser les masses musulmanes de l'ignorance et de la pauvreté, notamment si celles-ci étaient complétées par la lutte armée et la confrontation.



▲ Seyyed Djamâleddin Assadâbâdi parmi un groupe de chiites

concevant un plan, Assadâbâdi prêta un appui amical au Sultan ottoman à distance et, en 1869, voyagea à Istanbul, s'attendant à être nommé conseiller. Cependant, les officiels turcs, occupés par les réformes de Tanzimat, ne lui prêtèrent que peu d'attention et lui offrirent un poste subalterne au Conseil d'Education. Qu'à cela ne tienne, Seyyed Djamâl fit vite du Conseil un forum pour la promotion de ses idées, délivrant ainsi une série de cours inspirant des réformes.

Censé encourager la modernisation de la société islamique et la propagation de la philosophie rationaliste chiite, le contenu de ces cours, par ailleurs anti-impérialistes, suscita la colère de grandes figures sunnites d'Istanbul. Seyyed Djamâl fut accusé d'hérésie, particulièrement lorsqu'il compara la connaissance des hommes saints sunnites à celle d'un homme ordinaire. Quelque temps après, il devint trop difficile pour Abdulaziz d'endurer la confrontation entre oulémas et Seyyed Djamâl. Ce dernier fut alors expulsé de Turquie.

Assadâbâdi, déçu par le sultan ottoman, retourna en Egypte en 1871 en vue de poursuivre ses enseignements ainsi que son rêve de créer une nation panislamique libre de tout impérialisme. Reprenant ses cours sur ses idées de réforme sociale et politique, il donna comme exemple l'étranglement économique de l'Egypte par des banques européennes en concluant qu'une telle situation n'aurait pas eu lieu si l'exploitation occidentale ne régnait pas dans la région. Parallèlement à ses cours, il forma et dirigea une Loge maçonnique au Caire, dont les membres étaient pour certains des jeunes leaders prometteurs comme Mohamad 'Abduh, futur leader du mouvement panislamique.

Les activités de Seyyed Djamâl en Egypte le menèrent à la confrontation directe avec Khedive Isma'ïl et son suzerain, Sultan Abdolhamid II, aussi bien qu'avec les pouvoirs européens, notamment les Britanniques. En condamnant ouvertement la mauvaise gestion financière de Khedive Isma'ïl comme cause de la capitulation de l'Egypte face aux banquiers européens, Seyyed Djamâl le plaça dans une situation difficile. Afin de remettre en cause les allégations d'Assadâbâdi, Isma'ïl accusa les banquiers étrangers qui, à leur tour, mirent le Sultan sous pression pour déposer Khedive. En 1879, lorsqu'il fut à court d'alternatives, le Sultan renvoya Khedive Isma'ïl.

Cette même année, Mohammad Tawfiq Pacha, fils d'Isma'ïl, expulsa Seyyed Djamâl d'Egypte. De là, ce dernier voyagea à Hyderabad, au sud de l'Inde. Ce fut dans cette ville qu'il organisa pendant deux ans des séminaires, donna des cours publics et écrivit ses idées, notamment l'ouvrage intitulé *La Réfutation des Matérialistes* (1881). Cet essai donne un aperçu de l'intérêt croissant de Seyyed Djamâl pour la conscience sociale, le modernisme et la pensée rationaliste.

En écrivant selon la tradition utopiste, Seyyed Djamâl décrit sa vision de la

«cité idéale» : une société hiérarchiquement structurée qui fonctionne sur les principes de honte, la fiabilité, et la véracité et qui aspire aux idéaux d'intelligence, de fierté et de justice. L'accroissement de l'intelligence mène, selon lui, à de nouvelles compétences et à des civilisations avancées; la fierté conduit à la compétition et au progrès; et la justice mène à la paix mondiale et à l'harmonie parmi les nations.

De Hyderâbâd, Seyyed Djamâl voyagea à Londres, et un peu plus tard à Paris où il engagea le philosophe français Ernest Renan dans un débat sur la position de la découverte scientifique en Islam. Dans les années 1870, Assadâbâdi entama une collaboration avec Mohammad 'Abduh pour l'édition d'un journal révolutionnaire en arabe intitulé *Al-'Urwat Al-Wuthqa* (Le lien le plus ferme, qui est la reprise d'une expression coranique). Cette publication fit de Seyyed Djamâl le champion du Panislamisme, mouvement qui a été accusé d'être la cause principale de la défaite de 1877 d'Abdulhamid dans la guerre russo-turque – alors que les réformes de Tanzimat s'étaient révélées inefficaces – et dans l'occupation de 1882 de l'Egypte par la Grande-Bretagne. *Al-'Urwat Al-Wuthqa* publia des articles de Seyyed Djamâl et de 'Abduh sur des sujets divers. Pourtant, le sultan n'était pas impressionné. Déçu, Assadâbâdi partit pour la Russie. En attendant au port de Boushehr pour rassembler ses livres, il reçut une invitation de Nâssereddin Shâh, roi d'Iran, qui avait lu une traduction d'un essai d'*Al-'Urwat Al-Wuthqa*. Cependant, son bref entretien avec le roi s'étant mal déroulé, Seyyed Djamâl reprit son voyage.

En Russie, il continua ses activités anti-britanniques. Il soutint que, grâce à la mobilisation des musulmans d'Inde et de l'Asie centrale, les Russes pourraient chasser les Anglais du sous-continent. Les Russes le tinrent en grande estime, retardant ainsi son départ pour agacer les Anglais. La visite de Seyyed Djamâl de deux ans en Russie lui permit de gagner une deuxième invitation royale à Téhéran. L'Iran des années 1890 ressemblait beaucoup à l'Egypte des années 1870: c'était un pays tourmenté par la mauvaise gestion financière, et miné par des investisseurs étrangers qui cherchaient à obtenir des concessions sur chaque ressource. Contrairement à Khadive, on disait que le roi persan gouvernait sous une protection de droit divin. Il pouvait même vendre l'Iran à quiconque lui plaisait. Seyyed Djamâl arriva de Saint-Pétersbourg en Iran au moment où les Iraniens s'alarmaient de plus en plus de l'accaparement des ressources de leur pays par Nâssereddin Shâh. Seyyed Djamâl avait lui-même distribué des prospectus condamnant ces concessions. Mais Assadâbâdi ne fut pas reçu par le roi qui avait donné l'ordre de l'arrêter. Pour fuir la colère du Shâh, Assadâbâdi

De Hyderâbâd, Seyyed Djamâl voyagea à Londres, et un peu plus tard à Paris où il engagea le philosophe français Ernest Renan dans un débat sur la position de la découverte scientifique en Islam. Dans les années 1870, Assadâbâdi entama une collaboration avec Mohammad 'Abduh pour l'édition d'un journal révolutionnaire en arabe intitulé *Al-'Urwat Al-Wuthqa* (Le lien le plus ferme, qui est la reprise d'une expression coranique).

chercha refuge auprès du saint sanctuaire de Shâh Abdol Azim, au sud de Téhéran. De là, employant des méthodes clandestines et des techniques oratoires, Seyyed Djamâl attira les Iraniens en grand nombre pour écouter ses attaques ardentes contre le Shâh et ses actions anti-réformistes, en particulier le meurtre du chancelier moderniste Mirzâ Taghi Khân Amir Kabir.

Les Iraniens, soulignait-il, devaient avoir le droit d'exprimer leur avis dans des publications indépendantes du gouvernement. L'Iran devait avoir une Constitution, un Parlement et une Maison de justice. Et plus important encore, indiquait-il, les Iraniens méritaient un roi juste.

Seyyed Djamâl avait prévu que l'Iran capitulerait bientôt face aux Britanniques, comme l'Egypte en 1882. Il exigea que les revenus iraniens soient dépensés pour la construction d'un chemin de fer et des hôpitaux, l'enseignement, et dans une armée viable pour contrecarrer l'impérialisme, plutôt que pour financer les voyages d'agrément du Shâh en Europe. Les Iraniens, soulignait-il, devaient avoir le droit d'exprimer leur avis dans des publications indépendantes du gouvernement. L'Iran devait avoir une Constitution, un Parlement et une Maison de justice. Et plus important encore, indiquait-il, les Iraniens méritaient un roi juste.

Nâssereddin Shâh approchait de sa cinquantième année de règne. Puisque Seyyed Djamâl avait contribué à son humiliation (il était devenu le premier roi iranien à révoquer son propre mandat, la concession du tabac; action qui avait précipité la première dette étrangère de l'Iran), le Shâh ordonna que ce mollah indiscipliné soit expulsé. Ignorant alors



▲ Tombeau de Seyyed Djamâleddin Assadâbâdi à l'Université de Kaboul

les règles d'inviolabilité de ce lieu saint, la garde royale envahit le sanctuaire de Shâh Abdol Azim en 1892, arrêta Seyyed Djamâl, le mit presque nu et l'attacha au dos d'une mule en plein hiver pour le chasser dans la honte. Suite à cet incident, Assadâbâdi se rendit à Londres où il établit des liens avec les membres de sa loge, pour se rendre ensuite en Turquie à l'invitation du sultan. Malgré ses espoirs d'y devenir une sorte de conseiller panislamiste, il y fut fait prisonnier. De la Turquie, Seyyed Djamâl continua à fomenter la révolte en Iran, utilisant ses partisans pour exécuter ses ordres dans le pays. L'un de ses partisans était Mirzâ Rezâ Kermâni auquel fut donné en 1896 l'ordre d'assassiner Nâssereddin Shâh. Mirzâ Rezâ effectua sa mission le jour de l'anniversaire de la cinquantième année du règne de Shâh, dans le même sanctuaire où Seyyed Djamâl avait été humilié quelques années auparavant.

Seyyed Djamâl mourut de cancer à l'âge d'environ soixante ans et fut enterré dans un lieu gardé secret. En 1944, le gouvernement d'Afghanistan le revendiqua comme l'un de ses ressortissants; ses restes supposés furent transférés et enterrés à l'Université de Kaboul, sous un lieu saint respecté.

Cependant, comme nous l'avons évoqué, Seyyed Djamâl addin Assadâbâdi serait Iranien de naissance. Ses activités et le corpus de ses écrits semblent en tout cas attester d'un très fort attachement à ce pays. En visitant l'Europe, il s'est néanmoins revendiqué d' «Afghanistan» et quand, en Afghanistan, il s'est associé à la Turquie ottomane, il s'est fait appeler "Istanbuli". Ces divers stratagèmes étaient peut-être nécessaires dans ces circonstances pour gagner la confiance des dirigeants sunnites.

Plusieurs raisons expliquent l'incapacité de Seyyed Djamâl de réaliser son rêve. Il a d'abord sans doute eu une confiance trop grande dans la bonne volonté des dirigeants musulmans et trop peu dans le peuple du Moyen-Orient. Ignorant les bases soutenant son Panislamisme, il n'a pas respecté les règles de sa propre Ville Vertueuse, ce qu'il reconnaît lui-même avec regret dans une lettre qu'il a écrite de prison avant sa mort. Deuxièmement, il a utilisé la religion pour réaliser des buts politiques et il a secrètement préparé l'avènement d'un calife unique – ce qui allait à l'encontre des intérêts des dirigeants de l'époque. Cette politique lui a causé des ennuis à plusieurs reprises, pour finalement lui coûter la vie. Troisièmement, il s'est sans doute trop positionné en tant que «donneur de leçons» auprès de ces dirigeants. Nâssereddin Shâh l'a renvoyé au moment où il s'était manifestement présenté comme une épée avec laquelle le Shâh pourrait paralyser les impérialistes. Et finalement, Seyyed Djamâl n'était lui-même pas exempt de contradiction. Il a même cherché l'aide de la Reine Victoria contre Nâssereddin Shâh pendant la courte période du boycott du tabac contre les intérêts britanniques en Iran, un boycott qu'il avait lui-même aidé à mettre en place. ■

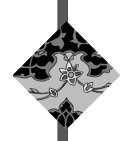
Sitographie:
https://www.islamicity.org/2638/remembering-muslim-scholars-jamal-al-din-al-afghani/



19

Forsat Shirâzi, l'extraordinaire poète de la Révolution constitutionnelle

Saeid Khânâbâdi



Le 23 juin 1908, le roi Mohammad Ali Qâdjâr ordonne à Vladimir Liakhov, le chef russe des brigades royalistes, de canonner l'édifice du Parlement iranien, symbole de la récente Révolution constitutionnelle. De nombreux députés et intellectuels sont arrêtés et exilés dans la foulée et un grand nombre de leaders constitutionnalistes exécutés. Le roi despote veut à tout prix mettre un terme aux aspirations démocratiques du peuple iranien. À l'occasion de la restauration de la monarchie absolue et pour célébrer sa victoire contre les constitutionnalistes, le monarque organise par la suite un banquet royal et invite les poètes pour célébrer cette répression. Lors de cette cérémonie, chaque poète récite quelques distiques panégyriques du roi qâdjâr, lequel rémunère le poète avec une somme d'argent, continuant ainsi une longue tradition royale iranienne de mécénat.

Les poètes s'avancent et glorifient le roi l'un après l'autre. C'est maintenant au tour de Forsat Shirâzi. Les invités attendent patiemment les rimes du poète célèbre de l'époque, chercheur iranologue et auteur de l'ouvrage de référence *Assâr-e Adjam*, peintre doué, journaliste et photographe constitutionnaliste, disciple politique de Seyyed Jamaleddin Assadâbadi et élève gnostique de Sheykh Mohammad Mofid Dâvar.

Forsat se poste devant le trône. Les serviteurs du Shâh se félicitent d'avoir pu l'inviter en l'absence des autres poètes révolutionnaires, en majorité exécutés ou en prison. En l'absence d'Aref Ghazvini, Nassim Shomâl, Farrokhi Yazdi, Eshghi, Lahouti et Bahâr, ils se flattent d'avoir quand même réussi à avoir un poète de la stature de Forsat Shirâzi dans la liste des invités de l'audience royale. Forsat se tient maintenant devant le roi despote qui pense avoir écrasé la Révolution constitutionnelle et se sent satisfait d'avoir pu renforcer le royaume hérité de ses pères autoritaires, ces ombres de Dieu sur terre. L'autoritaire et orgueilleux Mohammad Ali Shâh se flatte à cet instant de contrôler enfin l'esprit libre et intransigeant du patriote Forsat Shirâzi. Tous les regards convergent vers le poète. Le roi se recueille pour écouter. Le poète commence à déclamer:

Autorisé par quelle Constitution? Admis par quelle religion?
Ô despote! Tu as versé mon sang de constitutionnaliste?!
Agresseur, agressif, belliciste, tu n'es qu'un bandit sans passion!...

Ce dernier est sidéré. Comment ce poète ose déclamer de tels vers devant celui qui vient de faire exécuter des dizaines de révolutionnaires? Lui qui croyait avoir étouffé la rébellion à jamais se fait défier dans son propre palais. Mohammad-Ali Shâh avait jusqu'alors sous-estimé l'importance de la littérature et la valeur de la poésie dans les engagements politiques. Mais ce jour-là, humilié par cet artiste courageux, il se réveille.

Un silence de mort tombe dans la salle d'audience. Les courtisans du roi n'osent pas même respirer. Ils connaissent le caractère violent du roi Mohammad Ali. Ce dernier est sidéré. Comment ce poète ose déclamer de tels vers devant celui qui vient de faire exécuter des dizaines de révolutionnaires? Lui qui croyait avoir étouffé la rébellion à jamais se fait défier dans son propre palais. Mohammad-Ali Shâh avait jusqu'alors sous-estimé l'importance de la littérature et la valeur de la poésie dans les engagements politiques. Mais ce jour-là, humilié par cet artiste courageux, il se réveille.

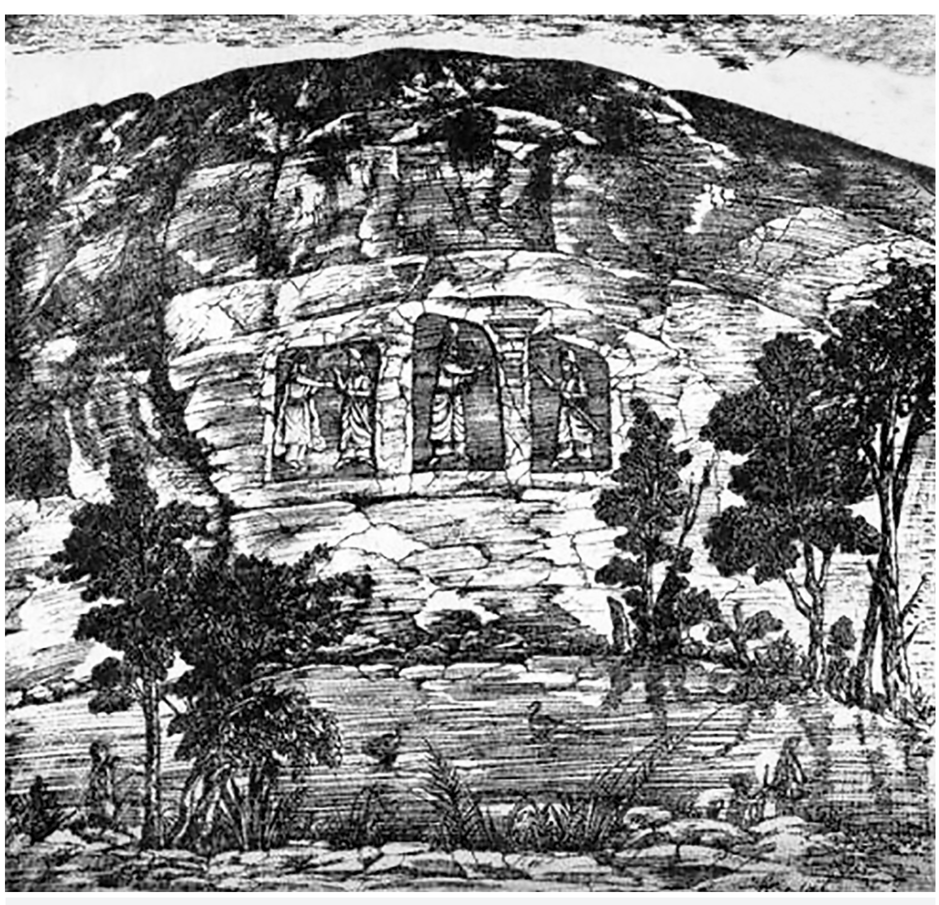
Le visage énervé et rougi du monarque suffit comme ordre aux courtisans qui se jettent immédiatement sur Forsat pour l'interrompre et le font sortir de la salle à coups de pieds et de poings. Quand le poète est exfiltré manu militari, un agent de sécurité du palais le vise de son arme et tire. La balle traverse la poitrine de Forsat et il est donné pour mort. Mais Forsat survit à cette blessure et en témoigne quelques mois plus tard, avec la conquête de la capitale par les forces révolutionnaires, la libération des prisonniers politiques, l'abdication et la fuite du roi despote. Des élections sont organisées et le Parlement rouvre ses portes. Le peuple admire la bravoure du poète qui, à l'apogée de la répression royale, a symbolisé la conscience vigilante d'une nation résistante.

Aujourd'hui, une des rues de la capitale iranienne porte le nom de ce poète. La rue Forsat Shirâzi se trouve tout près de l'Université de Téhéran, à quelques centaines de mètres de la célèbre place de la Révolution.

Mirzâ Mohammad Nassir Hosseyni dit Forsat (1854-1920) est né à Shirâz dans une famille artiste et savante. Son arrière-grand-père, Mirzâ Nassir Jahromi, fut le médecin de la cour de Karim Khân le Zand. Son père Mirzâ Jafar, dit Behjat Shirâzi, fut également un poète connu et un calligraphe enlumineur. Forsat aussi pratiquait la miniature à côté de la poésie. Il maîtrisait plusieurs langues étrangères notamment l'anglais, l'arabe, le français et le hindi. Il connaissait également très bien les langues perses antiques comme le pahlavi. Forsat fut le premier Iranien contemporain à apprendre le cunéiforme pour déchiffrer les bas-reliefs préislamiques, et le premier à avoir cartographier le plan aérien du site antique de Persépolis. Son ouvrage colossal, *Assâr-e Adjam*, est le premier livre



▲ Forsat Shirâzi



▲ L'une des gravures illustrées par Forsat lui-même

Forsat fut le premier Iranien contemporain à apprendre le cunéiforme pour déchiffrer les bas-reliefs préislamiques, et le premier à avoir cartographier le plan aérien du site antique de Persépolis. Son ouvrage colossal, *Assâr-e Adjam*, est le premier livre persanophone qui décrit l'héritage historique des ères achéménide et sassanide selon une méthodologie moderne.

persanophone qui décrit l'héritage historique des ères achéménide et sassanide selon une méthodologie moderne. Cet ouvrage de 600 pages comprend 50 gravures illustrées par Forsat lui-même. Ces images concernent plutôt les sites historiques de la province de Fârs comme Persépolis et Pasargades, mais reviennent aussi sur le site de Bisotoun à Kermânshâh et les vestiges du palais de Ctésiphon (Arc de Kasra) en Irak. Ce livre a joué un rôle fondamental dans la redécouverte, au début du XXe siècle, du patrimoine archéologique et historique préislamique par les Iraniens. Dépourvu de financement étatique ou privé, Forsat vend sa maison et son domaine familial pour pouvoir éditer cet ouvrage. Pour publier son livre, il se rend en Inde et commande une centaine d'exemplaires

lithographiques de son ouvrage chez une maison iranienne de publication à Bombay. Ce livre rencontre un grand succès et sera enfin publié par l'imprimerie royale. *Assâr-e Adjam* a provoqué pour la première fois chez les Iraniens, nation et gouvernement confondus, une prise de conscience de l'importance de leur héritage archéologique, à l'époque pillé et endommagé par les fouilles irresponsables des orientalistes européens.

Les recherches et les études de Forsat Shirâzi sur l'histoire de la Perse antique le rendent critique à l'égard de l'actualité politique de son pays. Conscient de la grandeur ancienne de l'Iran, Forsat souffre de voir son pays tombé dans une décadence et une misère infinie. C'est la conscience du triste état de l'Iran qui pousse Forsat vers les activités politiques. Il rencontre Seyyed Jamâleddin Assadâbadi qui lui fait découvrir ses idéaux réformistes et anti-despotiques.

En 1905, à la veille de la Révolution constitutionnelle, Forsat se rend à Téhéran et y reste jusqu'en 1908. Durant ce séjour, il écrit dans des journaux révolutionnaires comme *Sour-e Esrâfil* et *Hablolmatin*. Il photographie également les moments historiques de la Révolution constitutionnelle. Aujourd'hui, ses photographies constituent une source précieuse pour les chercheurs iraniens. A l'époque, il rédige également un ouvrage sur la Révolution constitutionnelle, mais ses manuscrits sont détruits par les agents royaux. Après la victoire de la Révolution, Forsat est nommé directeur du département de l'éducation de la province de Fârs. A ce titre, il fait construire des écoles modernes et pense même à créer un système d'éducation mobile pour les enfants des tribus nomades.

Forsat Shirâzi était un grand admirateur du poète Hâfez. Après sa mort, il a été enterré juste à côté de ce dernier, son maître spirituel en poésie.

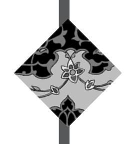
> **Poète, peintre, historien, politicien, journaliste, photographe, chercheur et scientifique, Forsat Shirâzi, cet homme éclectique a su fusionner en lui-même des tendances en apparence contradictoires. Chez lui, la création poétique et l'intérêt pour les sciences humaines mènent naturellement à l'engagement patriotique et l'activisme politique.**

Poète, peintre, historien, politicien, journaliste, photographe, chercheur et scientifique, Forsat Shirâzi, cet homme éclectique a su fusionner en lui-même des tendances en apparence contradictoires. Chez lui, la création poétique et l'intérêt pour les sciences humaines mènent naturellement à l'engagement patriotique et l'activisme politique. Un pont relie ses divers centres d'intérêt: un amour profond pour l'Iran. ■

Sources:
- Shirâzi, Forsat, *Assâr-e Adjam* (Les monuments des Iraniens), édité par Rastegâr Mansour, éd. Amir Kabir, Téhéran, 1998
- Sâlehi Mohamad Hossein, *Negâhi be assâr-e mossavareh-ye Forsat Shirâzi* (Un regard sur les œuvres visuelles de Forsat Shirâzi), publié par l'institut *Texte* de l'Académie iranienne de l'art, Téhéran, 2012
- http://www.doctv.ir/programs/7893-%D8%A2%D8%AB%D8%A7%D8%B1-%D8%B9%D8%AC%D9%85, Assâr-e Adjam, Film documentaire persanophone à propos de la vie de Forsat Shirâzi
- http://www.iranreview.org/content/Documents/Contemporary_History_The_Bombardemant_of_Majlis_June_23rd_1908.htm
- http://www.iranicaonline.org/articles/forsat-al-dawla
- https://www.britannica.com/place/Iran/The-Qajar-dynasty-1796-1925#ref315886

Sattâr Khân, Sardâr-e Melli

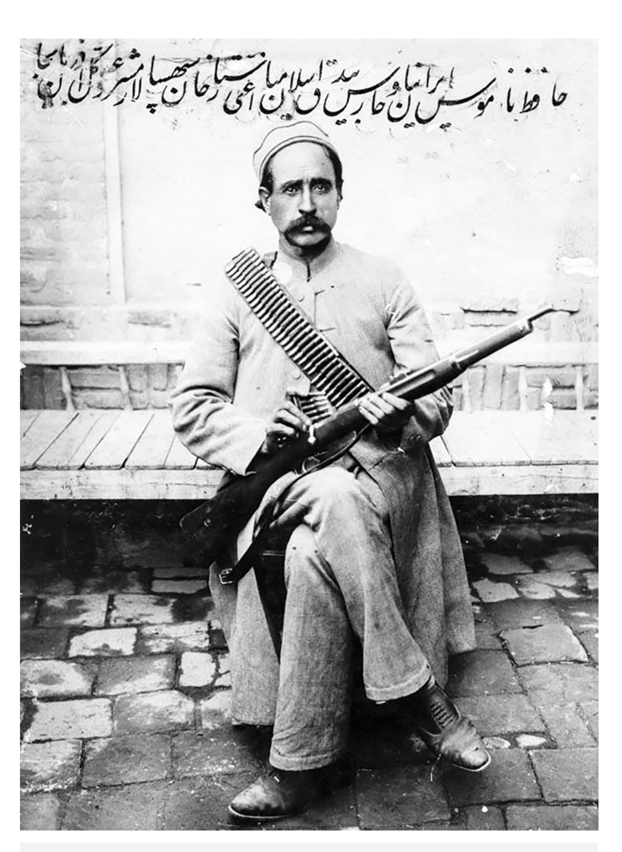
Zeinab Golestâni



Sattâr Khân est né en 1868 dans le village de Djânali dans la province d'Azerbaïdjân, dans une famille de marchands. De 1906 à 1911, durant la Révolution constitutionnelle, il devient l'un des chefs militaires de ce mouvement sous le titre populaire et officiel de Sardâr-e Melli (Le Général de la Nation).

Dirigeant d'abord les rebelles du quartier Amirkhiz de Tabriz en 1907, Sattâr Khân est rapidement devenu le leader le plus populaire de ces combattants, grâce à son héroïsme et son courage. Après le bombardement du Majles (Assemblée Nationale), 40 000 hommes de l'armée de Mohammad Ali Shâh Qâdjâr attaquèrent Tabriz, berceau de la Révolution constitutionnelle. En juin 1908, le Haut Conseil Militaire est établi par les révolutionnaires. Sattâr Khân est nommé commandant en chef du Haut Conseil, avec Bâgher Khân comme adjoint. Ali Monsieur, Hâdji Ali et Seyyed Hâshem comptent également parmi les membres de cet organe.

En avril 1909, les rebelles de Tabriz perdent un grand nombre de leurs combattants lors de la bataille menant à l'expulsion des forces royalistes de Tabriz. Une fois révélé l'héroïsme de Sattâr Khân et de Bâgher Khân pendant la bataille, Sattâr Khân est distingué par le titre de *Sardâr-e Melli* (Général national) et Bâgher Khân *Sâlâr-e Melli* (Chef national) par décision du Majles.



▲ Sattâr Khân

Le Conseil militaire était chargé de défendre Tabriz. Cette victoire des combattants de Tabriz influença grandement les autres provinces de l'Iran. Par la suite, furent créés des comités spéciaux portant le nom de "Sattâr Khân" à Téhéran, Rasht, Qazvin, Ispahan, et dans d'autres villes du pays. La plupart des villes d'Azerbaïdjân furent prises par les forces révolutionnaires en octobre 1908. Craignant le renforcement du mouvement révolutionnaire dans le pays, Mohammad Ali Shah Qâdjâr autorisa la réouverture du Majles à Téhéran.

La seconde session du Majles se tint en décembre 1908. On ordonna alors la confection d'une plaque d'honneur à l'effigie de Sattâr Khân et Bâgher Khân en signe de reconnaissance de leurs services. Cette plaque fut accrochée à la tribune de l'Assemblée.

Le renforcement du pouvoir révolutionnaire à la


▲ Sattâr Khân et ses partisans à Tabriz

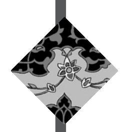
suite de la victoire de Tabriz effraya les forces loyales à Mohammad Ali Shâh et ses alliés, notamment la Russie et la Grande- Bretagne. Afin de discréditer Sattâr Khân et ses partisans, ils essayèrent de séparer Sattâr Khân et Bâgher Khân de leurs adeptes et partisans et de les chasser de Tabriz. Un télégramme daté du 16 mars 1910, envoyé par le ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne à son ambassadeur en Iran, M. Georgy Birly, ordonna que Sattâr Khân et Bâgher Khân devaient être immédiatement expulsés de Tabriz. Le Majles demanda à Sattâr Khân et à Bâgher Khân de se rendre à Téhéran. En mars 1910, les deux dirigeants, accompagnés de 300 combattants, se dirigèrent vers Téhéran où ils arrivèrent le 3 avril 1910. Les habitants de Téhéran les accueillirent chaleureusement en héros.

Sattâr Khân et ses partisans furent logés dans le parc d'Atabey. Quelques mois plus tard, en août 1910, Sattâr Khân refusa d'obéir à l'ordre gouvernemental de désarmement. Les troupes du Shâh et les forces de police dirigées par Yeprem Khân (Davidyans), chef de la Police de Téhéran, encerclèrent et désarmèrent les forces de Sattâr Khân au cours d'une confrontation brève mais violente. Cette même nuit, Sattâr Khân fut blessé à la jambe. Il demeura désormais à Téhéran jusqu'à sa mort à l'âge de 48 ans, le 9 novembre 1914. Il est enterré au cimetière du sanctuaire de Shâh Abdol Azim Hassani à Rey, au sud de Téhéran. De nombreux vers et poésies ont célébré son héroïsme et sa dévotion pour la Révolution constitutionnelle et le peuple iranien. ■

> Dirigeant d'abord les rebelles du quartier Amirkhiz de Tabriz en 1907, Sattâr Khân est rapidement devenu le leader le plus populaire de ces combattants, grâce à son héroïsme et son courage.

Abdolrahim Talebov, un père spirituel de la Révolution constitutionnaliste

Sepehr Yahyavi



Chaque révolution a ses pères fondateurs et/ou spirituels. Lors de la Révolution française (1789), il s'agissait des Lumières, à savoir notamment Rousseau, Voltaire et Diderot, qui ont joué un rôle incontestable dans la pensée de cette révolution. Pour la révolution d'Octobre (1917), Lénine et Trotski ont joué un rôle similaire en Russie. Quant à la Révolution constitutionnaliste iranienne de 1906, plusieurs intellectuels iraniens y furent impliqués, dont Mirzâ-Fathali Akhoundzâdeh, Zeinolâbedin Marâghei et Mirzâ-Abdorrahim Talebov-e-Tabrizi.

Avant de commencer le récit de la vie et de l'œuvre de Talebov, revenons sur le point que nous avons abordé: chaque révolution a ses pères fondateurs et/ou penseurs. Mais pourquoi? Il faut aller plus loin pour dire qu'il n'y a pas de révolution sans grands penseurs ou prêcheurs. Prenons l'exemple de la Révolution islamique de 1979. Sans la parole de Mortezâ Motahari ou d'Ali Shariati, sans la parole et l'action de l'ayatollah Khomeiny, les revendications populaires auraient-elles été capables de se transformer en action révolutionnaire? La révolution a besoin de *mots*, davantage ou autant que d'*actes*. Peut-être en cela la révolution ressemble-t-elle à l'amour. Sans le mot, il y aurait peine à avoir de l'amour, ou du moins le vrai amour, l'amour «réalisé». Tout comme l'amour qui, pour son incarnation et sa réalisation, a besoin de la parole, la révolution nécessite le sermon et le langage pour se concrétiser. L'image est fortement révélatrice: celle de Robespierre présidant la Convention nationale, celle de Lénine s'exprimant sur la place Rouge de Moscou, celle d'Ali Shariati tenant ses discours à la Hosseinieh Ershâd (mosquée au centre nord de Téhéran). En vérité, l'image est celle d'un orateur intervenant dans l'agora de la cité, ou dans un lieu de rassemblement de la ville (*espace public* selon les urbanistes).

En ce qui concerne la Révolution constitutionnaliste iranienne, que l'on appelle parfois à tort la Révolution *constitutionnelle* (or il s'agissait bien d'une révolution visant à instaurer un parlement et une constitution, non pas à les réformer), il faut dire que contre toute attente, elle ne s'est pas vraiment présentée sous une telle forme. Les révolutionnaires étaient ou bien des commandants militaires (comme Sattâr Khân et Bâgher Khân), ou bien des chefs de tribu (comme Mohammad-Vali Khân Tonekâboni), ou encore des gens ordinaires improvisés en meneurs du mouvement (Hossein Bâghebân). Il est vrai qu'il y avait également des *intellectuels*, des figures de pensée et de parole, mais lorsqu'on parle de cette révolution, aucune image de sermon ou de discours «devant le peuple», à la Robespierre, à la Lénine ou à la Shariati ne vient à l'esprit (le *peuple*, ce mot clé dans chaque révolution).

Mirzâ-Abdolrahim Talebov-e-Tabrizi est né en 1831 (ou 1834) dans le quartier Sorkhâb de Tabriz, dans une famille de charpentiers. A l'âge de 16 ans, il part pour Tbilissi afin de travailler comme apprenti-entrepreneur. Dans le Caucase, il fait la connaissance de penseurs révolutionnaires russes tels que Belinski et Dobrolioubov, ainsi que de Mirzâ Fathali Akoundov (Akhoundzâdeh) qui écrivait en persan et en azéri. Il s'agit de la période où le parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) étendait le domaine de ses activités, et de nombreux penseurs étaient attirés par leurs idéaux. Talebov a passé une grande partie de sa

26

vie à Temir-Khan-Choura (actuellement Bouïnaksk), ville située aujourd'hui au Daghestan en Russie. Elargissant le domaine de ses études, il étoffa sa prose simple et claire qui le fit compter parmi les précurseurs de la prose moderne persane. Il écrivit également de nombreux ouvrages scientifiques et philosophiques. Parmi ses ouvrages de sciences naturelles, on peut citer un manuel de physique et un traité d'astronomie. Parmi ses ouvrages de réflexion philosophique, mentionnons *Safineh-ye Tâlebi*, *Massâlek-ol-Mohsenin*, ou encore *Massâel-ol-Hayât*. A l'instar des autres figures intellectuelles de la Révolution constitutionnaliste iranienne, ses livres furent publiés à Tbilissi, à Istanbul ou au Caire, et furent également mis sur le marché à l'intérieur de l'Iran.

Vers la fin de ses jours, en 1906, année de la victoire de la Révolution, Abdorrahim Talebov fut élu député de Tabriz à la 1ère législature du parlement consultatif d'Iran (*Madjles-e-Shourâ*). Cependant, pour une raison restée inconnue, probablement son grand âge, il ne se rendit pas à Téhéran pour représenter les habitants de sa ville natale au premier parlement iranien. Il décéda en 1910 (ou 1911), presque octogénaire. Mohammad Ghazvini et Mohammad-Taghi Bahâr l'ont évoqué dans leurs ouvrages, mettant l'accent sur son style et sur sa pensée. Talebov avait des tendances socialistes, démocratiques et pacifistes, et s'opposait au féodalisme et au colonialisme. Ayant vécu la majeure partie de sa vie en Russie, il a également voyagé en Allemagne. Conscient du retard de l'Iran et de l'Orient par rapport à la civilisation occidentale, il était optimiste à l'égard de l'avenir de son pays et plus globalement de celui de l'humanité. Il croyait également à l'importance des sciences expérimentales et leur rôle dans la vie des hommes.

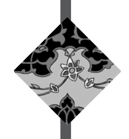

▲ Abdolrahim Talebov

Les deux ouvrages les plus importants de Talebov sont *Safineh-ye Tâlebi* (ou *Ketâb-e-Ahmad*), rédigé en 1890 et publié en 1311 de l'Hégire lunaire à Istanbul, et *Massâlek-ol-Mohsenin*, rédigé en 1904 et publié en 1323 de l'Hégire lunaire au Caire. Dans le premier, il aborde diverses questions scientifiques, sociologiques et juridiques. Talebov rappelle l'importance de l'Etat de droit et de la mise en place d'un système éducatif moderne. Le livre tourne autour de l'éducation du jeune Ahmad (personnage fictif), rappelant la méthode utilisée par Jean-Jacques Rousseau dans *Emile*. Avec un mélange de genres qui oscille entre roman d'initiation et ouvrage scientifique, entre traité de droit et texte littéraire, Talebov a su bien créer non pas un système de pensée, mais les éléments de base d'un ensemble s'étant ensuite incarné dans la première Constitution iranienne. Cette dernière a permis la mise en place d'un régime constitutionnel qui a mis fin au règne de la monarchie absolue jusqu'alors en vigueur en Iran. ■

L’ayatollah Behbahâni et le mouvement constitutionaliste

Marzieh Khazâï

Introduction



Au début du XXe siècle, l’Iran fait l’expérience d’une période de peur et d’espoir, une période qui introduit les Iraniens dans une nouvelle ère socio-politique. C’est durant cette période que l’on assiste à la naissance des vrais partis politiques en Iran et à la transformation de la monarchie absolue en monarchie constitutionnelle. Comme toute révolution, celle-ci se fait avec la participation de personnes très différentes mais relativement unies. La Révolution constitutionnelle est le résultat des efforts conjugués des intellectuels libéraux ou socialistes, du clergé chiite et de la majorité des classes sociales. Le clergé chiite a en particulier joué un rôle essentiel dans la mobilisation du peuple du fait de sa solide assise populaire. L’un des jurisconsultes actifs durant la Révolution constitutionnelle est l’ayatollah Seyyed Abdollâh Behbahâni.

Les racines du mouvement constitutionnaliste

Terre de sagesse orientale, qui fit peut-être rêver Montesquieu, le critique politique de sa propre société, l’Iran est pourtant écarté du brassage d’idées et des courants de pensée qui mènent en Europe aux monarchies limitées et aux républiques. Et cette situation continua quasiment jusqu’au milieu du XIXe siècle[1]. La société iranienne a été gouvernée, du XVIe siècle jusqu’à la fin du XVIIIe siècle, par des dynasties qui ont pour la plupart su attirer l’approbation du clergé[2].

Nâssereddin Shâh Qâdjâr est le premier roi iranien à montrer un grand intérêt pour des voyages de loisirs en Europe, ce qui fait de l’Europe un phénomène de mode et confronte la classe aisée iranienne, allée en Europe pour étudier ou voyager, au progrès, à la technologie et aux idées politiques européennes. Ces découvertes provoquent un changement social en Iran. Les Iraniens s’ouvrent au «nouveau monde» au-delà de leurs frontières et à son fonctionnement. Après bien des péripéties et une Révolution, ce changement social aboutit à la rédaction d’une Constitution sur le modèle des Constitutions belge et française, à la fin de l’absolutisme royal et à l’institution d’une monarchie parlementaire. L’ordre de la mise en place du

La Révolution constitutionnelle s'enracine dans la rencontre entre l'Europe et l'Iran et l'éveil de la conscience nationale des Iraniens contre l'injustice . Cet éveil tire son origine de l'influence de personnalités politiques ou de figures intellectuelles, comme Amir-Kabir, le chancelier réformateur de Nâssereddin Shâh, ou d'intellectuels religieux ou laïcs, tels que Seyyed Jamâleddin Assadâbâdi, Mirzâ Malkom Khân ou encore Mirzâ Aqâkhan Kermâni

Majles-e Shorâ-ye Melli (Assemblée Consultative Nationale) est signé en 1906 par Mozaffareddin Shâh Qâdjâr[3], qui meurt peu de temps plus tard. Le nouveau roi, Mohammad Ali Shâh, s'oppose avec virulence aux constitutionnalistes[4] et ordonne à la brigade cosaque dirigée par le colonel russe Liakhov de canonner l'édifice du *Majles* (Assemblée Nationale) et d'arrêter les parlementaires à l'aide des troupes russes. Il met ainsi fin à la Constitution et dissout l'Assemblée[5]. La lutte révolutionnaire continue donc jusqu'en 1909 où la Constitution et le Parlement sont de nouveau rétablis.

Selon Ahmad Kasravi, la Révolution constitutionnelle s'enracine dans la rencontre entre l'Europe et l'Iran et l'éveil de la conscience nationale des Iraniens contre l'injustice[6]. Cet éveil tire son origine de l'influence de personnalités politiques ou de figures intellectuelles, comme Amir-Kabir, le chancelier réformateur de Nâssereddin Shâh, ou d'intellectuels religieux ou laïcs, tels que Seyyed Jamâleddin Assadâbâdi, Mirzâ Malkom Khân ou encore Mirzâ Aqâkhan Kermâni[7]. Ces intellectuels, qui voyagent à l'étranger et découvrent la modernité, notamment politique, transmettent ces nouvelles valeurs à la société iranienne, et suscitent ainsi un grand changement socio-politico-historique[8]. Assadâbâdi, constatant, pendant ses séjours en Inde, «la force de la rébellion et la confrontation du peuple indien aux Britanniques» tient, à son retour en Iran, des discours encourageant les intellectuels et les religieux à combattre les grandes puissances étrangères et à «mettre en place des réformes au sein de la monarchie»[9]. Quant à Malkom Khân, après son retour en Iran, il publie un journal nommé *Ghânoun (Loi* en persan) afin de transmettre ses idées[10]. Dans ses écrits, il critique le despotisme et insiste sur les avantages de la mise en place de véritables lois[11].



▲ L'ayatollah Seyyed Abdollâh Behbahâni

Ce sont ces idées de réformes transmises par les intellectuels qui incitent l'éveil politique du peuple. Cet éveil, conjugué au mécontentement des Iraniens face à la condition économique et politique désastreuse de leur pays, comme la dépendance totale de l'économie iranienne aux pays étrangers, en particulier à la Russie et à l'Angleterre, l'exportation des productions agricoles à l'étranger, la faillite des industries et des artisanats, l'augmentation des taxes

et le désordre général d'un système corrompu «arrosent l'arbre de l'aspiration constitutionnelle iranienne»[12]. Parmi de grands intellectuels qui ont eu un rôle fondamental, citons aussi Taghizâdeh, Parvaresh, Dehkhodâ et chez les religieux, Mohammad Tabâtabâï ou Abdollâh Behbahâni[13]. Kasravi estime que le régime constitutionnel a été fondé en Iran par les ulémas[14]. Il accentue donc spécialement l'influence de Tabâtabâï et de Behbahâni en tant que leaders de ce mouvement[15].

Abdollâh Behbahâni, dirigeant du mouvement constitutionnaliste

Seyyed Abdollâh Behbahâni, né en 1840 dans une famille religieuse à Nadjaf et mort à Téhéran en 1910, devient faqîh en 1878 après la mort de son père. Il a été l'un des importants chefs du mouvement constitutionnel. Précisons que depuis l'époque qâdjâre, les religieux ont toujours profondément influencé les événements sociaux du pays[16].

Parmi les constitutionnalistes du premier groupe se trouvaient les religieux de Najaf et en Iran, entre autres, les ayatollahs Behbahâni et Tabâtabâï. Ce groupe soutenait tout aussi activement que l'autre l'instauration de la Constitution et du régime parlementaire. C'est notamment l'ayatollah Behbahâni qui demanda la création d'une «Assemblée du Conseil d'Etat».

Après le pilonnage de l'Assemblée qui a finalement conduit à la destitution du roi, une nouvelle Assemblée voit le jour en novembre 1909. Deux principaux partis politiques, le parti démocrate et le parti des socialistes modérés, commencent à fédérer le mouvement révolutionnaire[17]. Behbahâni et Tabâtabâï soutiennent le second[18]. Avant cela, Behbahâni avait déjà été l'un des acteurs les plus actifs dans la création de la Constitution[19]. Après la mise en place du régime monarchique constitutionnel et suite à la promulgation de la Constitution, il cesse son activité révolutionnaire par principe de non-violence[20]. Kasravi déclare à ce propos: «Behbahâni et Tabâtabâï voulaient régler tout par le conseil et la maxime (…). Ils s'opposaient à l'idée de toute résolution conflictuelle et violente, en dépit de la révolte sans précédent qu'il y avait eu en Iran. Et cette manière de penser semble avoir été un obstacle lors de l'élaboration de la Constitution[21]».

Il existait à l'époque chez les constitutionnalistes deux idées d'organisation de l'Assemblée complètement opposées: un groupe estimait que le parlement iranien se devait d'élaborer un modèle national inféodé au religieux, propre à lui, alors que l'autre groupe soutenait l'idée de la pure application d'une Constitution copiée sur des modèles européens. Parmi les constitutionnalistes du premier groupe se trouvaient les religieux de Najaf et en Iran, entre autres, les ayatollahs Behbahâni et Tabâtabâï. Ce groupe soutenait tout aussi activement que l'autre l'instauration de la Constitution et du régime parlementaire[22]. C'est notamment l'ayatollah Behbahâni qui demanda la création d'une «Assemblée du Conseil d'Etat»[23].

Parallèlement, il y avait des associations politiques à Téhéran sous la direction de certains intellectuels non-religieux tels que Taghizâdeh, qui cherchaient à établir un Etat coutumier. C'est pour atteindre ces objectifs qu'elles

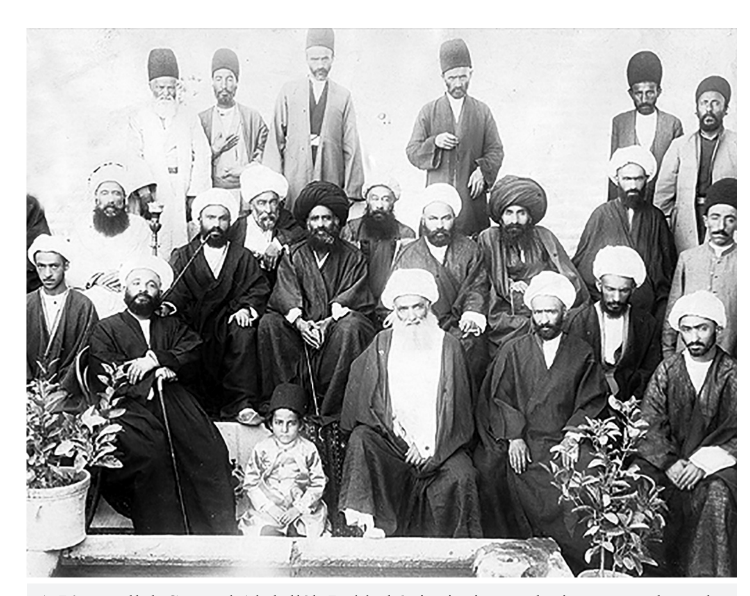
allaient jusqu'à menacer de mort les partisans de l'autre groupe, notamment des religieux comme Behbahâni[24]. Ce dernier avait en vue, plus que la résolution des problèmes immédiats, l'importance du respect de la Constitution et de l'Etat de droit. Pour lui, la seule existence de l'Assemblée était en soi vitale pour contrôler les abus de la monarchie et améliorer les conditions socio-politiques de l'Iran[25]. Cependant, il désapprouvait l'importation des Constitutions européennes et leur contenu en partie coutumier en Iran, car il estimait que la loi coutumière se substituerait à la loi religieuse[26]. Comme de nombreux autres religieux, il insistait donc sur l'élaboration d'une Constitution qui aurait également une source religieuse[27].

Dans un contexte qui voyait d'une part l'opposition d'un certain clergé royaliste à tout constitutionnalisme et qui voulait le rétablissement de l'absolutisme royal; et d'autre part, l'élite laïque et occidentalisée qui voulait, sans recul ou réflexion, occidentaliser l'Iran pour le soigner de ses maux, Behbahâni et les autres guides religieux constitutionnalistes ont joué un rôle très important en préservant d'un côté l'assise populaire de la Constitution auprès du peuple, et de l'autre côté en contrebalançant les excès du clergé absolutiste et de l'intelligentsia occidentalisée et déconnectée de la nation iranienne dans son ensemble[28].

Cependant, l'ordre de désarmement des forces révolutionnaires approuvé par Behbahâni et Tabâtabâï, aux derniers jours de la vie de l'Assemblée, fait apparaître une certaine faiblesse politique chez ces deux leaders constitutionnalistes[29]. Kasravi revient sur ces deux aspects différents de Behbahâni: «Bien qu'il ait courageusement traversé les deux armées pour atteindre le bâtiment du Parlement lors du canonnage de l'Assemblée, il n'a pas été capable de prendre une décision stratégique lors des moments difficiles, tel ce jour où l'attaque des cosaques contre l'Assemblée était sur le point de débuter[30].»

Behbahâni et les autres guides religieux constitutionnalistes ont joué un rôle très important en préservant d'un côté l'assise populaire de la Constitution auprès du peuple, et de l'autre côté en contrebalançant les excès du clergé absolutiste et de l'intelligentsia occidentalisée et déconnectée de la nation iranienne dans son ensemble.

Après le canonnage de l'Assemblée, Behbahâni et de nombreux autres protestataires organisèrent un sit-in au Parc Bâgh-e Shâh pour protester contre cette injustice auprès du roi, mais ils furent attaqués par les cosaques[31]. Plus



▲ L'ayatollah Seyyed Abdollâh Behbahâni, ainsi que plusieurs membres de la famille

tard, Behbahâni tenta d'user de son influence pour faire libérer des personnes emprisonnées lors de ces événements. Eynoddowleh, le chancelier, refusa de le recevoir et se moqua de lui.

La défaite de ce mouvement est souvent considérée comme en particulier due aux ingérences des puissances russe et anglaise, face auxquelles l'Iran décadent et affaibli des Qâdjârs ne pouvait résister. Les vieilles habitudes courtisanes, la corruption, la faiblesse de la classe politique iranienne et les divisions internes chez les constitutionnalistes ont fait le reste.

Finalement, Behbahâni est élu député du deuxième Parlement, après la restauration de celui-ci et la destitution de Mohammad-Ali Shâh. Taghizâdeh, l'un des laïcs ultras, fut aussi député et fonda le parti démocrate dont l'objectif principal était la lutte contre les *Modjâhedin* ou combattants constitutionnalistes. L'ayatollah Behbahâni est l'une des victimes de Taghizâdeh[32]. Les complices de Taghizâdeh l'assassinèrent en 1910 dans sa maison[33]. Les meurtriers de cet ayatollah s'appellent Heydaramou Oghli et Rajab Sarâï.

Behbahâni, avec Tabâtabâï, Sattâr Khân et Bâgher Sattâr, est aujourd'hui reconnu comme l'un des pères de la Constitution et de l'établissement d'un Etat de droit en Iran.

Conclusion

Le mouvement constitutionnel était enraciné dans le profond mécontentement des Iraniens face aux conditions socio-politiques désastreuses. Il a été nourri par les travaux et les activités incessantes des intellectuels qui ont mené à un éveil politique sans précédent chez les Iraniens. Cependant, ce mouvement n'a pas réussi à atteindre son but qui était l'établissement d'un gouvernement juste et basé sur la loi. La défaite de ce mouvement est souvent considérée comme en particulier due aux ingérences des puissances russe et anglaise, face auxquelles l'Iran décadent et affaibli des Qâdjârs ne pouvait résister. Les vieilles habitudes courtisanes, la corruption, la faiblesse de la classe politique iranienne et les divisions internes chez les constitutionnalistes ont fait le reste.

Précisons un dernier point pour souligner l'importance sociale du rôle des oulémas constitutionnalistes comme Behbahâni et Tabâtabâï: les partis politiques étaient à l'époque encore quasiment à l'état d'ébauche. Ces partis ne possédaient pas une structure, une organisation et la force nécessaire pour garantir l'application de la Constitution. Ce rôle était pris en charge par les oulémas, qui ont joué un rôle décisif pour donner réellement une assise populaire aux idées politiques modernes et aux principes constitutionnels, notamment en invitant incessamment les Iraniens à s'associer à ce mouvement historique. ■

---

1. Dolatâbâdi, Hâdi, «La genèse et la vie des partis politiques iraniens à travers les Révolutions iraniennes», p. 2, (http://paperroom.ipsa.org/papers/paper_35607.pdf, page consultée le 16 juillet 2018).
2. *Ibid.*
3. Kasravi, Ahmad, *Târikh-e mashrouteh-ye Irân* (Histoire constitutionnelle de l'Iran), Téhéran, éd. Amir Kabir, tome I, 1984, p. 8.
4. *https://tarikhema.org/contemporary/iranc/qajarian/16162/%D8%B2%D9%86%D8%AF%DA%AF%DB%8C%D9%86%D8%A7*

%D9%85%D9%87-%D9%85%D8%AD%D9%85%D8%AF%D8%B9%D9%84%DB%8C-%D8%B4%D8%A7%D9%87-%D9%82%D8%A7%D8%AC%D8%A7%D8%B1/, page consultée le 16 juillet 2018.
5. *Ibid.*
6. Yazdâni, Sohrâb, *Kasravi va Târikh-e mashrouteh-ye Irân* (Kasravi et l'Histoire du mouvement constitutionnel d'Iran), Téhéran, éd. Ney, 2014, p. 48.
7. Kermâni, Nâzemoleslâm, *Târikh-e bidâri-e Irâniân* (Histoire du réveil des Iraniens), Téhéran, éd. Agâh, premier chapitre, p. 11-221; cité dans Yazdâni, Sohrâb, *Kasravi va Târikh-e mashrouteh-ye Irân* (Kasravi et l'Histoire du mouvement constitutionnel d'Iran), Téhéran, éd. Ney, 2014, p. 48.
8. Dolatâbâdi, Hâdi, *op.cit.,* p. 2-4.
9. *Ibid*., p. 3.
10. *Ibid*., p. 3.
11. *Ibid*., p. 4.
12. *Ibid*., p. 2-4; Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 45-59.
13. Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 97.
14. «Yek Djostâr-e Târikhi (Une recherche historique)», (1940-juillet), in: *Peymân*, n□'b0 10, p. 601; cité dans Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 97.
15. *Ibid*.
16. *Ibid*., p. 115.
17. Dolatâbâdi, Hâdi, *op.cit.,* p. 8; Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 140-141.
18. *Ibid*.
19. Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 97.
20. *Ibid*., 97-98.
21. Kasravi, Ahmad, *op. cit*., p. 373.
22. «Yek Djostâr-e Târikhi (Une recherche historique)», (1940-juillet), in : *Peymân*, sixième année, n□'b0 10, p. 602 ; cité dans Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 120.
23. Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 121.
24. *Ibid*., p. 123.
25. *Ibid*., p. 124.
26. *Ibid*., p. 126.
27. *Ibid*., p. 132.
28. *Ibid*., p. 137.
29. Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 98.
30. *Ibid*; Kasravi, Ahmad, *op. cit*., p. 587-589.
31. Kasravi, Ahmad, tome II, *op. cit*., p. 644.653.
32. Yazdâni, Sohrâb, *op. cit*., p. 103.
33. http://farsi.al-shia.org/%D8%A2%DB%8C%D8%AA-%D8%A7%D9%84%D9%84%D9%87-%D8%B3%D9%8A%D8%AF-%D8%B9%D8%A8%D8%AF%D8%A7%D9%84%D9%84%D9%87-%D8%A8%D9%87%D8%A8%D9%87%D8%A7%D9%86%D9%8A%D8%B1%D9%87/, page consultée le 18 juillet 2018.

Bibliographie:
- Dolatâbâdi, Hâdi, «La genèse et la vie des partis politiques iraniens à travers les révolutions iraniennes», (http://paperroom.ipsa.org/papers/paper_35607.pdf, page consultée le 16 juillet 2018).
- Kasravi, Ahmad, *Târikh-e mashrouteh-ye Irân* (Histoire constitutionnelle de l'Iran), Téhéran, éd. Amir Kabir, 1984.
- Kermâni, Nâzemoleslâm, *Târikh-e bidâri-e Irâniân* (Histoire du réveil des Iraniens), Téhéran, éd. Agâh, 1982.
- Yazdâni, Sohrâb, *Kasravi va Târikh-e mashrouteh-ye Irân* (Kasravi et l'Histoire du mouvement constitutionnel d'Iran), Téhéran, éd. Ney, 2014.
- «Yek Djostâr-e Târikhi (Une recherche historique)», (1940-juillet), in : *Peymân*, sixième année, n□'b0 10.
- *https://tarikhema.org/contemporary/iranc/qajarian/16162/...*
- http://farsi.al-shia.org/...

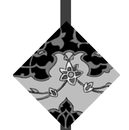


La Grande mosquée d'Ardestân: un chef-d'œuvre de l'architecture iranienne

Babak Ershadi



▲ Vue générale de la Grande mosquée d'Ardestân



La ville d'Ardestân se situe dans la province d'Ispahan, au centre de l'Iran. Elle se trouve plus précisément à 110 kilomètres de route au nord-est d'Ispahan et à 350 kilomètres au sud de Téhéran. Comme d'autres régions du nord et de l'est de la province d'Ispahan, Ardestân est marquée par un climat désertique aride.

La ville est vieille de deux mille ans. Des vestiges des périodes arsacide et sassanide sont nombreux dans la région, mais Ardestân est surtout connue aujourd'hui pour sa grande mosquée. L'histoire de cette mosquée trouve ses racines à l'époque préislamique, car elle fut construite à l'emplacement de l'ancien temple de feu de la ville.

L'édifice de la mosquée date de l'époque des Bouyides, une dynastie chiite qui régna en Iran de 945 à 1055. Elle fut développée ensuite sous les Seldjoukides et restaurée sous les Safavides. La Grande mosquée d'Ardestân est un élément clé de l'histoire de l'architecture iranienne de la période islamique. Elle est la première mosquée à deux étages de l'histoire de l'islam et la deuxième mosquée à quatre iwans de l'Iran.

Contrairement aux autres grandes mosquées des villes iraniennes qui se situent le plus souvent dans leur centre historique, la Grande mosquée d'Ardestân se trouvait autrefois à l'écart du centre-ville, et elle est encore aujourd'hui entourée de jardins de grenadiers. La mosquée se situe au centre d'un petit complexe historique qui comprend un caravansérail, une citerne, un hammam, une école théologique et un petit marché.

La mosquée actuelle qui date du XIe fut construite sur une mosquée plus ancienne qui avait été construite au même endroit à l'époque des califes abbassides, selon un plan de mosquée arabe. Cependant, pendant les premiers siècles de la période islamique, l'ancien plan arabe des mosquées d'Iran céda vite sa place à un plan local, hérité de l'époque sassanide, plus adapté à l'esthétisme iranien. Aujourd'hui, il ne reste que de très rares exemples du plan arabe dans les mosquées historiques de l'Iran, comme on peut en voir dans l'ancienne mosquée de Fahraj.[1] Dans l'histoire de l'architecture islamique de l'Iran, la Grande mosquée de Fahraj appartient à l'époque du début de la transformation du plan à deux iwans en plan à quatre iwans. L'iwan est un élément de l'architecture iranienne dont les origines remontent à l'époque préislamique. Il consiste en un vaste porche voûté ouvert sur une façade rectangulaire par un grand arc en tiers-point, appelé «arc persan».

La Grande mosquée d'Ardestân est un élément clé de l'histoire de l'architecture iranienne de la période islamique. Elle est la première mosquée à deux étages de l'histoire de l'islam et la deuxième mosquée à quatre iwans de l'Iran.

Tout comme de nombreux autres monuments de la région, cette mosquée a été construite avant la période seldjoukide (1037-1194). Cependant, des



▲ La façade de l'iwan du nord



▲ L'angle des deux iwans nord et ouest

réparations importantes et des ajouts furent réalisés sous le règne des souverains seldjoukides. Deux plaques d'inscription se trouvant dans la mosquée font figurer deux dates différentes de l'époque du règne des Seldjoukides. L'une de ces plaques en pierre se trouve sur le mur du dôme en face du mihrab. Elle mentionne la date de 1158 et le nom du bienfaiteur. Elle déclare que le bâtiment fut construit par Abou Tahir al-Hossein ibn Qali. D'après les chercheurs, la large ouverture en forme de dôme en face du mihrab, les iwans et d'autres parties de la mosquée furent construits plus tard. Cette inscription cite également Mahmoud Esfahani en tant qu'architecte du bâtiment. Une autre inscription sur la voûte de l'iwan méridional mentionne la date de 1160. Cette inscription indique que des portiques dans les ailes est et ouest de la cour centrale furent ajoutés par la même personne.

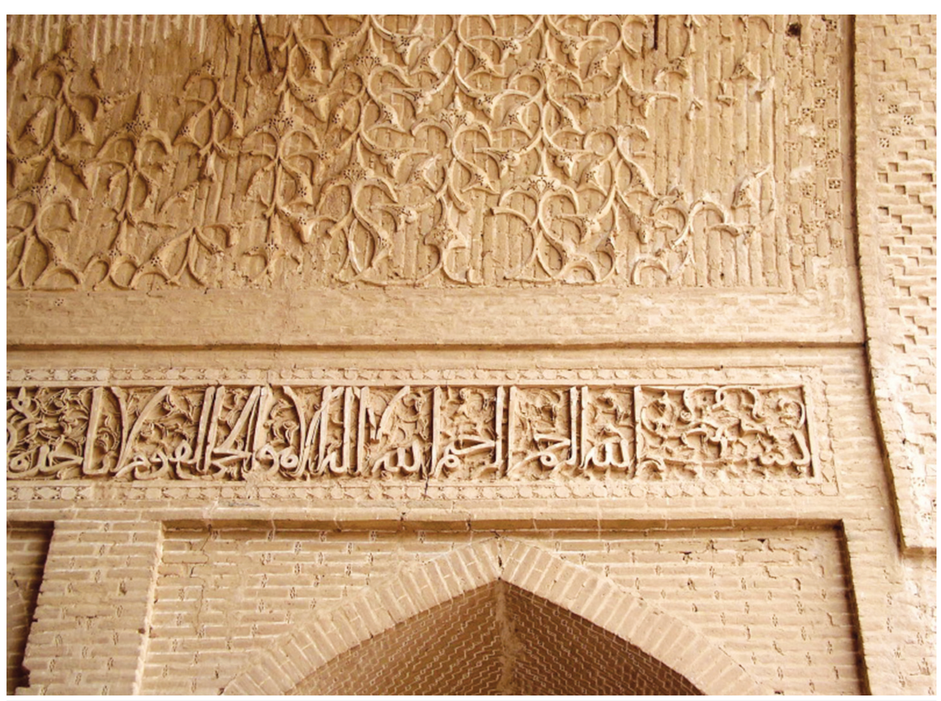
La Grande mosquée d'Ardestân se trouvait autrefois à l'écart du centre-ville, et elle est encore aujourd'hui entourée de jardins de grenadiers. La mosquée se situe au centre d'un petit complexe historique qui comprend un caravansérail, une citerne, un hammam, une école théologique et un petit marché.

En réalité, c'est à cette date que le bâtiment initial de la mosquée fut modifié pour devenir une mosquée à quatre iwans. Au même moment, l'espace qui se situait sous le dôme devint la salle de prière. Ainsi, le plan du bâtiment se compose de quatre iwans ouvrant sur une cour rectangulaire et d'un dôme en face du mihrab. L'un des ajouts les plus importants de l'édifice à l'époque seldjoukide était l'ouverture en forme de dôme devant le bâtiment et le grand iwan qui se situe derrière. Cela conduit les architectes et historiens à soutenir que la mosquée initiale était démunie d'iwans et qu'elle ressemblait plutôt aux mosquées de style koufique (plan de mosquée arabe) des premières périodes islamiques, comme dans le cas de la Mosquée du vendredi d'Ispahan. À Ispahan aussi, une ouverture en forme de dôme fut ajoutée devant le mihrab et la cour centrale avec quatre iwans, à une date ultérieure. Par conséquent, les dates de construction des ajouts sont respectivement 1158 et 1160.

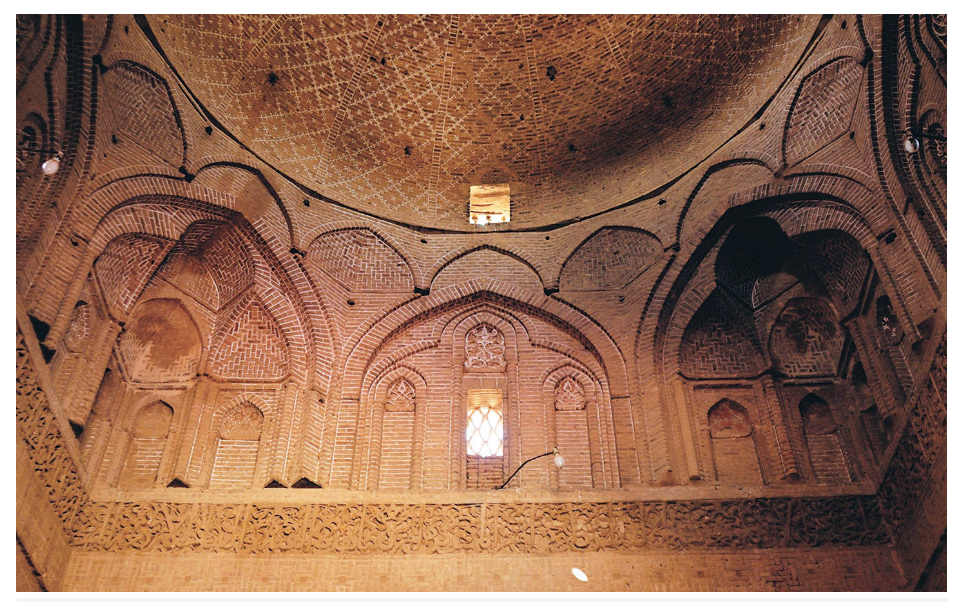


▲ Décors en stuc de l'iwan sud

Étant donné ces modifications, le plan initial et les éléments de construction des arcades entourant la cour centrale restent inconnus, car le bâtiment fut considérablement transformé avec des éléments ajoutés pendant des périodes



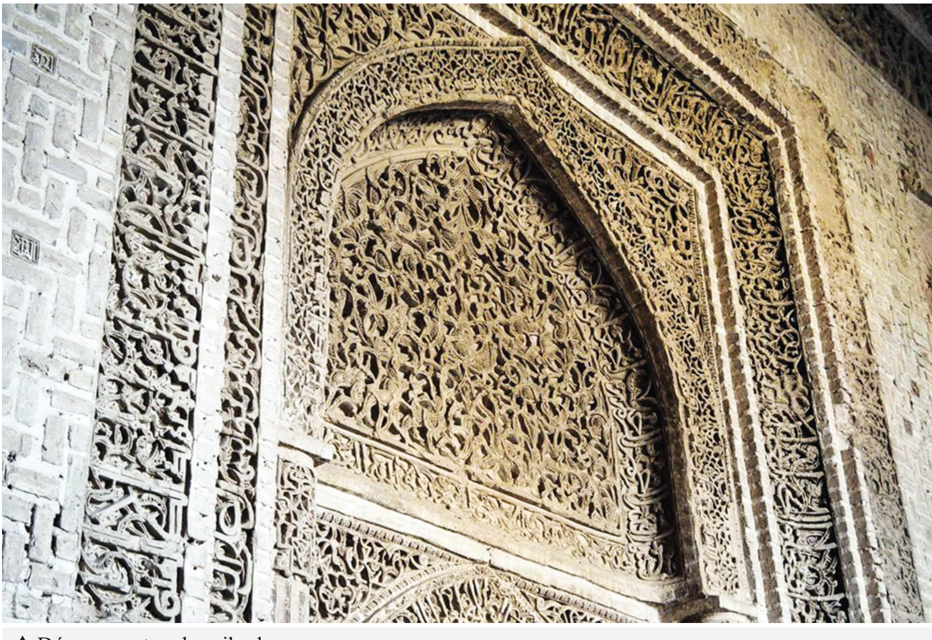
▲ Inscription coranique en stuc de l'iwan sud



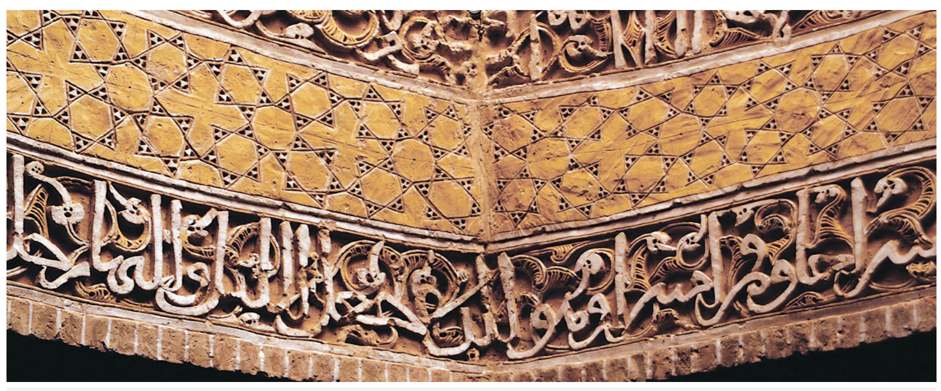
▲ Vue intérieure du dôme placé sur les trompes de la salle de prière

ultérieures. Les arcades autour de la cour furent certainement construites après la période seldjoukide. Il y a, par exemple, une inscription sur l'un des iwans entourant la cour centrale, indiquant une restauration réalisée en 1539 pendant la période safavide (1501-1736).

L'entrée du bâtiment se fait par six portes sur différentes façades. L'une des portes est sur la façade du mihrab, et l'autre communique avec le bazar à côté de la mosquée. Son entrée principale est faite d'un portail avec un arc en accolade. Cette porte de pierre a été ajoutée au bâtiment à une période ultérieure. Le portail s'ouvre directement sur l'un des



▲ Décors en stuc du mihrab



▲ Décor intérieur (détail)

iwans de la mosquée. Dans cette mosquée, le plan rectangulaire de quatre iwans est perceptiblement irrégulier, car les iwans de la mosquée sont de différentes tailles. Dans cet ancien exemple de plan à quatre iwans, la symétrie n'a pas été respectée.

À l'exception de l'iwan qui se trouve en face du mihrab, les trois autres furent restaurés pendant la période safavide. En revanche, l'iwan qui s'ouvre sur le dôme devant le mihrab date de l'époque seldjoukide.

L'ouverture en forme de dôme, située juste en face de l'iwan sud, est surplombée par un dôme pointu à l'extérieur. Le dôme repose sur un tambour octogonal. Ce tambour est un mur cylindrique (ou polygonal) supportant, à sa base, un dôme. Une fenêtre à la base du tambour et du dôme apporte de la lumière à l'intérieur.

Il existe trois trompes au niveau du tambour: ce sont des sections de voûte qui supportent le poids du dôme. Ces trompes sont lobées et jouent également le rôle d'éléments de transition.

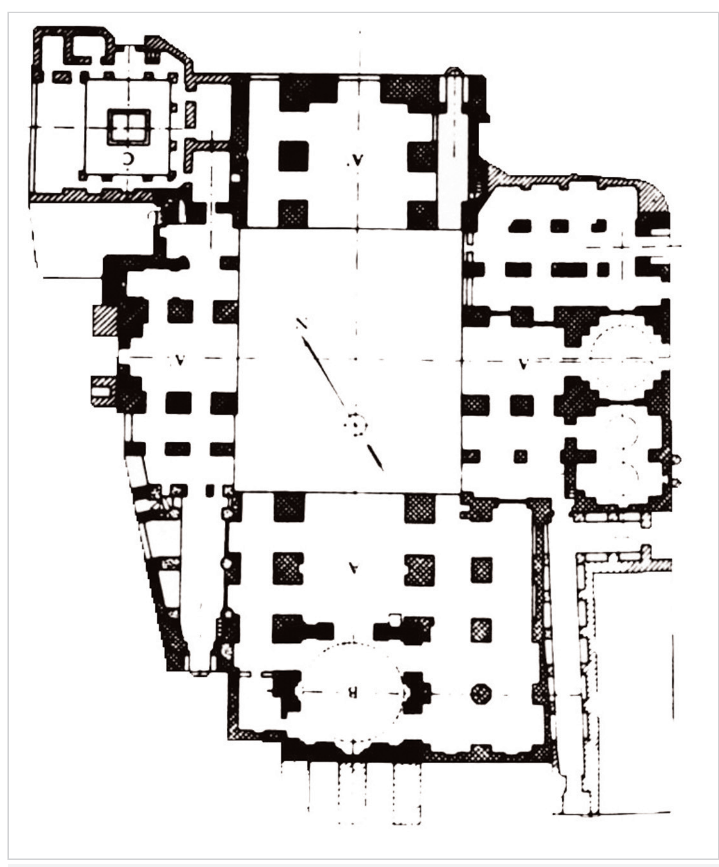
Le dôme se compose de seize lignes de connexion structurales descendant jusqu'en bas où il y a un modèle géométrique composé d'éléments en forme dite «rhomboïde», car ils ont des côtés parallèles, mais de longueur différente.

Les décorations dans la partie ouest de la cour centrale sont datées de la fin du Xe siècle. Pour décorer la voûte qui se trouve au-dessous du tambour et l'iwan, on l'a recouverte de travaux de plâtre. Ainsi, le dôme et les faces internes des éléments de transition sont recouverts de plâtre imitant la brique. A l'intérieur de la voûte se trouve aussi une composition de motifs végétaux et de branches courbées.

Le mihrab de la mosquée est également recouvert de plâtre. Selon les experts, le mihrab a très probablement été rénové à l'époque des Ilkhanides (1256-1335). Il est entouré d'un cadre rectangulaire, avec deux arcs en ogive à différents niveaux.

> Tout comme de nombreux autres monuments de la région, cette mosquée a été construite avant la période seldjoukide (1037-1194). Cependant, des réparations importantes et des ajouts furent réalisés sous le règne des souverains seldjoukides.

L'arc de l'extérieur se trouve sur des pilastres. L'arc intérieur est plus petit. Cependant, c'est cet arc surplombant la niche du mihrab, qui indique la direction



▲ Plan de la mosquée d’Ardestân

de la Kaaba. Il y a des inscriptions sur les bordures du cadre du mihrab. Toute la surface du mihrab est encore décorée de stuc. Les décorations végétales du mihrab présentent des caractéristiques ornementales de l’époque ilkhanide.

En novembre 2017, l’Organisation des Nations unies pour l’éducation, la science et la culture (UNESCO) a accepté la demande de l’Iran de recevoir le dossier de la Grande mosquée d’Ardestân pour l’inscrire sur la liste du patrimoine mondial. Le site «360cities» offre des images panoramiques qui permettent de mieux connaître la Grande mosquée d’Ardestân.[2] ■

---

1. Ershadi, Babak, *La mosquée «la plus ancienne» de l’Iran à Fahraj*, in: *La Revue de Téhéran*, n° 137, avril 2017, pp. 24-30. Accessible à: *http://www.teheran.ir/spip.php?article2375#gsc.tab=0*
2. https://www.360cities.net/search?utf8=%E2%9C%93&query=ardestan



▲ Ardestân se situe en bordure du désert central de l’Iran.

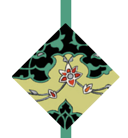
Panorama du village de Darak: la rencontre du désert et de la mer

Marzieh Khazâï

▲ Photos: le village de Darak, province du Sistân et Baloutchestân

Situation géographique

Le village de Darak forme l'une des communes du comté de Zar-Âbâd dans le département de Kenârak. Il se situe à 19 km de Djohlou, chef-lieu de Zar-Âbâd. Ce village est lié à l'est au village côtier de Djod, à l'ouest au village Poshti, au nord à la montagne, et au sud à la mer Makrân.



Abandonnant les habituels itinéraires touristiques, nous prenons une route inconnue pour nous aventurer dans le Sistân et Baloutchestân. La destination est l'un des villages du département de Zar-Âbâd et de la ville de Kenârak qui se trouve au sud de la province du Sistân et Baloutchestân. Cette destination longe le littoral de la mer Makrân ou mer d'Oman, et appelle par sa beauté les visiteurs. Le village de Darak est le lieu de rencontre du désert et de la mer, et son rivage de sable offre un spectacle unique en Iran. On peut y contempler sans se lasser les collines de sable, les rivages, les coraux, les rochers, les montagnes et les forêts environnantes, la nature sauvage et la nature domestiquée, tous rassemblés au même endroit.

Darak possède un rivage vierge et étonnant, situé à 170 km à l'ouest de Tchâbahâr et à 10 km de distance de Zar-Âbâd. Ce village se situe entre deux ports importants du sud, celui de Tchâbahâr et de Bandar-Abbâs, et se trouve aussi sur la route de transit qui va du port de Kenârak à celui de Djâsk.

Les habitants de Darak parlent le baloutche. Grâce aux efforts des habitants et des responsables, ce village a gardé sa pureté et sa beauté. Revers de la médaille, il n'apparaît pas sur les cartes iraniennes et il faut le chercher en anglais, ou encore rechercher l'expression «Côte de Darak» en anglais ou *Darak Beach* pour le géolocaliser.

Les sites touristiques et les divertissements

Darak est connu pour ses plages extraordinaires. Pourtant, heureusement ou malheureusement, son potentiel touristique n'a jamais été exploité et aucun aménagement touristique n'a été réalisé. C'est un site pour ceux qui recherchent l'authentique et le charme de ce littoral préservé du tourisme.

Le village de Darak est le lieu de rencontre du désert et de la mer, et son rivage de sable offre un spectacle unique en Iran. On peut y contempler sans se lasser les collines de sable, les rivages, les coraux, les rochers, les montagnes et les forêts environnantes, la nature sauvage et la nature domestiquée, tous rassemblés au même endroit.

L'Off-Road

Les dunes de sable et la côte étendue constituent une belle combinaison pour les amateurs de vélo. Les chemins de cette région conviennent aussi à des activités de loisir motorisées, notamment l'off-road.

La route unique de Kenârak à Darak

Le long de la route de Tchâbahâr au village de Darak se trouvent des panneaux temporaires indiquant l'accès à l'une des plus belles côtes d'Iran. Cette route est





elle-même une attraction touristique par les paysages qu'elle présente aux regards, mais aussi par la conduite sportive qu'elle nécessite - il est ainsi préférable de prendre cette route avec une voiture adaptée à tous types de terrain.

Les sports aquatiques au bord de la mer d'Oman

Le loisir le plus évident au bord de la mer est la baignade. L'endroit se prête également très bien à toutes sortes d'activités nautiques, du surf à la plongée. Mais encore une fois, aucun aménagement n'ayant été fait, il faut venir équipé.

Le pique-nique, la photographie et les randonnées

Le village, en lui-même, vaut aussi le détour. N'hésitez pas sur le chemin à vous arrêter pour un pique-nique sous l'ombre d'un palmier. Les chemins de randonnée abondent et rivalisent d'attrait avec le chemin du littoral. Les randonnées se font dans des forêts et des palmeraies élevées jusqu'au ciel, avec toujours une vue sur la côte de sable et de corail. Les couchers de soleil y sont aussi d'une beauté unique.

L'un des aspects intéressants de la côte du village de Darak est l'existence des collines de sable blanc qui, selon les habitants, possèdent des vertus thérapeutiques pour la guérison des douleurs musculaires et osseuses. Afin de guérir ces douleurs, ils s'allongent sur ce sable tôt le matin, lorsque le soleil brille haut dans le ciel.

La meilleure saison pour voyager

La province de Sistân et Baloutchestân est l'une des provinces les plus chaudes d'Iran. Il y pleut rarement, et encore moins en ces années de sécheresse. Néanmoins, le village de Darak bénéficie la majeure partie de l'année d'un climat printanier, dû aux vents rafraîchissants qui

proviennent de l'océan Indien.

La meilleure période pour visiter Darak reste le printemps, de son début jusqu'au milieu de saison. Après quoi, la chaleur annonciatrice de l'été pourra diminuer le plaisir de ce voyage. L'été demeure une saison à éviter en raison des températures élevées.

Une autre des étrangetés du village de Darak: cet endroit niché près de la mer et situé dans une zone chaude et sèche possède de l'eau douce, à quelques dizaines de mètres à peine de la mer.

Le début de l'automne est encore chaud dans le Sistân et Baloutchestân, mais les vents de la mousson permettent à Tchâbahâr et aux zones littorales de bénéficier d'un peu plus de fraîcheur. Il est ainsi tout à fait possible de s'y rendre en automne, même s'il est préférable d'attendre la seconde moitié de la saison. L'hiver est aussi une bonne saison pour visiter le village de Darak.

Les habitants du village de Darak

Les habitants de Darak appartiennent à l'ethnie baloutche. Les hommes de ce peuple portent des vêtements larges où le blanc domine avec des pantalons foncés. Les habits des femmes, colorés et superbement ornés, sont notamment renommés pour la finesse de leurs broderies. Les habitants de Darak vivent majoritairement de pêche, mais pratiquent également l'agriculture, activité secondaire. La bonté de ces habitants est proverbiale. Il est courant que les visiteurs et voyageurs soient invités à déguster de délicieux plats locaux, assaisonnés aux épices traditionnelles, où se goûte le savoir-faire culinaire ancestral des femmes du village. Selon les derniers recensements, Darak est peuplé de 407 personnes, composant cent quatre foyers.

Les vertus thérapeutiques des dunes côtières de Darak

L'un des aspects intéressants de la côte du village de Darak est l'existence des collines de sable blanc qui, selon les





habitants, possèdent des vertus thérapeutiques pour la guérison des douleurs musculaires et osseuses. Afin de guérir ces douleurs, ils s'allongent sur ce sable tôt le matin, lorsque le soleil brille haut dans le ciel.

Les étrangetés du village de Darak: le secret de la couleur verte du désert

Darak est un endroit plutôt vert, et on peut se demander comment les palmiers ont poussé sur ce littoral plutôt désertique et sur la côte de ce village, dont une vaste étendue est recouverte par le désert. C'est une autre des étrangetés du village de Darak: cet endroit niché près de la mer et situé dans une zone chaude et sèche possède de l'eau douce, à quelques dizaines de mètres à peine de la mer. Ici, de l'eau douce existe à moins de deux mètres de profondeur. Cette eau est à l'origine de la forêt et de la variété des espèces tropicales qu'on y retrouve. Les habitants utilisent l'eau douce pour cultiver et récolter la pastèque, le maïs, les palmiers, etc. Côte à côte avec ces fruits, vous verrez également différentes espèces d'acacias nilotica[1] et de figuiers des pagodes[2].

La voie d'accès à Darak

Adresse: province du Sistân et Baloutchestân, département de Kenârak, comté de Zar-Âbâd, village de Darak.

Pour aller à Darak, vous pouvez choisir l'un de ces deux trajets:

- Prendre le chemin qui relie la province Hormozgân et la ville de Bandar-Abbâs à Darak. Auquel cas, vous passerez par les ports de Minâb et de Djâsk.
- Débuter le trajet dans le Sistân et Baloutchestân, en prenant la route qui va de Tchâbahâr à Kenârak, puis vers Zar-Abâd.

Dans tous les cas, le chemin est difficile à trouver et la route présente peu de panneaux indicateurs. Il est donc préférable de se munir d'une bonne carte ou de se renseigner auprès des locaux. ■

1. Le gommier rouge (Acacia nilotica ou Vachellia nilotica) est une espèce originaire d'Afrique de l'est et du sous-continent indien, de la famille des Fabaceae, qui pousse également à Tchâbahâr, au sud de l'Iran. Cet arbre a des vertus thérapeutiques.
2. Le figuier des pagodes est un arbre appartenant au genre Ficus religiosa de la famille des Moracées. C'est un arbre sacré selon l'hindouisme et le bouddhisme.

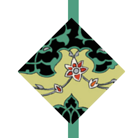


▲ La place Azadi à l'ouest de Téhéran.

Le Labyrinthe du temps et la Tour Azadi

Œuvre de Stéphane de Gérando

Arash Khalili

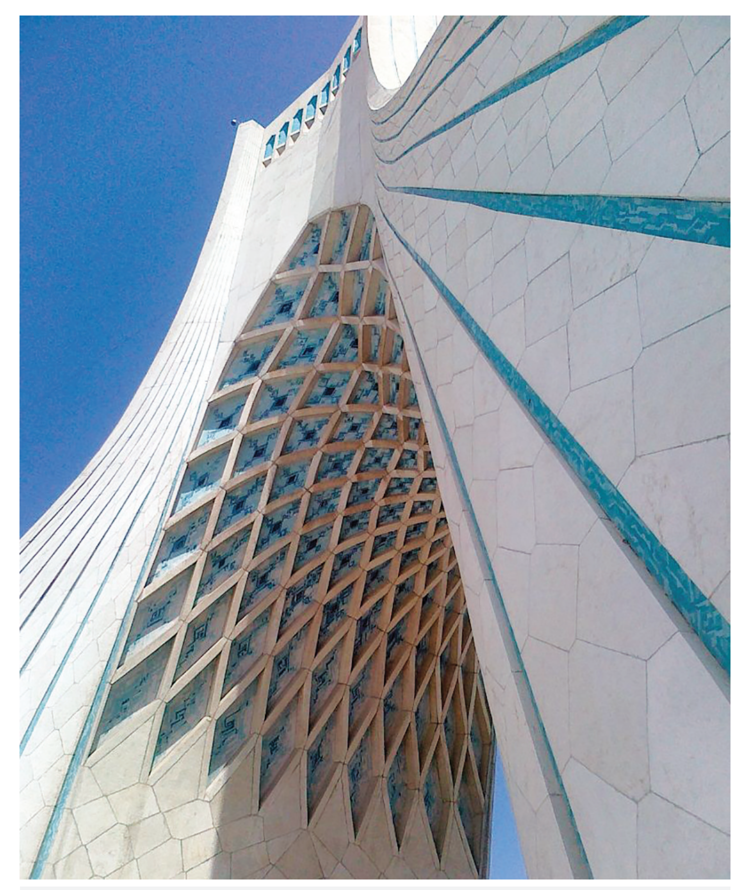


La Tour Azadi (Liberté) est incontestablement le symbole emblématique de Téhéran depuis son inauguration en 1971. Ce grand monument architectural fut conçu par l'architecte iranien Hossein Amânat[1] qui avait gagné une compétition organisée en 1966 par la mairie de Téhéran pour la construction d'un monument architectural dans l'ouest de la capitale à l'occasion de la «Célébration des 2500 ans de la monarchie iranienne»[2]. La Tour Azadi se situe au milieu d'une immense place du même nom à l'ouest de Téhéran. D'un point de vue architectural, elle est une conception moderne reprenant des éléments appartenant à l'histoire de l'architecture iranienne avant et après l'islamisation de l'Iran.

Le programme «Le Labyrinthe du temps et la Tour Azadi» a été organisé par la mairie de Téhéran, le complexe culturel de la Tour Azadi, ainsi qu'avec le soutien de la Fondation culturelle Roudaki et de l'ambassade de France en Iran. Le directeur du complexe culturel de la Tour Azadi, Nematollah Pâyân, a déclaré à la presse qu'auparavant, deux projets de mapping video avaient été réalisés à la Tour Azadi. Le «mapping video» (ou fresque lumineuse) est une technologie multimédia permettant de projeter de la lumière ou des vidéos sur la façade des monuments afin d'y recréer des images de grande taille. Le mapping video est souvent réalisé dans le cadre de spectacles nocturnes.

«Quand nous avons reçu la proposition de l'artiste français, Stéphane de Gérando, nous avons vite accepté son projet vu le succès de nos deux expériences dans ce domaine», a-t-il déclaré, en soulignant que le complexe de la Tour Azadi considérait de tels projets comme une occasion de développer des échanges culturels avec d'autres nations. M. Pâyân rappelle qu'en 2017, le mapping video de la Tour Azadi, intitulé «La Symphonie de la Paix» avait eu un grand succès et qu'il a été reproduit en Australie à la demande de la mairie de Sydney. «Là encore, nous espérons que le projet de Stéphane de Gérando soit une opportunité pour coopérer avec d'autres villes du monde, surtout en France», a-t-il ajouté.

Stéphane de Gérando, né à L'Haÿ-les-Roses (Île-de-France) le 23 juin 1965, est un compositeur, chef d'orchestre, artiste multimédia et pédagogue français. Le «Labyrinthe du temps» est un projet artistique et technologique que Stéphane de Gérando développe en permanence depuis près de quinze ans. Le Labyrinthe du Temps est une œuvre poly-artistique, un «tout» interactif contrôlé ou inventé



▲ La Tour Azadi mesure 45 mètres de haut et est entièrement recouverte de plus de 25 000 plaques de marbre blanc d'Ispahan.



▲ Vue aérienne de la Place Azadi



▲ Stéphane de Gérando devant son mapping monumental à la Place Azadi

en temps réel par des algorithmes.

Stéphane de Gérando a reçu trois formations différentes: à l'origine, il a reçu une formation de compositeur pendant une période assez longue au Conservatoire supérieur national à Paris.



▲ Brochure du «Labyrinthe du temps et la Tour Azadi»

Il a aussi un statut de chercheur universitaire, et a fait des études spécialisées en informatique musicale.

Stéphane de Gérando a fondé le Festival de la Création et de l'Innovation. Il est lauréat de plusieurs récompenses du Conservatoire national supérieur de Paris et de plusieurs prix internationaux, dont celui du Festival de Darmstadt, en Allemagne.

Le «poly-art» est une notion assez récente qui doit être comprise comme une expression artistique particulière qui utilise des éléments que l'on considérait jusqu'alors comme appartenant chacun à un différent domaine artistique. Les partisans de ce courant artistique, comme Stéphane de Gérando, pensent au contraire que tous ces éléments ou matériaux font partie d'un champ unique, plus étendu, bien plus riche que les domaines «mono-artistiques».

Dans un tel projet, un système de conversion entre divers langages de représentation artistique et technologique opère pour créer un ensemble spatio-temporel:

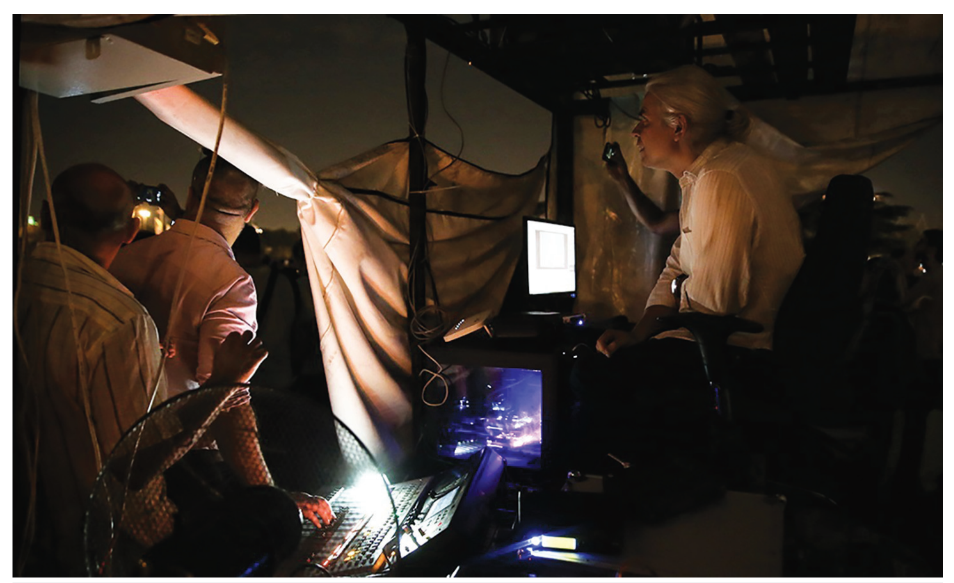
musicalité ↔ visualité
↕ ↕
contextualité spatio-temporelle

Dans cette optique, c'est une vision unitaire et monolithique du travail créatif qui est mise en avant. Il s'agit, en réalité, d'une représentation simultanée et spatiale, avec une profondeur tridimensionnelle du processus créatif poly-artistique, limitée dans le temps.

Le «Labyrinthe du temps» est un spectacle visuel et sonore, un voyage à travers différentes échelles du temps. Le Labyrinthe du temps est une œuvre en développement permanent, comprenant des grands «cycles» et des «satellites». Multiplication des techniques, déformation ou invention par superposition, présentation artistique du concept d'absence/présence, l'œuvre de Stéphane de Gérando est également le résultat d'un processus algorithmique. Il est une fragmentation de la mémoire et crée un sentiment simultané de présence et d'absence.

Comme un écho à des problématiques intellectuelles contemporaines, Le Labyrinthe a notamment pour objectif de susciter de nouvelles formes de collaborations scientifiques afin d'envisager des perspectives singulières de création, aussi bien de nature conceptuelle que liées à la réalisation d'une œuvre. Une des trajectoires du Labyrinthe tend vers une tentative d'unification du tout, la recherche d'un métalangage propre à unifier l'écriture des sens et des pratiques artistiques.

> Le «poly-art» est une notion assez récente qui doit être comprise comme une expression artistique particulière qui utilise des éléments que l'on considérait jusqu'alors comme appartenant chacun à un différent domaine artistique. Les partisans de ce courant artistique, comme Stéphane de Gérando, pensent au contraire que tous ces éléments ou matériaux font partie d'un champ unique, plus étendu, bien plus riche que les domaines «mono-artistiques».

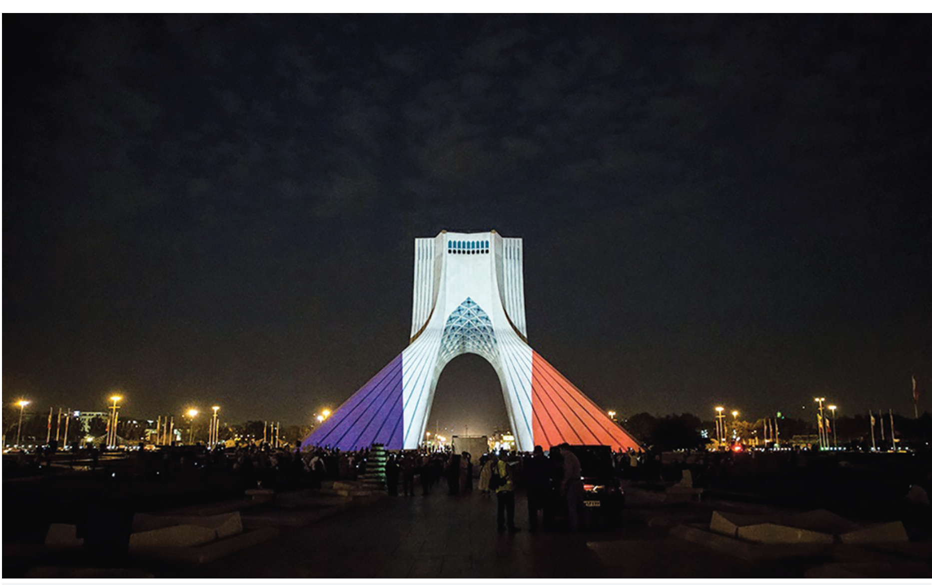


▲Stéphane de Gérandio aux commandes



▲ La Tour Azadi devient un drapeau iranien géant.

Labyrinthe du temps est une œuvre en développement permanent, comprenant des grands «cycles» et des «satellites». Multiplication des techniques, déformation ou invention par superposition, présentation artistique du concept d'absence/présence, l'œuvre de Stéphane de Gérando est également le résultat d'un processus algorithmique.

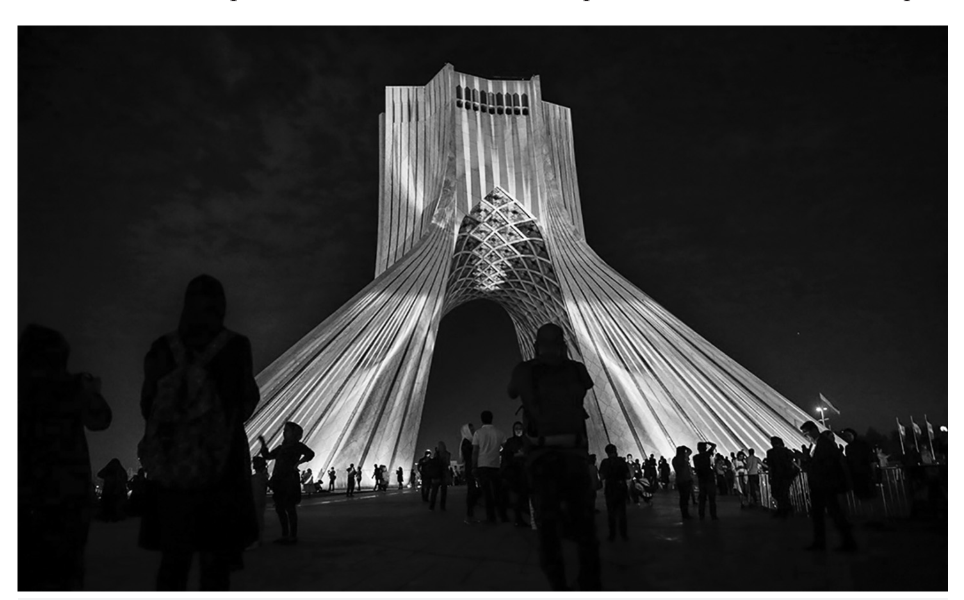


▲ La Tour Azadi prend les couleurs du drapeau français.

La projection visuelle et sonore de l'artiste français a eu lieu le jeudi 19 juillet 2018 en nocturne à la place Azadi de Téhéran en présence du maire du 9e arrondissement de Téhéran, du directeur du complexe Azadi, des membres de la Fondation culturelle Roudaki, et des représentants de l'ambassade de France en Iran. Etait également présente une foule d'habitants de la capitale. Pendant quarante minutes, tous ont pu admirer cette présentation de sons et lumières sur la façade de l'emblématique Tour Azadi. Les Téhéranais ont d'ailleurs participé à ce jeu visuel et musical notamment en créant des ombres devant la projection de lumière de l'artiste français. Avant la projection spectaculaire de son œuvre sur la Tour Azadi, Stéphane de Gérando a organisé pendant une semaine des ateliers et conférences à l'Université de Téhéran ainsi qu'au Musée de la musique. ■



▲ Les habitants de la capitale ont participé à l'œuvre par des jeux d'ombres et de lumières.



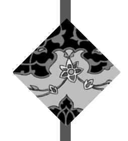
▲ Les spectateurs ont pu admirer pendant près d'une heure les projections sonores de l'artiste français.

1. Hossein Amânat (né en 1942) est un architecte iranien. Diplômé de la Faculté des Beaux-arts de l'Université de Téhéran, il conçut la Tour Shahyâd (aujourd'hui, Tour Azadi) à l'âge de 24 ans. Ce monument est l'œuvre la plus célèbre de cet architecte iranien qui créa ensuite le plan de l'Université technologique Sharif à Téhéran et de l'ambassade d'Iran à Pékin.

2. La «Célébration des 2500 ans de la monarchie iranienne» fut l'ensemble de festivités organisé de mars 1971 à mars 1972 pour célébrer le 2500e anniversaire de la fondation de la dynastie des Achéménides par Cyrus Le Grand en 530 av. J.-C. Le projet de ces festivités sous le règne du dernier chah d'Iran Mohammad Reza Pahlavi, fut souvent critiqué pour son coût très élevé et pour son côté propagandiste contrastant beaucoup avec l'autoritarisme du régime royal.

La mise en scène de la résistance au cœur de Téhéran*

Narjes Abdollahinejad



Ce qui fait la gloire d'un pays, ce n'est pas toujours et simplement ses victoires. La façon dont il gère les crises et fait face aux difficultés le rend aussi digne d'admiration. Les musées de la guerre, appelés en Iran «Musées de la Défense sacrée», exposent des exemples de ces moments cruciaux de l'histoire iranienne récente.

Situé sur les collines d'Abbâs Abâd, le Musée de la Révolution islamique et de la Défense sacrée[1] (*Mouzeh-ye Enghelâb-e eslâmi va Defâ'-e Moghaddas*) s'articule autour des événements de l'histoire contemporaine d'Iran, la Révolution Islamique et notamment la guerre imposée contre l'Iran par l'Irak (1980-88). Ces huit années de guerre, l'une des plus longues du XXe siècle, ont bouleversé la vie de centaines de milliers d'Iraniens qui sont toujours marqués par ses conséquences funestes. Mais de toutes ces violences subies par les Iraniens durant le tumulte de la Révolution islamique et de la Défense sacrée, ce qui est resté dans les mémoires est l'esprit de résistance du peuple iranien, une vérité que le musée tente d'exposer aux visiteurs et remplir ainsi un devoir de mémoire.

L'idée de la création d'un tel musée a vu le jour en 2004, et il a été inauguré en 2012. La grande esplanade de l'édifice est aussi considérée comme un musée en plein air; elle comprend notamment l'exposition des voitures piégées de quatre scientifiques nucléaires iraniens morts en martyrs[2], chars et avions de combat de divers types, navires de guerre ainsi que bustes des martyrs. Pourtant, dans le bâtiment principal du musée, au lieu des objets de guerre, c'est plutôt les événements qui attendent les visiteurs. Des images tridimensionnelles, des documentaires, un dispositif audiovisuel et des lumières renforcent cette narration. Le bâtiment consiste en huit salons évoquant les huit années de la guerre imposée. Sept salons, rattachés de façon thématique, illustrent l'épopée des Iraniens.

Le salon des papillons, le huitième, est autonome et expose des statues de cire de plusieurs commandants tombés en martyrs au front. L'appellation du salon s'enracine dans la littérature persane, où le papillon est considéré comme le véritable amant prêt à se sacrifier pour la flamme de la bougie, métaphore du bien-aimé. Les portraits 3D, objets personnels et habits militaires appartenant aux martyrs ainsi que des œuvres d'art de prisonniers de guerre détenus dans les prisons de Saddam Hussein sont exposés dans des vitrines. Le mémorial des plongeurs de combat qui sont tombés en martyrs afin de défendre les territoires s'y trouve aussi.

La visite guidée se déroule comme suit:

Le premier salon: Seuil

Dans cette première étape, avant le premier salon, la carte de l'Iran avec ses frontières, anciennes et actuelles, est mise en évidence. Des photos de monuments historiques, de miniatures et de carreaux de la mosquée d'Ispahan nous relient aux racines de la civilisation riche, de la culture, ainsi que de la religion des Iraniens. La thématique de la Révolution constitutionnelle et les personnages célèbres de ce mouvement nous conduisent au salon du Seuil. Ce dernier expose tous les événements historiques qui conduisirent à la victoire de la Révolution Islamique du 22 Bahman 1357 (11 février 1979). Des images de l'Imam Khomeyni en exil, la diffusion de fragments de ses discours, l'image de son arrivée en Iran sous l'acclamation de millions de

52



▲ Photos: Musée de la Révolution islamique et de la Défense sacrée, Téhéran

partisans le 1er février 1979 (12 bahman 1357) après 14 ans d'exil, les manifestations et protestations du peuple contre le régime du Shâh et les slogans révolutionnaires écrits sur les murs font partie des témoignages qui ressuscitent l'ambiance de la Révolution.

21 fusils G3 en or avec des œillets aux canons symbolisant la solidarité de l'armée iranienne avec le peuple et la révolution islamique le 21 Bahman 1357 (10 février 1979) sont exposés dans une vitrine. Le référendum de 1979 (farvardin 1358) par lequel les Iraniens ont voté pour le régime de la République Islamique est le dernier thème abordé dans la dernière partie de ce salon.

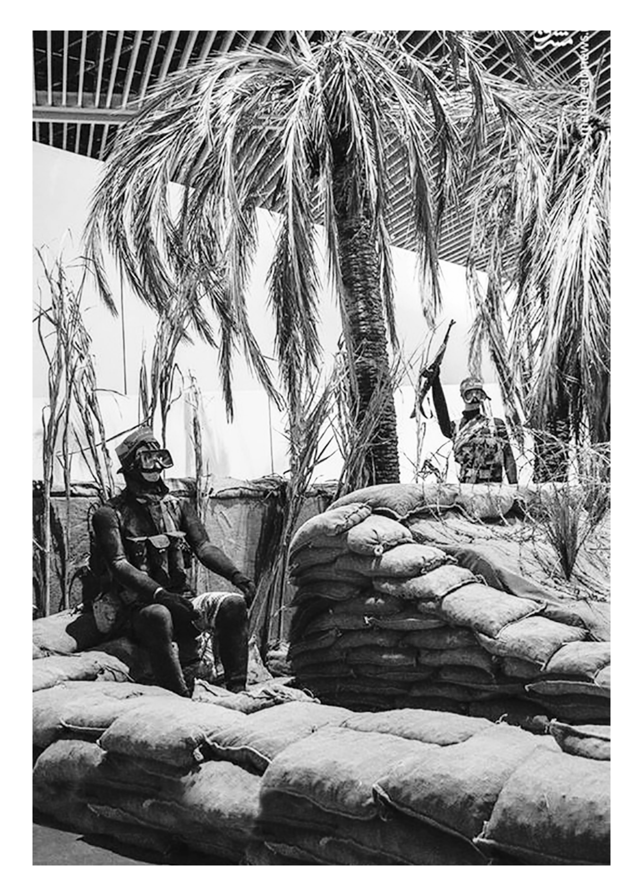
Stupéfaction et légitimité

Le film sur Saddam Hussein déchirant publiquement l'accord d'Alger de 1975 est diffusé en boucle sur l'écran. Une grande tache de sang au cœur de la carte de l'Iran et les titres des journaux annoncent l'événement funeste, qui plonge le pays dans la stupéfaction, peu après l'instauration de la Révolution Islamique.

Une œuvre d'art faite à partir de la terre de Khan-Leili, embellie d'or et de turquoise, se trouve sur le mur. La gendarmerie de Khân-Leili, situé à l'ouest de l'Iran, est la première partie du pays à avoir été envahie par les forces irakiennes le 6 septembre 1980[3].

La modélisation d'un quartier de la ville de Khorramshahr attaquée, au sud de l'Iran, avec ses décombres, ses murs lézardés, ses vitres cassées, et ses palmiers brûlés ou décapités expose le visage des envahisseurs qui ne cherchent qu'à décimer la vie. «*Nous sommes venus ici*

L'idée de la création d'un tel musée a vu le jour en 2004, et il a été inauguré en 2012. La grande esplanade de l'édifice est aussi considérée comme un musée en plein air; elle comprend notamment l'exposition des voitures piégées de quatre scientifiques nucléaires iraniens morts en martyrs, chars et avions de combat de divers types, navires de guerre ainsi que bustes des martyrs.



pour demeurer», (جئنا لنبقى), célèbre slogan de l'ennemi, est inscrit sur les murs de Khorramshahr. Les voix gaies des enfants et des écoliers perdues dans les bruits terribles des largages des bombes confirment l'atrocité du conflit. Des jouets retrouvés sous les décombres sont exposés dans une vitrine. La maquette de la raffinerie d'Abâdân, reconstruite avec des pièces authentiques retrouvées sous les décombres de cette ville durant la guerre, dévoile une autre dimension de ce drame. En bombardant la raffinerie, Saddam Hussein a cherché à détruire l'économie de l'Iran, très dépendante du pétrole.

Les images de femmes, enfants, et vieillards sans défense qui ont dû quitter leur terre et leurs maisons sous une pluie de bombes et d'obus sont poignantes. Pourtant, la résolution 479 du Conseil de sécurité des Nations Unies (adoptée le 28 septembre 1980, une semaine après l'attaque officielle de l'armée irakienne le 22 septembre 1980 en Iran) exposée au mur évoque «*la situation entre l'Iran et l'Iraq*»! Le dernier thème consiste en une chambre simulant un bombardement qui présente un film, et propose un voyage au cœur des angoisses issues des bombardements dans l'un des quartiers de Téhéran.

Défense

Le silence des médias internationaux vis-à-vis des gens sans défense est assourdissant. Pourtant, les Iraniens, semblables aux cyprès[4], ont résisté face à des ennemis fortement équipés. Les cyprès en métal à l'entrée de la troisième salle rendent hommage aux 94 mois de résistance inoubliable des Iraniens face à une guerre asymétrique. Le thème suivant aborde le rôle historique de l'Imam Khomeyni qui, avec ses discours et son soutien aux combattants, a contribué à renverser l'équilibre des forces au profit des Iraniens.

La modélisation des tranchées chaudes et froides raconte un autre aspect des difficultés de la guerre: ni la froideur des montagnes du Kurdistan, ni la canicule du Khouzestân n'ont pu interrompre la volonté des combattants iraniens. Les images des



hommes et femmes vêtus de leurs habits locaux s'avançant vers la mosquée en tant que première base de rassemblement des combattants, soulignent l'existence de cette mobilisation aux quatre coins du pays en vue d'expulser l'ennemi. Les soutiens populaires des combattants manifestent aussi une nouvelle dimension de la solidarité et de l'unité des Iraniens. Une autre section évoque la présence des minorités religieuses iraniennes - chrétiens, juifs et zoroastriens - dans la guerre afin de repousser l'ennemi irakien. Une passerelle qui traite du rôle du clergé, des infirmières, des secouristes… durant la guerre, mène au mur des portraits des combattants. Malgré leurs différences d'âge, leur dénominateur commun est leur sourire et la confiance de leurs regards. Les vitrines dédiées aux offrandes populaires mettent en évidence l'appui de l'arrière-front aux combattants des fronts.

Quiétude et riposte

Les fers barbelés et les obstacles militaires qui ont ralenti la guerre attirent l'attention. La modélisation du pont flottant Kheibar, qui fut construit à l'île Madjnoun, conduit les visiteurs dans l'atmosphère de la guerre, et plus spécifiquement dans les opérations de nuit. La construction du pont lors de la guerre est considérée l'un des chefs-d'œuvre militaires de la Défense sacrée.

Dans un coin, dans la tranchée des commandants, les commandants sont en train de planifier des opérations. Leurs voix annoncent l'avancement victorieux de l'opération Beyt-ol-Moghaddas. Une autre partie de cette salle présente sur dix-neuf écrans des informations liées aux opérations militaires: Fath-ol-Mobin, Wal Fadjr, Ramadan, Tarigh-ol-Ghods… et les divisions participant à la guerre.

Le mur d'œuvres présentant les différents types de mine raconte des histoires terribles de mort et de mutilation. Des RPG-7 sont exposés au milieu de la salle.

La voix diffusée dans la salle du martyr Seyyed Mortezâ Avini, réalisateur de documentaires célèbres pour la série *Revâyat-e Fath* (Récit de la victoire), rappelle les jours de la Défense sacrée.

La partie finale traite des crimes des Moudjahidines du Peuple ou groupuscule des Monâfeghins. Des écrans diffusent entre autres leurs actes terroristes contre les Iraniens. Un mur expose le portait des martyrs et des blessés qui furent les victimes des crimes de ce groupuscule terroriste.

La modélisation des tranchées chaudes et froides raconte un autre aspect des difficultés de la guerre: ni la froideur des montagnes du Kurdistan, ni la canicule du Khouzestân n'ont pu interrompre la volonté des combattants iraniens. Les images des hommes et femmes vêtus de leurs habits locaux s'avançant vers la mosquée en tant que première base de rassemblement des combattants, soulignent l'existence de cette mobilisation aux quatre coins du pays en vue d'expulser l'ennemi.

Martyre

Pour entrer dans cette section, il faut passer le «pont du martyre». Des petites plaques métalliques portées par les soldats autour de leur cou et sur lesquelles leurs noms étaient gravés sont suspendues au-dessus de ce pont, en commémoration des presque 190 000 martyrs[5] de la Défense sacrée. Des deux côtés du pont, des photos, noms de martyrs ainsi que des versets coraniques concernant le martyre sont exposés. Le pont mène à la réplique du *zarih* (grillage décoratif) du tombeau de l'Imâm Hossein et du vénéré Abolfazl al-Abbâs, son frère. L'Imâm Hossein et son soulèvement contre l'injustice ont été une source d'inspiration pour les combattants de cette guerre. Ainsi, tomber en martyr dans ce chemin était le but

ultime des combattants.

Un autre mur chargé d'œuvres d'art sur le thème des masques à gaz raconte l'histoire terrible de l'utilisation des armes chimiques par l'armée irakienne contre l'Iran. Les images restées de ces catastrophes sont poignantes. Les mots ne permettent pas d'exprimer les dimensions de ces massacres.







Les mutilés, prisonniers de guerre et martyrs anonymes alourdissent encore le bilan humain de la guerre. Un cercueil recouvert du drapeau iranien rend hommage à tous les martyrs anonymes et à leurs familles dans l'attente de pouvoir un jour recueillir des informations sur leurs proches disparus[6]. Trois fenêtres de prison derrière lesquelles est projeté un documentaire sur la vie des prisonniers de guerre dans les prisons de Saddam évoquent la captivité et la souffrance des prisonniers sous la torture des Baasistes.

Le dernier thème fait figurer des photos de plaques de rues rebaptisées aux noms des martyrs.

Victoire

Cette étape illustre la fin du dictateur baasiste. Une image illustre la dichotomie de Saddam Hussein: une moitié, où il est en tenue militaire au faîte du pouvoir, et une autre, en tenue ordinaire, alors que la fin de son pouvoir approche. Des images de Saddam Hussein, corde au cou, regard dans le vague avant son exécution en 2006, illustrent les derniers moments d'un dictateur qui, à l'appui de gouvernements étrangers, a détruit les vies de centaines de milliers d'hommes.

Après être passé devant des reproductions des Unes de journaux et magazines internationaux traitant du sujet de la Défense sacrée, on arrive à la modélisation des palmeraies de Khorramshahr au moment de sa libération, lors de l'opération historique Beyt-ol-Moghaddas. La libération de Khorramshahr a marqué un tournant



décisif dans la Défense sacrée. Les chants de la victoire sont diffusés dans la salle.

Est aussi abordée la résolution 598 de l'ONU, l'explosion d'un avion iranien (le vol 655 d'Iran Air) au-dessus du golfe Persique suite à un missile tiré d'un bâtiment américain : l'USS Vincennes et le martyre des 290 passagers, l'opération de Mersâd, ainsi que les correspondances de Saddam Hussein avec le Président iranien.

L'épisode final met en évidence une carte de l'Iran en métal, sans modification de frontières et sans qu'elle ait perdu un iota de son territoire.

Finalité

La dernière étape illustre le décès de l'Imam Khomeyni en 1989. Les photos de son enterrement aux côtés de celles de son retour historique en Iran témoignent de son statut éminent.

La désignation de l'ayatollah Ali Khamenei par l'Assemblée des experts, la pérennité de la Révolution islamique sous sa guidance et l'attachement du peuple à ses idéaux font partie des thèmes abordés.

La dernière partie est consacrée à l'Iran d'après-guerre. Malgré les dégâts infligés par la guerre de huit années, malgré les sanctions imposées à l'Iran, ce pays s'est reconstruit et continue à avancer. Les réussites dans différents domaines économique, industriel, scientifique, militaire, agricole et nucléaire en sont les témoins, et constituent une autre manifestation de la résistance nationale. ■

---

*Cette visite a été effectuée en 2017.

1. A la fin de 2016, en raison de changements dans la structure et les objectifs du musée, le nom du «Jardin-musée de la Défense sacrée et propagation de la culture de la résistance» s'est transformé en «Musée de la Révolution islamique et de la Défense sacrée». www.iranhdm.ir
2. Massoud Ali Mohammadi, Majid Shahriâri, Dârioush Rezâeinejâd et Mostafâ Ahmadi Roshan sont les quatre scientifiques nucléaires iraniens qui ont été assassinés durant la période 2010-2012 au cours d'attentats terroristes dans les rues de Téhéran par les agents du Mossad et de la CIA.
3. Le début officiel de la guerre imposée est le 22 septembre 1980 (31 shahrivar 1359). Mais l'armée irakienne, avant le 22 septembre, avait déjà commencé à avancer vers les régions frontalières de l'Iran.
4. Dans la littérature persane, le cyprès est le symbole de la résistance.
5. Selon le guide du musée.
6. Bien que la guerre imposée soit finie depuis une trentaine d'années, certaines familles n'ont toujours pas retrouvé le corps de leurs martyrs.

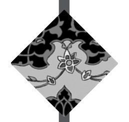
Musée du Jeu de Paume, centre d'art, Paris, 5 juin-23 septembre 2018

Dans le cadre de la programmation Satellite 11:

DAPHNE LE SERGENT «Géopolitique de l'oubli»

Jean-Pierre Brigaudiot
Commentaire des photos: Daphné Le Sergent

Double séparation



Daphné Le Sergent est une artiste plasticienne parisienne dont l'œuvre se développe autour de thématiques singulières ou du moins peu habituelles dans le domaine des arts visuels, principalement en photo et en vidéo. La thématique que cette artiste a explorée depuis un certain nombre d'années fut celle de la frontière, plus précisément celle qui sépare la Corée du Nord de la Corée du Sud, celle qui s'appelle, depuis plus de soixante-cinq ans, la DMZ, autrement dit la zone démilitarisée, zone frontière en même temps que no man's land, mise en place lors de l'armistice de 1953. Point de hasard ici puisque Daphné Le Sergent est née en Corée du Sud avant d'être adoptée, à sa naissance, par une famille française. Double séparation vécue par cette artiste lors de son, encore relativement récent, retour sur ce territoire de ses origines, pour voir, pour connaître et reconnaître, pour savoir. Ainsi, Daphné Le Sergent a longuement interrogé cette double séparation familiale et nationale avec les outils que sont la photo et la vidéo, interrogations sur les lieux mêmes où elle a retrouvé une partie de sa famille, où son pays a été cassé en deux par cette guerre résiduelle de la Seconde Guerre mondiale. Lieux où à la fois il y a bien peu à voir et tant à voir, où la famille lui était devenue tellement étrangère, où des soldats gardaient, armés jusqu'aux dents cette ligne de rupture qui n'en finissait pas de persister dans le plus aberrant anachronisme. On verra que cette question de la séparation persiste, sous-jacente à l'œuvre présentée actuellement au Musée du Jeu de Paume, à Paris. Ici, il sera surtout question de séparation de l'œil et de la main, quant aux attributions de l'un et de l'autre.

Daphné Le Sergent a longuement interrogé cette double séparation familiale et nationale avec les outils que sont la photo et la vidéo, interrogations sur les lieux mêmes où elle a retrouvé une partie de sa famille, où son pays a été cassé en deux par cette guerre résiduelle de la Seconde Guerre mondiale.

Le musée du Jeu de Paume à Paris.

Ce musée, malgré son appellation de musée – une persistance - est aujourd'hui un centre d'art consacré à l'image fixe et mobile des XXème et XXIème siècles, à la photographie, à la vidéo, au Net.art et au cinéma, non pas en tant que se consacrant à l'histoire de ces arts mais en tant que lieu d'interrogations de ceux-ci dans leur dimension exploratoire, sociale et politique, en tant que dynamiques de création, parti pris clairement porté par Marta Gilli, l'actuelle directrice. Ce centre d'art explore d'une part une grande diversité culturelle, ouvre ses cimaises et espaces aux minorités et s'attarde volontiers sur les combats menés ici et là pour la justice, l'égalité des droits et la liberté. Ce centre d'art se veut également ouvert à des pratiques artistiques minoritaires et hors marché de l'art, telle celle du Net.art, cet art numérique immatériel et art de l'instantanéité.

Programmation Satellite 11

Ce que présente aujourd'hui Daphné Le Sergent s'inscrit dans le cadre de ce que le Jeu de Paume appelle Programmation Satellite 11; il s'agit d'une coproduction confiée à un ou une critique d'art, en partenariat avec le CAPC de Bordeaux et le Musée Amparo de Puebla, au Mexique. Ici, il est question de l'évolution du langage, de ce qu'il devient lorsque l'outil informatique et les médias s'en emparent, le réduisent, le modifient, lorsque chacun use de dispositifs qui contractent le langage, le simplifient, remettant de ce fait en question la langue elle-même, sa construction et son usage. En arrière-plan de cette mutation de la langue, il y a sa réduction qui intéresse à la fois le politique et l'économique et



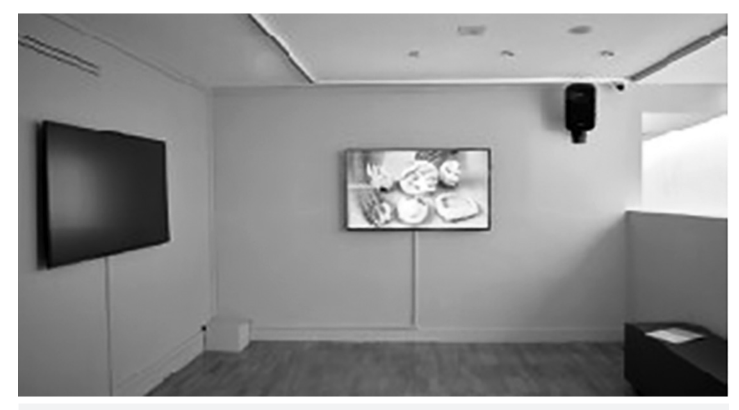
▲ Crédit: (c) Raphaël Chipault. Jeu de Paume.
L'écriture par ordinateur repose sur la coordination d'un œil qui repère, vise, fixe et d'une main qui exécute en cliquant sur une souris. Les interfaces de nos smartphones ou tablettes se font appeler «tactiles» mais le sens du toucher n'est pas convoqué. La main ne fait qu'appuyer sur les commandes détectées par l'œil. Aussi, la vidéo «Géopolitique de l'oubli» démarre-t-elle avec l'histoire d'un œil souverain et d'une main esclave, comme si, en écrivant, nous étions un continent déjà divisé en deux.

laisse poindre un horizon où notre monde humaniste est déjà aboli, mis en lambeaux par le profit et les totalitarismes.

Réduction du vocabulaire, médias manipulateurs, dissolution de toute pensée critique par ce big brother qui veille sur nous, prise de possession de nos pensées, anticipation de nos comportements, questions que tente d'aborder et de poser Daphné Le Sergent.

Novlangue

Ici, il sera question d'une référence incontournable par rapport au propos global de l'exposition, référence à George Orwell et à son roman *1984*. Ce roman décrit une planète terre où règnent des



▲ Crédit: (c) Raphaël Chipault. Jeu de Paume.
Les émotions sont aujourd'hui sollicitées sur internet. Facebook se nourrit de nos «likes» et nombreuses sont les interfaces des sites à essayer de susciter des émotions positives afin de fidéliser une clientèle. On parle aujourd'hui de «design émotionnel» afin de pouvoir anticiper le comportement des internautes. La modélisation des émotions passe souvent par la définition de Paul Ekman qui distingue 6 émotions dites universelles (la peur, la colère, la joie, la surprise, le dégout, la tristesse). Ici, sur l'écran du moniteur, on distingue 6 objets désignés par Ehore du Azac et cherchant à exprimer ces émotions.

régimes totalitaires. Le Novlangue réduit le vocabulaire au strict minimum, d'une part afin de rendre impossible toute contestation et d'autre part afin d'annihiler toute pensée spéculative. Réduction du vocabulaire, médias manipulateurs, dissolution de toute pensée critique par ce big brother qui veille sur nous, prise de possession de nos pensées, anticipation de nos comportements, questions que tente d'aborder et de poser Daphné Le Sergent. Novlangue, déluge informationnel (ou apocalypse), le cloud, le schize (séparation/ la DMZ), langage, heure du data-déluge, ère du post digital, ces termes énoncés par Daphné Le Sergent ne relèvent plus de la science-fiction, d'ailleurs celle-ci n'a plus lieu d'être comme narration d'un futur né d'imaginaires débridés, nous vivons assurément un aujourd'hui qui est déjà un lendemain aboli, dépassé, surpassé! L'évolution ou les révolutions technologiques telle l'ère du post digital, ont irréversiblement changé le monde et la place de l'humain en celui-ci; le processus semble s'emballer sans que nous puissions imaginer ni contrôler cette place ou son absence!



▲ Crédit: (c) Raphaël Chipault. Jeu de Paume.
Nous voyons sur le moniteur de gauche une simulation de test dans un laboratoire d'Eye-tracking où le spectateur peut suivre différentes trajectoires oculaires sur les images. Imaginons que, assaillis par les informations que nous devons traiter de plus en plus vite, nous convoquions une écriture par le regard.

Daphné Le Sergent, par l'une de ses deux diffusions, ici sur un écran télévisuel, présente un centre de recherches sur l'image mobile et sa perception visuelle, ce qu'on appelle l'Eye tracking. Immédiatement, cela renvoie à ce harcèlement extrêmement ciblé dont nous sommes l'objet de la part de l'E-Commerce. Cela laisse entendre que ce n'est là qu'un début et que cette recherche portant sur nos parcours visuels, sur nos arrêts ou points de fixation aboutira, plus encore que ce n'est le cas aujourd'hui, à anticiper et discerner, identifier nos désirs d'achats, en tant que consommateurs, car nous ne sommes plus vraiment des citoyens, quel que soit le régime politique sous lequel nous vivons. Le capitalisme, l'hyper capitalisme, nous a transformés en consommateurs. L'espace mondialisé

de la consommation est devenu celui de nos rêves et de nos désirs; plus besoin dès lors des utopies, des idéologies, des religions; être c'est consommer sans fin et dès lors plus besoin de langage complexe, les signes linguistiques, les mots et les phrases font place aux gifs et émojis, aux symboles graphiques réducteurs. Et puis, les Datas centers sont nos mémoires externalisées, là où tout est stocké, autant notre «réalité» que ce que le langage numérisé fait de nous, et c'est là – nulle part - que nous sommes décrits, cernés, discernés, catégorisés en fonction de critères qui certes nous échappent.

> L'espace mondialisé de la consommation est devenu celui de nos rêves et de nos désirs; plus besoin dès lors des utopies, des idéologies, des religions; être c'est consommer sans fin et dès lors plus besoin de langage complexe, les signes linguistiques, les mots et les phrases font place aux gifs et émojis, aux symboles graphiques réducteurs.

Géopolitique de l'oubli

L'œuvre conçue pour le Jeu de Paume par Daphné Le Sergent s'appelle Géopolitique de l'Oubli, elle se résume en deux diffusions, d'une part sur un écran TV où l'on voit opérer ce centre de recherche sur l'Eye-tracking, d'autre part, une vidéo raconte… beaucoup de choses, un conte apocalyptique d'une certaine manière. La vidéo est projetée sur deux écrans mitoyens et séparés où le déluge, les eaux tourbillonnantes, les nuages en une course folle, le cloud en fait (déluge informationnel) alternent avec des séquences archéologiques et quelque peu pédagogiques où sont mises en parallèle deux langues disparues. Des entretiens avec un scientifique permettent de se projeter en un au-delà de notre humanité présente. Daphné Le Sergent nomme l'une des deux langues qu'elle met en scène le Sum, l'autre est le May, la première renvoie à Sumer, la seconde aux Mayas. Ces deux communautés que Daphné appelle «rétro-futuristes» ont commencé à user de l'écriture, sans doute partiellement pour libérer et consolider la mémoire humaine, par des codes écriture-image. Ainsi, les Mayas avaient mis au point une écriture prédictive qui annonçait aux futures générations l'évolution et les révolutions des astres, repères et déterminants importants en ces époques antérieures. Nos petits signes supposés exprimer nos sentiments et adjoints aux SMS sont ainsi renvoyés à dialoguer avec les écritures cunéiformes des Sumériens ou des Mayas. Le propos de Daphné Le Sergent est pour en partie une réflexion sur la Novlangue. Pour



▲ Crédit: (c) Raphaël Chipault. Jeu de Paume.
Le terme de «data-déluge» ou «déluge informationnel» renvoie au mythe biblique. Ici, les éléments naturels se déchaînent en relation à la vague ininterrompue d'informations qui nous assaillent.



▲ Crédit: (c) Raphaël Chipault. Jeu de Paume.
Petit à petit, l'histoire de «Géopolitique de l'oubli» déploie l'histoire d'une main et d'un œil autonomes, développant chacun une mémoire particulière. Si la mémoire de l'œil peut se caractériser par celle des parcours du regard au sein de l'image (comme le rhéteur de l'antiquité gardait en mémoire son parcours virtuel dans une villa imaginaire pour se souvenir de son discours), la mémoire de la main est celle qui naît du contact avec les choses et de l'éventuelle douleur causée par tous les chocs avec le réel.

La vidéo est projetée sur deux écrans mitoyens et séparés où le déluge, les eaux tourbillonnantes, les nuages en une course folle, le cloud en fait (déluge informationnel) alternent avec des séquences archéologiques et quelque peu pédagogiques où sont mises en parallèle deux langues disparues.

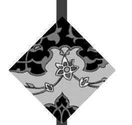
Daphné, l'œil et la main opèrent séparément (encore la question de la séparation) comme deux acteurs autonomes, le premier relève d'une mémoire visuelle, la seconde d'une mémoire tactile et émotionnelle.

L'œuvre conçue par Daphné Le Sergent se veut pédagogique, en ce qu'elle met en scène, d'une part, un passé où l'écriture prenait forme, était en voie d'expansion et d'autre part, un avenir où elle se rétracte. La question est sans doute celle de ce que nous faisons de l'écriture, cette externalisation de notre pensée, compression et réduction du monde, convention directive appliquée au «penser le monde», question de ce que certains pouvoirs, devenus indéfinissables et insaisissables, font de l'écriture et de la langue: des outils de soumission où les idéaux, les sentiments et le rêve sont déjà catalogués, dépecés et rendus utilisables à des fins mercantiles.

Cette Géopolitique de l'oubli que présente Daphné Le Sergent au Jeu de Paume est une œuvre prospective et expérimentale, de celles que savent susciter et présenter certains lieux institutionnels, de ces lieux qui ont la possibilité d'échapper au profit immédiat, aux modes sans épaisseur et éphémères du monde de l'art et à des formes d'art vides de sens bien que déjà reconnues, ceci pour aller au fond de questions comme celles qui sont posées ici. Travail trop rare effectué par l'institution en coordination avec l'artiste, travail où plus que tout se posent des questions, plus que ne sont délivrées des réponses. Œuvre expérimentale, réflexive et spéculative que cette Géopolitique de l'oubli présentée par Daphné Le Sergent, œuvre qui demande au spectateur une démarche, une attention, une écoute; l'art ne saurait être seulement un produit consommable, tapage et vanité. ■

La période achéménide de l'Antiquité égyptienne

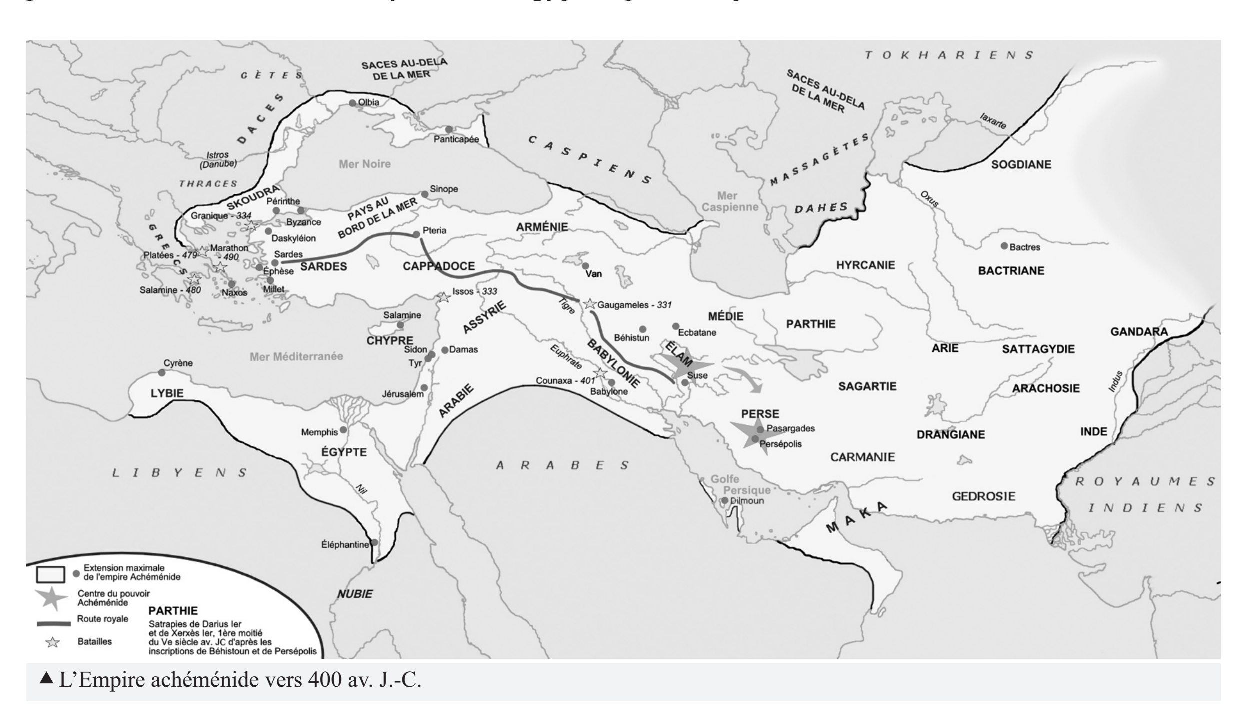
Babak Ershadi



L'histoire de l'Égypte achéménide est divisée en deux périodes: une période initiale d'occupation perse dirigée par les empereurs achéménides, lorsque l'Égypte est devenue une satrapie, suivie d'un intervalle d'indépendance; et une seconde période d'occupation, toujours sous les Achéménides.

Le dernier pharaon de la XXVIIe dynastie égyptienne (de 664 à 525 av. J.-C.) fut Psammétique III, qui régna seulement pendant un an (de 526 à 525 av. J.-C.). Il fut vaincu par Cambyse II de Perse (empereur de 529 à 522 av. J.-C.), fils de Cyrus le Grand, fondateur de la dynastie des Achéménides en Perse. Les armées achéménides l'emportèrent sur les troupes égyptiennes en 525 av. J.-C. lors de la bataille de Péluse (ou Pelusium), une cité de la Basse-Égypte antique située à l'extrémité nord-est du delta du Nil. L'Égypte devint alors avec Chypre et la Phénicie (pays de l'Antiquité qui correspondrait approximativement au Liban actuel) la sixième satrapie (province) de l'Empire achéménide. Ainsi commença la première période de domination perse sur l'Égypte, également connue sous le nom de XXVIIe dynastie, qui dura plus de 120 ans et se termina vers 402 av. J.-C.

Après un intervalle d'indépendance au cours duquel trois dynasties indigènes ont régné, Artaxerxès III, onzième empereur achéménide (de 358 à 338 av. J.-C.), reconquit la vallée du Nil pour une brève seconde période et fonda la XXXIe dynastie d'Égypte, qui dura pendant 11 ans, de 343 à 332 av. J.-C.



▲ L'Empire achéménide vers 400 av. J.-C.



▲ Cambyse II capture le pharaon Psammétique III. Image sur un sceau perse du VIe siècle av. J.-C.

Cambyse II, premier pharaon de la XXVIIe dynastie

Après avoir conquis la vallée du Nil, Cambyse II resta en Égypte pendant près de trois ans. Il mourut sur le chemin du retour en Perse en 522 av. J.-C. Les sources grecques, en particulier Hérodote et Diodore de Sicile, présentent un portrait sombre de la domination de Cambyse II en Égypte, mais il est malheureusement impossible pour les experts de comparer ces textes avec des sources égyptiennes, car tous les documents égyptiens non officiels semblent passer sous silence l'existence même du conquérant perse Cambyse II.

Il est pourtant possible qu'Hérodote ait pu s'inspirer d'une tradition indigène qui reflétait le ressentiment des Égyptiens, en particulier du clergé, et cela en raison du décret de Cambyse II, connu à partir d'un papyrus conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France à Paris. Ce décret de Cambyse II, premier pharaon perse de l'Égypte, portait atteinte aux revenus des temples égyptiens, car il modifiait le régime des donations de la couronne aux temples.

Après la conquête de l'Égypte, Cambyse II monta sur le trône d'Égypte et prit le nom de «Mesut-i-Re» qui signifiait «Descendant de Rê».[1]



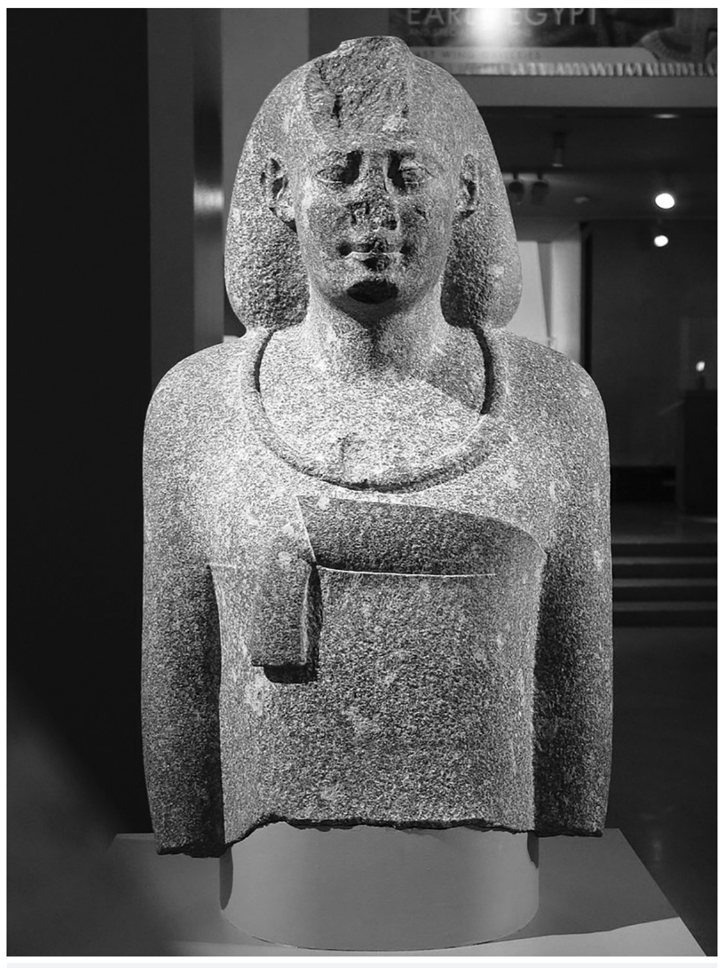
▲ Fragment de stèle du canal, appartenant à l'époque du règne de Darius Ier, conservé au Musée du Louvre.

64

L'empereur de la Perse devint ainsi le premier pharaon persan de l'Égypte.

Selon les égyptologues modernes, beaucoup de ces récits grecs sur Cambyse II sont faux étant donné la rivalité ancienne entre les Grecs et les Perses, et ce d'autant plus que les récits relatés par Hérodote furent écrits près de cent ans après la mort du conquérant achéménide de l'Égypte. En outre, il existe des documents égyptiens qui laisseraient croire que de nombreuses minorités égyptiennes, comme celle de la communauté juive d'Éléphantine[2] et même certains membres de l'aristocratie égyptienne, auraient favorablement accueilli le règne de Cambyse II.

Dans une inscription sur la statue d'Oudjahorresné, un prêtre et médecin de la XXVIe dynastie qui fut également un commandant de la marine égyptienne, nous apprenons que Cambyse II était prêt à travailler avec les Égyptiens et à leur confier des postes importants du gouvernement. Ce texte exprime aussi plusieurs signes du respect de Cambyse II vis-à-vis des croyances religieuses des Égyptiens, en soulignant que la cérémonie officielle de l'enterrement d'un Apis[3] eut lieu en présence du pharaon perse. En effet, il paraît que contrairement à la «propagande» grecque, Cambyse II avait poursuivi la politique égyptienne concernant les sanctuaires et les cultes nationaux, bien que son décret ait limité les donations de la cour aux temples. Cette idée est d'ailleurs confirmée par ses travaux de construction dans l'Ouadi Hammamat, un secteur désertique près de la mer Rouge et dans quelques autres temples égyptiens. L'inscription de la statue d'Oudjahorresné souligne aussi que le prêtre égyptien avait même introduit Cambyse II à la culture égyptienne afin qu'il puisse prendre l'apparence d'un



▲ Homme égyptien portant un costume perse, vers 343-332 av. J.-C.

pharaon traditionnel. Cependant, même si Cambyse II eut son nom inscrit sur

L'Égypte devint alors avec Chypre et la Phénicie (pays de l'Antiquité qui correspondrait approximativement au Liban actuel) la sixième satrapie (province) de l'Empire achéménide. Ainsi commença la première période de domination perse sur l'Égypte, également connue sous le nom de XXVIIe dynastie, qui dura plus de 120 ans et se termina vers 402 av. J.-C.

un cartouche royal égyptien[4], il resta très persan, et fut enterré à Takht-e Rustam près de Pasargades, capitale de l'Empire achéménide.

L'inscription de la statue d'Oudjahorresné souligne que le prêtre égyptien avait même introduit Cambyse II à la culture égyptienne afin qu'il puisse prendre l'apparence d'un pharaon traditionnel. Cependant, même si Cambyse II eut son nom inscrit sur un cartouche royal égyptien, il resta très persan, et fut enterré à Takht-e Rustam près de Pasargades, capitale de l'Empire achéménide.

Darius Ier, deuxième pharaon de la XXVIIe dynastie

Après la mort de Cambyse II en 522 av. J.-C., Darius Ier monta sur le trône et gouverna l'Empire achéménide jusqu'en 486 av. J.-C. En 518 av. J.-C., Darius se rendit en Égypte pour réprimer une rébellion. Il mit immédiatement fin à la révolte de courte durée qui se produisit dans la satrapie égyptienne après la mort de Cambyse II.



▲ Cartouche égyptien portant le nom de Darius Ier, temple d'Hibis de l'ousis de Kharga en Egypte.

Darius Ier avait séjourné en Égypte pendant la campagne de Cambyse II, mais après son intronisation en Perse, il préféra gouverner de loin la satrapie égyptienne sans s'y installer longtemps. Afin de regagner le soutien du clergé et de l'aristocratie locale, Darius décida de révoquer le décret de Cambyse II et procéda à l'élaboration d'un code juridique pour l'Égypte, comme pour le reste du vaste Empire achéménide. Selon l'historien grec du Ier siècle av. J.-C. Diodore de Sicile, Darius Ier fut le sixième et dernier législateur de l'Antiquité égyptienne. Selon un papyrus hiéroglyphique datant de la troisième année du règne de Darius Ier, ce dernier chargea le premier satrape achéménide en Égypte, Aryavanda (Aryandes, en grec), de réunir des sages égyptiens parmi les prêtes, les scribes et les militaires afin de codifier un système juridique pour la satrapie égyptienne.

Les lois devaient être transcrites sur le papyrus à la fois en égyptien démotique et en araméen, afin que les satrapes et leurs fonctionnaires (principalement perses et babyloniens) aient un guide juridique dans la langue officielle de l'empire et dans la langue de l'administration locale.

Pour faciliter le commerce, Darius fit construire un canal navigable du Nil à la mer Rouge, de Boubastis (actuelle ville de Zagazig) à Ouadi Tumilat et aux lacs Amer, non loin de l'actuel canal de Suez.

Un fragment de la stèle du canal fut

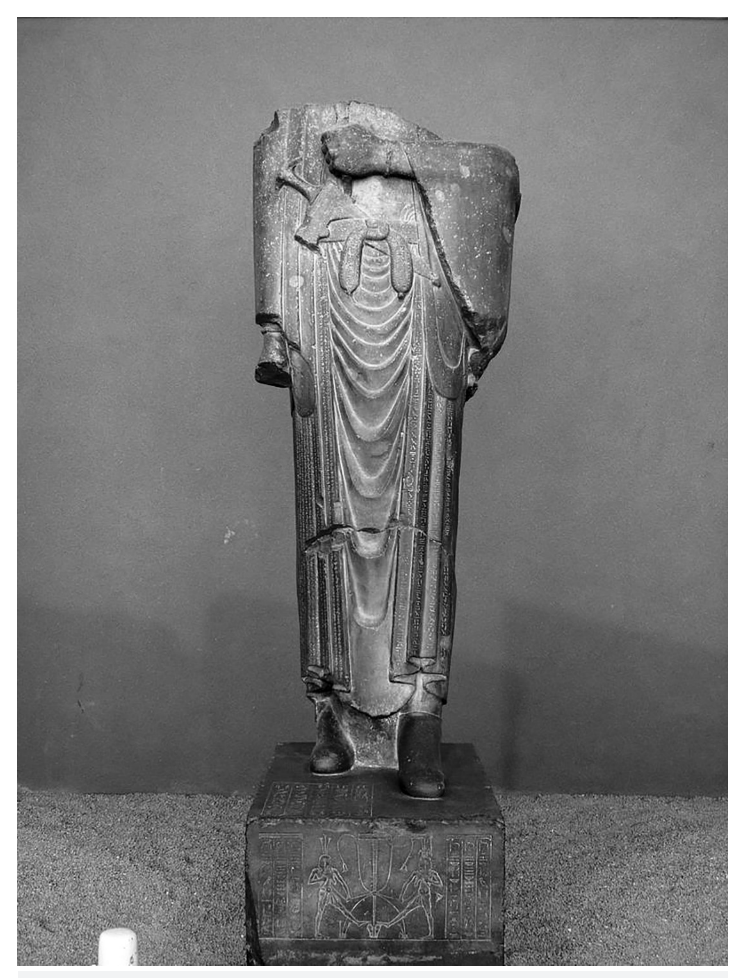
découvert en 1866 lors des travaux de creusement du canal de Suez. D'autres fragments de ce monument achéménide furent trouvés lors des fouilles de 1911-1912. La stèle portait, sur une face, une inscription trilingue en écritures cunéiformes et, sur l'autre, une inscription en hiéroglyphes égyptiens. La face principale représentait l'empereur achéménide Darius Ier avec un cartouche portant son nom écrit en vieux-perse. Derrière le roi, ses titres et sa filiation étaient écrits dans les trois langues officielles de la cour de Perse: le vieux-perse, l'élamite et le babylonien.

Le registre inférieur relatait, dans ces trois langues, le creusement du canal: «Le Roi Darius déclare: je suis un Perse; j'ai pris l'Égypte; j'ai donné l'ordre de creuser ce canal à partir d'un fleuve dont le nom est Nil, qui coule en Égypte, jusqu'à la mer qui vient de Perse. Ce canal fut creusé ainsi que je l'avais ordonné et des bateaux depuis l'Égypte, grâce à ce canal, naviguèrent jusqu'en Perse, ainsi que je l'avais désiré.» Ce fragment est conservé aujourd'hui au Musée du Louvre à Paris.

En 1972, des fouilles archéologiques à Suse, capitale des Achéménides dans la province iranienne du Khouzestân, ont mis à jour une statue en pierre de Darius Ier, debout et vêtu d'un somptueux vêtement perse. Elle fut sculptée en Égypte et porte une inscription en vieux persan, en élamite, en babylonien et en hiéroglyphe égyptien.

Xerxès Ier, troisième pharaon de la XXVIIe dynastie

Peu avant 486 av. J.-C., l'année de la mort de Darius, il y eut une révolte dans la satrapie égyptienne, qui fut définitivement réprimée par Xerxès Ier (486-464 av. J.-C.) seulement en 484 av. À partir de là, la province égyptienne de l'Empire achéménide fut soumise à de



▲ Statue de Darius Ier taillée en Egypte, découverte à Suse (Musée national d'Iran).

Après Xerxès Ier, cinq autres empereurs achéménides portèrent le titre de «pharaon». Le dernier fut Artaxerxès II qui régna sur l'Empire achéménide de 404 à 358 av. J.-C., mais perdit la satrapie égyptienne très tôt, en 402 av. J.-C., suite à une révolte des Égyptiens.

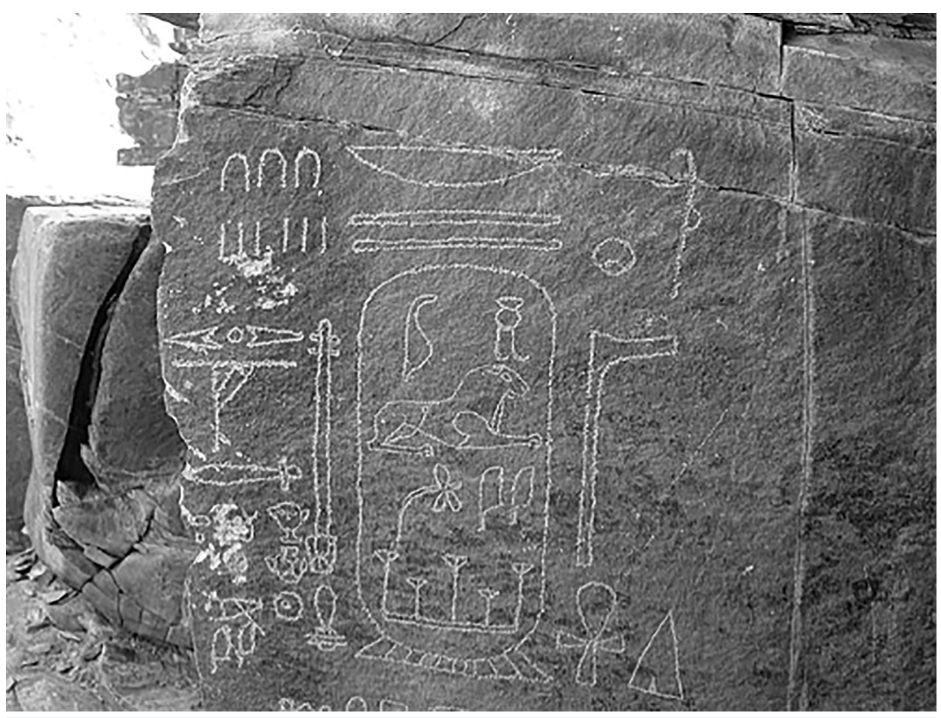


▲ Porte du palais de Darius Ier à Hibis (Kharga).

sévères règlements, et les satrapes achéménides administrèrent l'Égypte sans recourir souvent à l'opinion de leurs sujets.

Xerxès Ier devint roi de Perse à la mort de son père Darius Ier en 486 av. J.-C., à une époque où son père préparait une nouvelle expédition contre la Grèce et devait faire face à un soulèvement en Égypte.

À la mort de son père, Xerxès Ier avait environ 35 ans et gouvernait déjà Babylone depuis une douzaine d'années. L'un de ses premiers soucis lors de son accession fut de pacifier l'Égypte, où un usurpateur gouvernait depuis deux ans.



▲ Inscription rupestre de la XXVIIe dynastie, règne de Darius Ier en Égypte.

Mais il fut forcé d'utiliser des méthodes beaucoup plus fortes que Darius Ier. En 484 av. J.-C., il attaqua le Delta du Nil et réprima les insurgés. Il nomma son demi-frère Achéménès satrape de l'Égypte.

La bataille du cap Mycale eut lieu entre les Grecs coalisés et les Achéménides en 479 av. J.-C. Les Perses perdirent cette bataille devant l'île égéenne de Samos. Or, Darius Ier avait toujours dit que pour pouvoir garder le contrôle de la vallée du Nil, les Achéménides devraient maintenir leur domination sur la mer Egée.

Après Xerxès Ier, cinq autres empereurs achéménides portèrent le titre de «pharaon». Le dernier fut Artaxerxès II qui régna sur l'Empire achéménide de 404 à 358 av. J.-C., mais perdit la satrapie égyptienne très tôt, en 402 av. J.-C., suite à une révolte des Égyptiens.

La XXXIe dynastie

L'Égypte resta indépendante jusqu'en 341 av. J.-C. avant de devenir de nouveau une satrapie perse. Artaxerxès III, empereur de Perse depuis 425 av. J.-C. fut contemporain de Philippe II de Macédoine et du pharaon Nectanebo II en Égypte. Nectanebo III fut le dernier souverain indigène de l'Antiquité égyptienne. Peu de temps après son intronisation, Artaxerxès III lança une campagne contre l'Égypte en 343 av. J.-C. et l'emporta sur Nectanebo II. L'Égypte redevint une satrapie achéménide après une rupture de 60 ans. Les Achéménides réinstaurèrent leur pouvoir dans la vallée du Nil. Après Artaxerxès III, deux autres empereurs de Perse portèrent le titre de «pharaon»: Arsès (ou Artaxerxès IV) de 338 à 336 av. J.-C. et Darius III de 336 à 332 av. J.-C. La XXXIe dynastie de l'Égypte ne dura donc que neuf ans, et Alexandre mit fin à la dynastie des Achéménides et s'empara de l'Égypte et du reste de l'Empire. ■



▲ Porte en bois, probablement d'un petit sanctuaire, représentant le roi Darius Ier et datant de 522-486 av. J.-C. Darius fait une offrande aux dieux égyptiens Anubis (au centre) et Isis (à gauche).

---

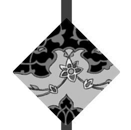
1. Rê (ou Râ) est le dieu du soleil dans la mythologie égyptienne, créateur de l'univers.
2. Éléphantine est une île située sur le Nil, près de la ville actuelle d'Assouan. À l'époque des Achéménides, Éléphantine fut une colonie juive d'Égypte.
3. Apis est le nom du taureau sacré de la mythologie égyptienne.
4. Un cartouche royal est un symbole hiéroglyphique qui contient le nom d'un pharaon.

Bijan et Manijeh
(Pièce inspirée d'un récit du "*Livre des Rois*" de Ferdowsi)

Saeid Khânâbâdi

Personnages:
Bijan, Fils de Guive, Commandant iranien
Manijeh, Fille d'Afrassiyab, Princesse de Touran
Rostam, Héros national d'Iran
Key Khosrô, Roi d'Iran
Afrassiyab, Roi de Touran
Gouvernante du palais de Manijeh
Équipe des danseurs, Guerriers de Touran
Équipe des danseuses, Filles du cortège de Manijeh

Description de la scène et des accessoires:
Un trône de deux marches au milieu de la scène, sur la partie gauche du trône une grosse pierre plate et épaisse représentant la couverture du puits de Bijan, sur la partie droite du trône deux arbres représentant le bois de Manijeh. L'arrière-plan de la partie droite est recouvert par des draps de couleur blanche, et la partie gauche par des draps foncés.
Déroulement des faits:
La pièce se joue en un seul acte et en une seule scène. Les éléments et les objets demeurent sur la scène pendant tous les évènements.
Ouverture de la pièce:
Les rideaux s'ouvrent. On entend des fanfares. Le roi Key Khosrô entre sur scène. Il monte sur le trône et s'assied. Rostam entre après quelques secondes. La musique d'ouverture s'arrête.



Rostam: Louange à Dieu, Seigneur des sept cieux, Maître de tout objet et de tout lieu. Créateur de l'air et du feu, de la terre et de l'eau. Et je salue le roi des rois, Key Khosrô, le roi d'Iran, le monarque des sept pays et des sept mers. Sa Majesté m'envoya ses émissaires au Sistân. Me voici donc à votre divan.

Key Khosrô: Ô Rostam, héros de l'Iran, gouverneur du Sistân, fierté du pays, défenseur de la patrie. Toi qui sauvas les rois en exécutant les démons. Toi qui suscites la crainte chez nos ennemis. Toi qui assistes toujours les shâhs d'Iran. Oui, je te fis venir pour une affaire importante, car le pays a besoin de ton secours urgent.

Rostam: Me voici prêt à me sacrifier pour les Iraniens. Dites-moi votre chagrin, ô grand souverain des animaux et des humains.

Key Khosrô: Les gens d'Arménie sont venus en audience. Ils se plaignent des hordes d'Afrassiyâb, le roi de Touran, qui menacent leurs villes et leurs résidences. Ils sollicitent avec urgence le soutien du roi d'Iran pour sauver leurs vies contre ce roi sans clémence.

Rostam: Votre Majesté dispose de l'armée la plus puissante du monde. Envoyons à Arax nos braves cavaliers audacieux pour écarter de l'Arménie cette menace.

Key Khosrô: Il n'est pas question de déplacer l'armée ni les bastions, puisque les tribus du Grand Désert guettent notre région. Outre cette situation, la mobilisation des forces vers l'Arménie attirera l'attention des

Romains, nos pires ennemis. Il n'est pas prudent d'affronter en même temps tous ces Etats.

Rostam: Dans ce cas, confiez-moi l'affaire, mon grand roi. J'en ferai un exploit.

Key Khosrô: Non, Rostam, mon frère fidèle. Si Afrassiyâb n'a pas encore osé franchir l'Oxus et ses citadelles, c'est grâce à ta présence dans le Sistân, le pays du lait et du miel. Je ne prends pas ce risque.

Rostam: Que Dieu Eternel vous garde pour le peuple d'Iran, ô monarque généreux et savant. Mais qu'allons-nous faire?

Key Khosrô: Nous n'avons qu'un choix: mobiliser une seule division pleine de foi, commandée par un brave héros de droit, pour dompter les sauvages cavaliers de ce faux roi.

Rostam: Y a-t-il des volontaires pour cette mission fatale?

Key Khosrô: Un seul. Et si je t'ai convoqué dans la capitale, c'est pour te consulter sur ses compétences et sa morale.

Rostam: Qui est ce commandant de confiance?

Key Khosrô: Bijan, le fils de Guive. Un jeune brave, mais qui manque d'expérience.

Rostam: Je le connais lui, et ses qualités. Mon grand roi sage, il est réputé pour sa bravoure et son courage. Il ne faut pas le juger par son âge.

Key Khosrô: Si tu le garantis, je le nomme alors chef de cette mission hardie, malgré sa jeunesse. Ô gardes, convoquez Bijan! Que Dieu lui accorde de la sagesse.

Rostam: Vous faites bien de vous confier aux jeunes héros de votre armée. Que l'Iran prospère grâce à vos pensées et à leurs épées.

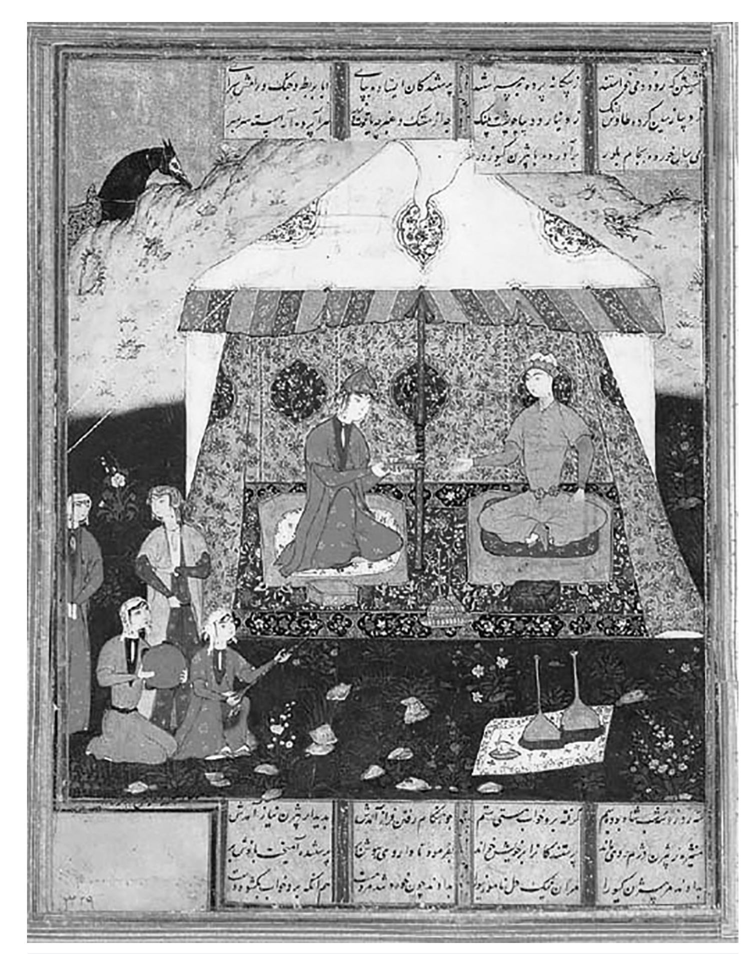
(Bijan entre en scène.)

Bijan *(à Key Khosrô)*: Toutes mes admirations au roi d'Iran et des sept nations. *(À Rostam)* Et je m'incline devant notre champion, le grand chef des bataillons, Rostam le vainqueur des monstres et des dragons.

Key Khosrô: Que Dieu te bénisse, mon très cher fils. Je parlai à Rostam de te confier la direction d'une cavalerie. Il approuve ton caractère hardi. Il faut que tu accomplisses ce trajet vers l'Arménie. L'Iran s'engage à protéger ce pays frère et ami. Je te désigne afin de résoudre ce conflit.

Bijan: Je remercie Sa Majesté, et je remercie Rostam et ses bontés.

Rostam: Tu es brave, fort et ravi. Mais une fois là-bas en territoire ennemi, sois



▲ Une page du *Shâhnâmeh*; la rencontre de Bijan et Manijeh

discret et méfie-toi des ruses d'Afrassiyâb.

Bijan: Je vous assure la victoire. Je reviendrai avec succès et gloire.

(La bataille de Bijan contre les cavaliers du Touran s'interprète par une scène musicale accompagnée de danse et de légères acrobaties. Une équipe de dix danseurs habillés de noir entrent en scène. Des masques de sanglier couvrent leurs visages. Ils présentent par leur danse les thèmes de l'invasion et de la destruction. Après quelques minutes, Bijan entre. Il danse avec son épée et réussit à vaincre les ennemis qui s'enfuient après quelques minutes de bataille. Bijan reprend sa danse pour un court moment et quitte la scène. Musique épique inspirée de la musique de Zour-Khâneh. La danse est un mélange de mouvements modernes et folkloriques. Afrassiyâb entre sur scène en boitillant. Fatigué et énervé, il se jette au pied du trône, puis se relève. Il crie et casse des objets.)

Afrassiyâb *(il crie violemment)*: Non! Mes troupes sont toutes vaincues. Défaite après défaite, c'est ma vie dessinée par les astres. Le maudit Bijan anéantit mon camp et cause mon désespoir. Il me donne des cauchemars jours et nuits. Mais vous verrez *(il s'adresse aux spectateurs)* que je me vengerai de lui. Je l'enfermerai dans les puits les plus noirs.

(La gouvernante de Manijeh entre sur scène, le visage inquiet. Elle a peur.)

La gouvernante: Ô grand roi de tous les émirs, plus habile que tout vizir! Que vous est-il arrivé, Sire? Vous me convoquâtes et je suis là avec grand plaisir. Mais que puis-je faire moi, une simple gouvernante, pour servir votre large empire?

Afrassiyâb: Gouvernante de ma fille, viens! On ne peut mettre fin à la légende du brave Bijan par des soldats et des assassins. Il égale, à lui seul, une armée de fantassins. Aucun de mes commandants ne peut faire face à ce héros. *(Il change de ton. Il sourit)* Mais dans la guerre, la force armée n'est pas le seul moyen.

La gouvernante: Si les grands commandants du Touran ne résistent pas à Bijan, que peut faire la gouvernante de vos courtisans?

Afrassiyâb: Tu peux faire ce que des milliers de cavaliers ne peuvent accomplir. Ce jeune Bijan est un patriote intransigeant qui refuse de trahir. Je l'ai testé maintes fois. Par la richesse, par le pouvoir et par mille autres initiatives. Mais nos espions m'ont transmis un message. Bijan est faible devant la femme et cela est notre seul espoir. Key Khosrô a eu tort d'envoyer un jeune homme inexpérimenté pour défendre l'Iran. Bijan va s'écrouler devant la beauté de la fille la plus belle de Touran.

La gouvernante: Je ne comprends toujours pas, ô Majesté. Parlez-vous de votre propre fille Manijeh?

Afrassiyab: Est-elle à la frontière de l'Arménie, ou déjà rentrée en son palais?

La gouvernante: La princesse est encore là. Comme chaque printemps, elle passe quelques semaines dans les bois et les plaines d'Arménie. Elle y a dressé une tente dans un jardin de délices, et une centaine de filles sont à son service.

Afrassiyâb: Bien. Si tu réussis à déshonorer le commandant de la meilleure armée d'Asie en le poussant à trahir sa patrie, je t'ouvre les portes de mes trésors.

(La tente de Manijeh. Manijeh, assise sur la première marche du trône, joue à la harpe. Elle chante tristement.)

Manijeh: Je suis Manijeh, la triste princesse. Bien que les hommes soient

fascinés par ma beauté, mon père Afrassiyâb m'enferme dans ses palais.

La gouvernante: Ô ma princesse, belle Manijeh, à vous vont tous mes honneurs. Assise ici, mélancolique, vous ignorez ce qui se passe au-dehors.

Manijeh: Je m'ennuie comme toujours de tant de repos. Quel plaisir pour moi si malheureuse? Tu sais que mon père rejette mes prétendants. Ne pas être triste, comment le pourrai-je? Naître la fille d'un tyran détesté par son propre peuple me fait tant pleurer que j'en perds la vue.

La gouvernante: Laissez le passé et profitez de l'instant. Ma chère princesse, vous pourrez changer votre destin. Le plus brave et le plus beau des chevaliers est votre voisin.

Manijeh: De qui parles-tu, ma gouvernante? Tu as aujourd'hui la mine joyeuse. Qui peut venir m'embrasser ici dans les plaines d'Arménie, loin de mon pays?

La gouvernante: Vous n'avez pas entendu la nouvelle?

Manijeh: Dis-moi donc.

La gouvernante: Connaissez-vous le héros Bijan?

Manijeh: Le monde entier parle de lui après sa victoire contre les guerriers de mon père. Ce beau gentilhomme, ce champion de guerre.

La gouvernante: Demain, il chasse dans le bois voisin. S'il découvre votre beauté, il tombera à vos pieds.

Manijeh: Hélas! Deux ennemis peuvent-ils s'aimer? Un héros d'Iran et une princesse de Touran?

La gouvernante: Ma belle Dame. L'amour est la fusion de deux âmes. Laissons la raison et les stratagèmes.

Manijeh *(elle change de comportement et se lève joyeusement)*: Oui, pensons à l'amour et rien qu'à l'amour. Mon héros Bijan viendra demain de l'horizon azur. Et ce sera la fin de mes années si dures. Préparons alors les danses, les chants et les tambours.

(*Manijeh se met à danser. La gouvernante quitte la scène discrètement. Ensuite, les filles du cortège entrent en dansant. La musique est rapide et gaie. La musique ralentit. Bijan entre. Il découvre la beauté de Manijeh. Il est séduit. Il s'agenouille devant elle et lui embrasse la main.)*

Bijan: Qui es-tu? Un être humain ou un ange divin, belle demoiselle ? D'où viens-tu toi, déesse éternelle? Moi, Bijan, combattant des batailles mortelles, agenouillé ainsi devant ton charme charnel, vint chasser le gibier, me voici attrapé par une créature si belle. Qui es-tu, de quelle citadelle?

Manijeh: Je suis Manijeh, princesse de Touran. La fille d'Afrassiyâb, dont l'armée fut, par toi, vaincue.

Bijan *(il se relève brusquement et tourne le dos à Manijeh)*: La fille d'Afrassiyâb?!

Manijeh: Que fais-tu?

Bijan: Tu ne sais pas l'ampleur de l'hostilité entre nos pays, ennemis jurés. Éloigne-toi afin que je ne te blesse pas de mon épée. *(Il veut tirer son épée)*

Manijeh: Ô mon amant, garde ta force et ta violence pour les batailles. Agis comme un noble courtisan lors des audiences. Jusqu'à quand tant de guerres, tant de rage? Jusqu'à quand les morts, les blessés et les carnages? Nous allons établir entre nos pays, la paix, par notre mariage.

Bijan: Tu crois que l'on peut créer la paix entre les deux empires?

Manijeh: Viens chez moi, sous ma tente de bonheur. Tu y seras mon invité d'honneur. Et tu auras du temps pour méditer. Puis nous partirons à mon palais de plaisirs. Ne gâtons pas ce moment de joie par des discours logiques ou patriotiques. Oublions pour de bon les affaires politiques. Promène-toi simplement dans mon jardin des délices. Goûte un peu du vin, dans mon calice doré. Suis-moi, mon Adonis!

(Elle marche vers l'arrière pour sortir de la scène, et Bijan stupéfait et ivre la suit jusqu'à la sortie de la scène. Afrassiyâb entre. Il monte victorieusement sur le trône et s'assied. Il a l'air joyeux. La gouvernante entre.)

Afrassiyâb: A-t-il accepté?

La gouvernante: Oui, ô grand roi. Et il a passé trois jours et trois nuits sous la tente de la princesse. Je l'ai accueilli avec courtoisie et l'ai diverti de mille manières.

Afrassiyâb: Tu as bien agi, gouvernante de ma fille.

La gouvernante: C'est votre intelligent génie qui créa cette habile stratégie.





▲ Folio d'un manuscrit du *Shâhnâmeh* attribué au Shâh Tahmasp. Bijan reçoit une invitation par l'intermédiaire de la nourrice de Manijeh.

Afrassiyâb: Je suis flatté. Mais le troisième jour, Bijan accepta-t-il d'aller au palais de Manijeh?

La gouvernante: Non, Majesté. Il résista encore, ce brave entêté. Il voulait rentrer au camp des Iraniens. Mais je lui fis boire une liqueur soporifique et l'envoyai au palais de ma chère Manijeh. Une fois réveillé, Bijan voulut encore s'évader. Les gardes lui lièrent les mains et les pieds. La princesse tenta de le libérer mais je pus l'en empêcher.

Afrassiyâb: Tes actes seront bien récompensés, gouvernante rusée. Tu déshonoras ce commandant de l'armée. Lui proposas-tu ce que je t'ai dicté?

La gouvernante: Oui. Je l'informai que Sa Majesté lui offrait le commandement de son armée et la main de sa fille bien aimée, s'il acceptait de quitter Key Khosrô que vous détestez.

Afrassiyâb: Et il refusa, cet homme de malheur.

La gouvernante: Comme vous le devinez, mon Empereur.

Afrassiyâb: Tant pis. Mais nous avons déjà réussi. J'ai envoyé un courrier à ce Key Khosrô maudit pour lui dire que son grand héros l'avait trahi.

La gouvernante: Qu'allez-vous faire de Bijan, ce pauvre affaibli?

Afrassiyâb: Jetez-le dans notre puits des morts. Puis couvrez le puits avec une grosse pierre de renfort, lourde à déplacer même par sept éléphants forts.

La gouvernante: L'ordre du roi sera exécuté, mais la princesse l'aime et va le suivre dans ce puits de la défaite.

Afrassiyâb: Si la princesse n'abandonne pas son amant, il vaut mieux qu'elle soit chassée du palais comme traîtresse. Elle sera déchue de ses titres de noblesse. Je voulais déjà me débarrasser de cette fille qui ne pense qu'à la paix et à la délicatesse.

La gouvernante *(à voix basse)*: Ô ma pauvre Altesse! Quel père est si cruel envers son propre enfant, son aînée – si ce n'est Afrassiyâb, ce roi pervers et sans pitié. *(Elle s'adresse à Afrassiyâb)* Mais si les gens ont vent de ce scandale, ils vont se révolter contre votre capitale. Vous savez que Manijeh est protégée par le peuple et par l'armée.

Afrassiyâb: Ils ne seront jamais informés du procédé. Tu es le seul témoin de cette affaire, et tu ne vivras pas assez longtemps pour parler de cette trahison. Gardes! Emmenez-la à son enfer.

La gouvernante: Non! Non! Que la malédiction divine te prenne. Tu ne mérites que de la haine. Un jour, le roi Key Khosrô viendra et libèrera le Touran de ton joug, de cette peine.

(Elle court vers la sortie de la scène. Là, elle crie soudainement. Afrassiyâb descend du trône et quitte la scène en riant. Le roi Key Khosrô entre. Il est inquiet. Il marche. Dès qu'il voit Rostam entrant sur scène, il va vers lui et le prend par le bras.)

Key Khosrô: Rostam, où es-tu? Nous sommes confrontés à une terrible situation.

Rostam: Pourquoi es-tu inquiet, ô roi de toute la Terre? Quelle est cette nouvelle amère? Les Romains nous attaquent, ou une flotte d'outre-mer?

Key Khosrô: Non, je ne serais pas si en colère s'il s'agissait d'une attaque militaire. Mais nous avons affaire à l'honneur de notre patrie millénaire.

Rostam: Dites-moi la cause de ce calvaire?

Key Khosrô: Il s'agit de ce Bijan, le jeune que tu garantis. Un messager d'Afrassiyâb dit qu'il a rallié les rangs de notre ennemi.

Rostam: Non, c'est impossible. Il ment, cet homme est non crédible. Je suis informé que Bijan a victorieusement vaincu cette armée terrible.

Key Khosrô: Mais l'on ne sait plus. Les cavaliers qui l'accompagnaient sont revenus. Ils disent qu'un jour, Bijan s'en alla chasser et ne revint jamais. La cavalerie l'attendit trois jours, mais en vain. Elle revint sans son souverain. Bijan obéit à Afrassiyâb, dit un citadin.

Rostam: Mais c'est certainement faux. Bijan est jeune, mais ne trahirait jamais ses idéaux.

Key Khosrô: Je suis certain qu'il y a une histoire. Mais nos soldats sont découragés. Afrassiyâb profitera de cette occasion pour nous attaquer.

Rostam: Je vais au Touran en compagnie de mes meilleurs hommes déguisés en marchands; ainsi nous franchirons la frontière. Soyons pondérés avant de décider. S'il est captif, je vais le libérer. Mais si Bijan a trahi notre identité dans son dilemme, je le trouverai, et l'exécuterai.

Key Khosrô: Tu risques ta vie en allant vers ce piège. Que notre Seigneur te protège.

(Bijan, dans la partie gauche de la scène. Les bras attachés par une corde, il est assis sur le sol, pour montrer qu'il est au fond du puits. Manijeh est de l'autre côté, accolée au puits. Les deux amoureux pleurent.)

Bijan: Ô ma destinée! Comme tu es ruinée. Ô monde, comme tu es éphémère! Hier chef d'une armée et héros admiré. Aujourd'hui, malheureux au fond de ce puits monstrueux.

Manijeh: Oh! Mon cher élu. Ne blâme pas ton destin déchu. Le Ciel n'a rien contre nous. C'est de ma faute si tu es détenu. Naïvement, j'ai obéi à la ruse de mon père démoniaque. Jadis princesse de mon palais magnifique, je dois maintenant quémander de la nourriture pour moi et mon amour.

Bijan: Non, mon amante. Tu prouvas ta fidélité. Toi seule me suivis dans cette calamité. En désobéissant à ton roi pour m'accompagner. Ton amour est plus vrai que le mien, comme tu as sacrifié tous tes biens.

Manijeh: Nous avons tout perdu? Quelques pas de distance entre nous, mais de notre amour nous sommes dépourvus. Même une centaine d'hommes justes ne peuvent soulever cette dalle robuste.

Bijan: Ne te blâme pas, ma princesse si belle. C'est la volonté du Dieu Eternel.

C'est mon châtiment d'avoir oublié mon engagement envers ma patrie et mon régiment.

Manijeh: Mais au lieu de soupirs, comment dois-je agir? Je côtoie la route des caravanes qui viennent d'Iran, de ce grand empire, pour trouver quelqu'un qui puisse nous secourir.

Bijan: On dirait, dans la cour de Key Khosrô, qu'on considère Bijan comme un traitre honteux. Le roi punira mon clan et ma ville. Mon père et Rostam ne peuvent plus être tranquilles. Je ne devais pas entrer dans ton asile.

Manijeh: Maintenant regrettes-tu tes sentiments?

Bijan: Non jamais, même pour un seul instant. Je ne regretterai jamais de t'avoir aimée autant. Nous sommes victimes d'un complot affreux. Je suis submergé par ce flot de chagrin, et je n'ai rien à manger que ce morceau du pain que tu m'envoyas ce matin. *(Il prend le morceau de pain et le regarde.)*

Manijeh: Et il vient d'Iran ce petit pain.

Bijan: *(Il s'étonne)* Mais par quel moyen?

Manijeh: J'ai vu une caravane provenant d'Iran, hier. Je m'adressai à leur chef, un vieux fier marchand. Comme tu m'as demandé, je le questionnai sur Rostam. Et je lui racontai ton histoire et ton état d'âme. Il répliqua qu'il connaît Rostam, mais que jamais il ne l'a rencontré. Et il ne s'intéresse pas à la politique des rois. Il donna simplement ce morceau de pain pour toi.

Bijan: *(Il devient encore plus triste quand il se rend compte qu'il ne s'agit pas de Rostam)* Mais de le manger, puis-je avoir envie, dans une telle mélancolie? Oh! Que je suis malchanceux et anéanti.

Manijeh: Ne t'abandonne pas au désespoir. À Dieu et à Sa grâce nous devons croire.

Bijan: *(Il coupe ce pain en deux)* Non! Ce n'est pas vrai.

Manijeh: On dirait que Bijan, enfermé, a perdu la raison.

Bijan: Non, ma douce Dame! Je vois l'anneau turquoise de Rostam, caché au milieu du pain. L'homme que tu rencontras est le héros des miens. Il a dû se déguiser en commerçant, pour se cacher des espions.

Manijeh: Rostam, ce brave impavide? Oui, il était de haute taille et solide, comme tu l'as décrit de ce puits vide.

Bijan: Va, mon amour. Ramène-le, ce descendant de Surène. C'est pour me libérer de mes chaînes qu'il t'a donné cette divine turquoise. Dépêche-toi avant que les gardes du roi ne découvrent la vraie identité de ce compagnon de choix.

Manijeh: Je cours à toute vitesse. Ce n'est pas loin d'ici, le camp de ses hôtesses. Louange au Créateur Céleste. Nous sommes soulagés par ce geste. *(Elle quitte la scène)*

Bijan: Ô Ciel je te remercie. Mon Seigneur, Pardonne-moi, si j'ai négligé Ta loi. J'ai délaissé l'amour de mon pays pour goûter les délices de ce monde haï. Dès que Rostam me libère de ce puits, je tirerai vengeance d'Afrassiyâb, ce roi sans merci.

(Rostam et Manijeh arrivent en courant.)

Rostam: Mon fils Bijan, j'ai toujours cru à ton innocence, sûr que ton absence était le fruit d'un complot de cet Afrassiyâb sadique. Ce tyran qui sacrifie sa propre fille pour combler ses désirs diaboliques. J'enlève cette pierre de honte. Saisis la corde et remonte. Ne crains rien car je te tiens.

(Danse de Rostam. Il soulève la pierre et lance la corde pour Bijan. Rostam accomplit la danse martiale du zourhkâneh. La musique est jouée par des instruments à percussion. Bijan prend la corde et marche autour du puits pour symboliser son ascension. Il embrasse Rostam. Les amoureux se retrouvent. Ils dansent.)

Bijan: Rostam, ô grand héros des sept terres. Toi qui tuas les démons des sept mers et détruisis les ennemis et leurs châteaux. Toi, l'unique réalisateur des sept Travaux. Toi, le soutien du trône de nos rois prospères. Toi, le meilleur fidèle de Dieu de toutes les ères. Je te serai toujours reconnaissant.

Rostam: Je ne suis qu'un humble serviteur du Seigneur. Dieu t'éprouva par ce malheur et il te sauva puisque tu es purifié. Remercie Dieu et ta belle Manijeh.

Manijeh: Je savais que notre foi et notre amour nous libèreraient. Je te remercie, ô champion. Sept éléphants auraient difficilement déplacé ce rocher que tu soulevas comme un caillou. Ton pouvoir est

76

divin et mystérieux, ô toi béni par le Seigneur miséricordieux.

Rostam: Ne perdons pas de temps. Mes hommes ont attaqué le palais de ce tyran et sont partis vers l'Iran. Allons les rejoindre au fleuve d'Oxus, avant que le roi de Touran ne découvre l'affaire.

Bijan: Non, nous allons au palais d'Afrassiyâb le tueur. Au fond du puits, j'ai promis d'éliminer ce pécheur.

Rostam: Afrassiyâb bientôt sera mort. Avant de venir au Touran, je consultai le grand Mage de Key Khosrô, Il m'informa sur Afrassiyâb et sa mort, aussi bien que sur ton sort.

Bijan: Alors dis-moi. Quel sera mon sort?

Rostam: Quand le roi Key Khosrô partira au Touran pour se venger de Siyâvash, tu rejoindras sa grande armée. Lors de cette aventure, tu feras preuve de bravoure à la bataille des "Onze Figures". Tu exécuteras les généraux d'Afrassiyâb le malin. Mais ce roi s'enfuira et sera exécuté dans un pays lointain. Les Iraniens vont libérer le Touran et ses pays voisins.

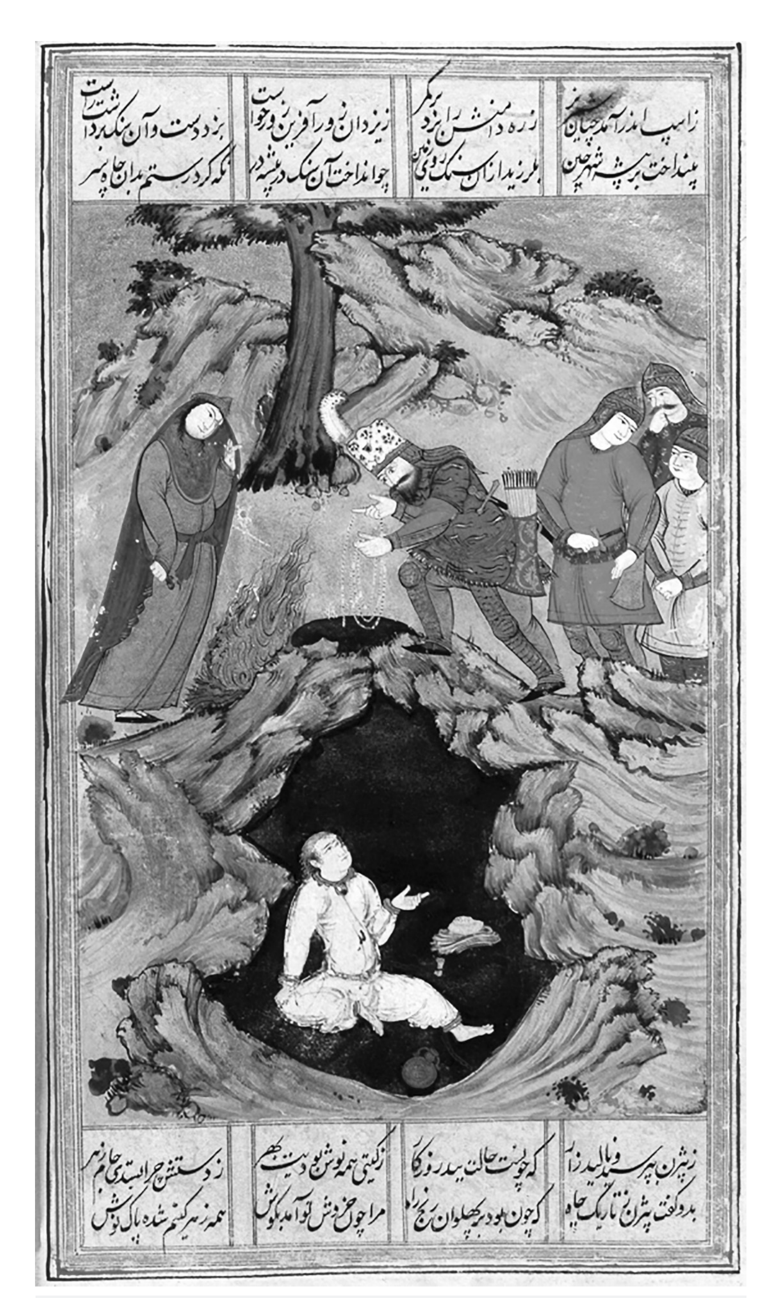
Bijan: Et à la fin?

Rostam: Tu accompagneras le roi Key Khosrô dans son dernier voyage, au Mont Sacré au-delà des nuages. Là Key Khosrô s'occultera. Toi et quatre autres héros sacrifierez votre vie pour lui.

Bijan: Ô toi chère Manijeh angélique. Tu entends ma destinée tragique. Es-tu prête à m'accompagner dans cette vie difficile? Dans les désastres sans asiles.

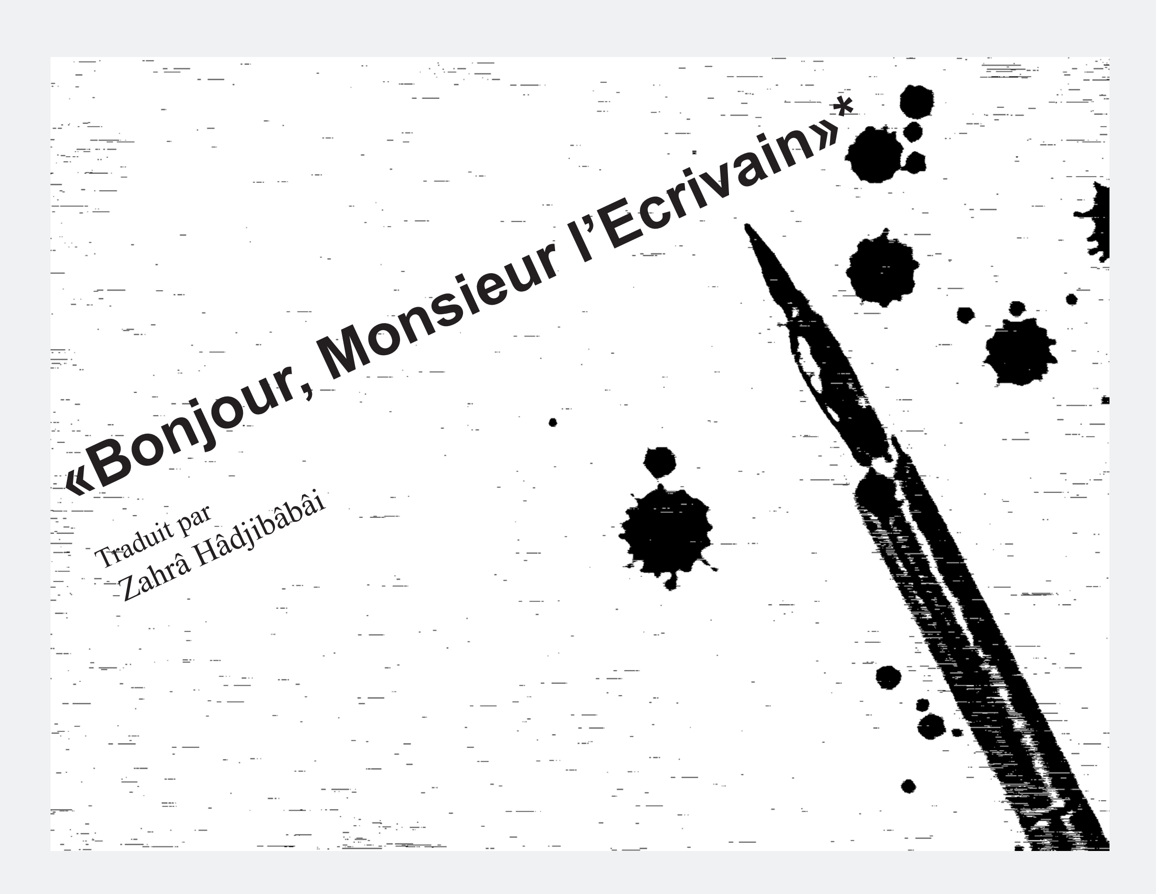
Manijeh: Je te suivrai partout dans le monde. L'amour nous a réuni, et rendra notre vie féconde.

Rostam: Au nom du Dieu Clément et au nom du roi Key Khosrô, je vous déclare femme et mari. Que vous soyez unis dans la vie terrestre et dans le paradis. Allons mes enfants, l'avenir vous attend. Revenons vers l'Iran. Revenons vers la patrie.



▲ Une page du *Shâhnâmeh,* Manijeh conduit Rostam dans la fosse où Bijan est emprisonné.

(Rostam, Bijan et Manijeh quittent la scène mais après quelques secondes, tous les acteurs de la pièce entrent sur scène. Ils chantent en persan l'un des hymnes patriotiques du "Livre des Rois".) ■



L'écrivain s'assit derrière son bureau et prit son stylo-plume. Une goutte d'encre tomba de la pointe du stylo sur la feuille. La goutte bougea et le héros de l'histoire en sortit, alla se poster entre deux lignes et dit: «Bonjour, Monsieur l'Ecrivain».

L'écrivain dit: «Bonjour», puis il demanda: «Pourquoi es-tu debout?»

«Que dois-je faire?»

«Tu dois maintenant prendre le revolver sur la table et tirer trois coups de feu sur le vieil homme paralytique qui, dos à toi, contemple, de la fenêtre, le jardin.»

«Mais je n'en ai pas l'intention.»

Un sourire d'étonnement plissa les lèvres de l'écrivain:

«Tu n'en as pas l'intention? C'est toi qui dois décider? Le récit doit avancer de cette façon.» Le héros dit: «Non».

L'écrivain était toujours étonné: «Pourquoi?»

Et il ricana:

«Tu penses peut-être que c'est mesquin?»

«Non.»

«Alors pourquoi?»

«Je ne le tuerai pas parce que ce n'est pas moi qui ai décidé de le tuer, c'est ta décision. Désormais, je fais ce que je veux.»

L'écrivain s'adossa au dossier de la chaise et alluma un cigare. Il avait le sentiment d'un père confronté pour la première fois à la désobéissance de son jeune enfant. Sûr d'être en position de pouvoir, il s'amusait. Il dit: «C'est la loi. Depuis toujours, les écrivains décident et les personnages du récit agissent sur cette base. Tu ne peux pas désobéir à cette loi.»

Le héros haussa les épaules:

«Je n'ai pas écrit cette loi. On n'a pas non plus demandé mon avis quand on l'a écrite. Je ne suis donc pas obligé de la respecter.»

L'écrivain souffla la fumée de son cigare vers le plafond. La vague ébauche d'un sourire moqueur jouait sur ses lèvres. Il dit: «Supposons que tu aies raison. Tu me dois bien cela. Si je ne t'avais pas créé, tu serais maintenant ici.» Il désigna son stylo-plume. Son sourire était plus clair: «Tu ne peux pas le nier.»

Le héros dit: «Non, je ne le nie pas, mais…»

L'écrivain l'interrompit: «Il n'y a pas de "mais" qui tienne, tu es ma créature et tu dois vivre comme je le veux.»

L'écrivain commençait à se fâcher. Le héros marchait sur la feuille. Ses pieds noircis d'encre laissèrent des taches noires sur la feuille. L'écrivain cria: «Que fais-tu?»

«Tout ce que j'aime.»

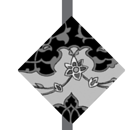
L'écrivain se leva et alla vers l'étagère des livres. Il y prit un livre, puis un autre livre et encore un autre. Il dit: «Fais attention, dans tous ces livres, les héros sont soumis à l'écrivain. L'écrivain décide pour eux et finit l'histoire comme il en a envie.»

Le héros vint du papier à la table et dit : «Cette histoire est différente. Elle doit se terminer comme je le veux.»

Il prit l'arme et tira. Une forte douleur remplit la cage thoracique de l'écrivain. Il se tint le cœur. Il se courba et tomba sur les genoux. Il demeura quelques instants dans la même position, puis il tomba à terre. Le héros alla au-dessus de la tête de l'écrivain et lui prit la main. Il hésita un peu, puis il la laissa. La main, molle et sans vie, retomba par terre. La désobéissance du héros et le meurtre de l'écrivain déclarent symboliquement la mort de l'auteur théorisée par Roland Barthes. Ensuite, le héros alla à grands pas vers la fenêtre et tira trois coups de feu sur la cervelle du vieil homme qui contemplait encore, de la fenêtre, le jardin. ■

---

* Hakimi, Zohre, «Rûz bekheyr, âghâye nevisandeh» (Bonjour Monsieur L'Ecrivain), nouvelle extraite du recueil *Ahle hich djâ* (Habitant de nulle part), Téhéran, éd. Niloufar, 2004.



En pays Maure

Fabrice Lievin-Carmignac

Vous dame insigne, moi galant serviteur
Cœur inhumain, pénitent voyageur
En mon dépit cet amour impossible
M'a fait jurer de délivrer
Jérusalem

Au roi Saint-Louis
Mon cheval, mon épée
Et ma vie de guerrier
Au Seigneur des Batailles
Le roi est mort
Saint-Jean d'Acre est tombée
Aux mains des infidèles
Et dans l'oubli
Jérusalem

Rompues les lignes des armées
Les hampes des étendards brisées
Dispersés les preux chevaliers
Aux nobles causes perdues
Comme l'eau d'un puits séché
Dans le désert
Ils sont maintenant
Brigands errants
Pillant les côtes de Judée
Je fus des leurs
Croisé déchu
Les yeux rougis
La coupe aux lèvres

À la recherche du Léthé
Un cimetière au bord de la mer
Un cavalier fier portant cimeterre
Au galop vers la citadelle
Fait fuir la grève sous ses sabots
Le jour s'achève, le vent élève
Des nuées de sable venues du désert
J'ai abjuré, changé de nom
Pour suivre la poussière
Des coursiers légers
En terre étrangère
Je mourrai là, en pays Maure ■

80

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

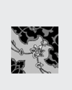
Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

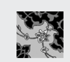
La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

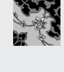
Toute citation reste autorisée avec notation des références.


ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.


در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.


مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.


چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.


« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.


نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۱۰۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- 1 an 100 000 tomans
- 6 mois 50 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) — مؤسسه

Nom — نام خانوادگی | Prénom — نام

Adresse — آدرس

Boîte postale — صندوق پستی | Code postal — کدپستی

E-mail — پست الکترونیکی | Téléphone — تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- شش ماهه ۲/۰۰۰/۰۰۰ ریال
- یک ساله ۴/۰۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- **1 an 400 000 tomans**
- **6 mois 200 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

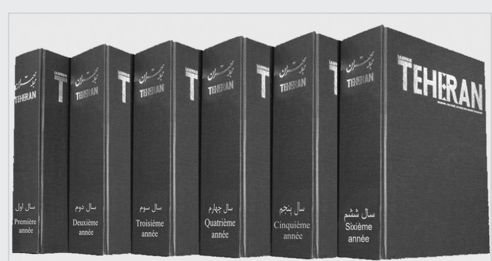
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت،**
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir



L'édition reliée des précédents numéros de *La Revue de Téhéran* est désormais disponible en volumes annuels au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

دوره های پیشین رُوو دو تهران
در مجلدهای سالانه عرضه می گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا
به فروشگاه انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHRAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **120 Euros**

☐ **6 mois** **60 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

www.teheran.ir

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نشانی الکترونیکی:mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی

طراحی و صفحه آرایی
منیرالسادات برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی
مژده‌سادات برهانی



Recto de la couverture:
Bâgher Khân et Sattâr Khân



ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۵۴، شهریور ۱۳۹۷، سال سیزدهم
قیمت: ۵۰۰۰ تومان
۵ یورو

www.teheran.ir